

L'ÉPERVIER

DU MÊME AUTEUR

A paraître :

LES ACCAPAREURS.

En préparation :

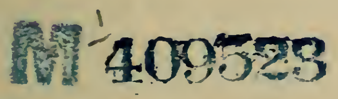
LE FRUIT SEC.

SAINT-AMAND, CHER. — IMPRIMERIE BUSSIÈRE

HUGUES LAPAIRE

L'ÉPERVIER





PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

AU CHER ARTISTE

FRÉDÉRIC LAUTH.

SON AMI,

H. L.

L'ÉPERVIER

I

La mère Charrier, toute menue dans sa camisole grise à boutons blancs et sa jupe de futaine qui plaquait sur ses jambes molles, suivait un petit chemin de pied à travers champs. Le terrain montait un peu. Des papillons posés sur les fumeterres fleuris se levaient sous ses pas et l'entouraient d'un frémissement d'ailes multicolores.

Elle avançait péniblement, un panier à chaque bras, une houe sur son épaule anguleuse. Tassée à force d'avoir porté des fardeaux, les membres repliés par les dures besognes — ainsi qu'un peloton auquel chacun a pris de la laine —, il n'en restait quasiment plus ! Son front, raviné par

le travail et les ennuis, branlotait comme si elle ruminait toujours le même souvenir.

Au flanc des collines se poursuivait le geste des semeurs. Ils allaient d'un pas cadencé, puisant la semence en leurs sacs de toile, jetant au vent d'octobre l'or des moissons futures.

Elle aurait pu les désigner tous par leurs noms, ceux qui semaient là : Pierre Filloux des Quatre-Vents, Jean Gozard de la Richarderie, Pichot du Breuillat, et, tout en haut, dressé sur le ciel, le grand Blénet des Chaumes-de-Buis.

Elle s'arrêta devant un champ de pommes de terre entouré d'une haie vive qui, déjà blessée par l'automne, répandait le sang des églantiers. Avant d'ouvrir la barrière, elle se retourna comme pour juger de la longueur du chemin parcouru et ses regards embrassèrent l'horizon coutumier : C'était une région fertile, aux confins du Bourbonnais et du Berry ; des kilomètres de pays en circonférence, égayés par les taches blanches que les maisonnettes des journaliers et des bûcherons mettaient dans les ormeaux, par les toits rouges, les clochetons branlants des villages d'Augy,

Saint-Aignan, Langeron, Venoux. Dans le fond, sombre comme une nuée d'orage, la forêt du Tronçais étalait son rideau.

Elle dénoua le lien d'osier qui retenait les battants de la barrière et entra dans le champ.

Une partie de la récolte séchait sur les billons.

Elle reprit l'ouvrage où elle l'avait laissé la veille, découvrant les tubercules, fouillant la terre pour en retirer ceux que l'instrument avait oubliés, démêlant les grappes, creusant, triant de nouveau, accroupie sur les talons de ses sabots, jusqu'à ce que, courbaturée, les poings aux flancs, elle se redressât avec des saccades d'automate.

Alors, elle sortait un morceau de pain bis de sa poche, le grignotait lentement, les yeux fixes comme si elle regardait passer les jours d'autrefois, les jours porteurs de misère et de résignation, pour si peu de joie !

A vingt ans, elle avait quitté Venoux, son village natal, pour épouser le métayer de la Cossonnière, Gilbert Charrier. Il l'aimait, elle l'aimait ; le temps coulait sans heurts, dans la paix

du travail. Ayant amassé, à force d'économie, un avoir assez important, ils rêvèrent de se mettre chez eux, d'acquérir une petite « accense » où ils seraient enfin leurs maîtres. Une occasion se présenta. Le Colombier était à vendre ; une jolie métairie de dix hectares avec plusieurs bâtiments.

Un dimanche, ils allèrent visiter ce bien. Ils trouvèrent la maison en état. Le four cependant avait besoin d'être remonté et la porcherie était trop exposée au nord. La terre les captiva : c'était de la boulaise, de la terre forte, « de la terre première, expliquait Charrier, et si amitieuse que l'on ne pouvait plus se séparer d'elle ! » Cela les changerait avec les terrains légers qu'ils cultivaient à la Cossonnière où le balai, la fougère et le chiendent tuaient les blés et les avoines... Charrier avait peur maintenant qu'un autre lui soufflât sa métairie. Il n'en dormait plus. Le notaire les excitait à acheter, insistait sur la qualité du sol, le rendement des récoltes ; il se faisait fort de leur trouver de l'argent à cinq du cent pour parfaire la somme. Elle, la Louise, fit la grimace, objecta que lorsqu'on se mettait dans les

dettes, on ne savait jamais comment on en sortait... Mais cela compte si peu, ce qu'une faible femme peut dire !... Et puis, Charrier « en avait si tellement envie » du Colombier ! Bah ! on redoublerait d'effort ; on ferait lever l'hypothèque et, une fois affranchis, on vivrait une ère de bonheur et de prospérité ; on goûterait la douce paix du foyer devant la fenêtre ouverte sur l'horizon de son champ !

Ils n'étaient pas encore usés, Dieu merci ! Ils avaient la charpente solide et du courage pour trancher au besoin les ronces du chemin ! A la vérité, on ne laissait pas traîner une épingle dans la maison ; Francine, leur fille, devenait une robuste ménagère ; quant à Félix, leur garçon, n'était-il pas de la classe cette année-là ? Allons, c'est dit ! c'est signé ! Charrier exultait. Nom de nom ! Comme on allait la dévirer cette bonne terre boulaise ! Comme on s'y plairait au Colombier, avec *ses* bœufs, *ses* vaches, *ses* cochons, *sa* volaille, tout comme de gros fermiers ! Mais les choses devaient se passer autrement. Ils n'étaient pas depuis deux mois dans leur bien,

que Charrier attrapait un détour en portant des sacs de mouture au grenier. Il s'alita. Les labours restèrent en souffrance et les aumailles se vendirent mal aux foires d'automne. Une désillusion plus cruelle les attendait : Félix revint du service militaire l'entendement tout changé. Ses conceptions nouvelles les effrayèrent ; sa fidélité au sol avait disparu.

Un matin, il reçut une lettre d'un ancien camarade du régiment lui annonçant qu'une place était vacante dans la fabrique de biscuits où il travaillait. Le jour même, Félix leur annonça qu'il partait pour Paris. Ils l'écoutèrent, blêmes, hébétés, comme s'ils ne comprenaient pas ; puis une violente colère souleva Charrier. Félix s'entêta malgré tout. Libéré du joug militaire, il ne voulait pas, disait-il, recommencer à trimer comme une bête de somme, arroser de sa sueur chaque brin d'herbe pour faire péniblement sortir de terre un morceau de pain noir !... Les calmes horizons du pays natal n'habitaient plus ses yeux ; ils étaient remplacés par le mirage trompeur de la Ville où il espérait récolter plus d'argent et de

jouissances avec moitié moins de travail. Ni remontrances, ni prières, ni larmes, ni le chagrin naïf de Francine pendue au cou du « grand frère » ne l'arrêtèrent dans sa résolution.

A partir de ce jour, tout alla de mal en pis. Il semblait qu'un mauvais sort se fût abattu sur la maison. La fièvre aphteuse décima le cheptel, trois vaches avortèrent et le poulain de trait se cassa la jambe. On eut recours à de nouveaux emprunts. Malgré cela, au printemps suivant, les dernières pistoles s'évanouirent comme la rosée aux rayons du soleil levant.

Le Colombier, grevé d'hypothèques, fut vendu. Une créance restait entre les mains de maître Venasson, le fermier de Lépot. Celui-ci pouvait ordonner la saisie ; il la négligea, ayant un autre calcul en tête. Comme il venait d'acheter le Vernat, petite locature à proximité de la ferme qu'il exploitait, il proposa aux Charrier, dont il connaissait le courage et les austères vertus, de s'y installer en qualité de basse-couriers. C'était un moyen d'éteindre leur dette et de ne pas se trouver du jour au lendemain sans feu ni lieu.

N'ayant plus assez de forces pour recommencer leur vie, ils acceptèrent avec reconnaissance.

Venasson s'engageait à leur fournir le logement, quelques boisselées de terre, une vache laitière et une certaine quantité de farine de seigle. En revanche, ils devaient cultiver et entretenir le Vernat moyennant un maigre salaire à retenir sur leur dû. Et, sans débourser un centime, Venasson employait encore Charrier aux gros ouvrages du domaine de Lépot, soit à curer les baissières, décharger les charrois de fumier, faucarder les rivières, si bien que l'ancien métayer de la Cossonnière attrapa les fièvres et des rhumatismes qui le clouèrent six semaines au lit.

La Louise voyait l'ennui miner son homme. Ils traînaient côte à côte leur existence de forçats, s'enfonçant de plus en plus dans leur détresse et leur asservissement, n'ayant pour toute éclaircie, au milieu de ce ciel d'hiver, que le sourire de Francine.

Parfois, lorsqu'ils buvaient l'eau douceâtre du puits pour faire couler le morceau de pain et de fromage durci qui composait l'ordinaire du Vernat,

quelque chose leur serrait la gorge ; le souvenir de la terre sinon plus fertile, du moins plus clémente de la Cossonnière, où la chanson du laboureur s'envolait joyeuse et légère au front des bœufs, où le soleil dorait les blés, mûrissait les fruits, fleurissait la vigne... prémices dont ils avaient eu leur part !

— Ah ! on a été trop ambitieux ! soupiraient-ils.

Ce qui les attristait surtout, c'était que pas un de leurs semblables ne les plaignît ! On est dur aux champs pour ceux qui n'ont pas réussi ; on les fuit ; ils portent le mauvais sort, la déveine après eux comme des maladies contagieuses...

Gens perdus, gens de rien, ni métayers, ni ménageots ils n'étaient plus que d'humbles domestiques sans gages, les obligés de Venasson, presque des faillis !

En rentrant le soir au logis, ils trouvaient l'Indigence assise devant leur maigre feu. Elle avait ciré, usé, dévoré leurs habits, leurs souliers, le linge de corps, jusqu'aux draps du lit que l'on raccommodait de pièces et de morceaux. Blottis

sur des chaises dépaillées, les coudes aux genoux, les mains serrées l'une contre l'autre, des mains fendillées, durcies, méritantes, ils regardaient les petites flammes bleues se poursuivre dans l'âtre noir avant d'aller prendre leur sommeil de bêtes lasses...

La mère Charrier ruminait tous ces pauvres souvenirs, le front penché vers la glèbe.

La coulée oblique des rayons du soleil violaçait le sol où s'allongeait l'ombre des aulnes et des bouleaux dispersés dans les haies. Une brise légère remuait les feuilles. Le chant des oiseaux, moins distinct, plus espacé, alternait avec le crissement des sauterelles et le bombillement des mouches qui filaient dans l'air pur. Parfois, la bramée puissante d'un taureau déchirait le silence et mourait au loin... Le soir venait.

La mère Charrier tournant les yeux du côté des collines s'aperçut que les semeurs avaient disparu. Seul, le grand Blénet des Chaumes-de-Buis s'obstinait à lancer la semence, et sa silhouette se voi-

lait déjà dans la brume irisée qui montait des sillons.

Elle abandonna son travail et s'avança au bord du chemin, regardant si Charrier ne venait pas avec sa bourrique pour charger les pommes de terre. Venasson l'avait sans doute retenu à Lépot. D'habitude, il tardait moins... Des pressentiments l'assaillirent : le souvenir de son gas, du Félix, lui revint. Il leur écrivait si rarement depuis qu'il était à Paris ! Sa dernière lettre marquait pourtant comme une tristesse d'être si éloigné d'eux ! Inquiète, elle descendit le sentier jusqu'à la route. Un point noir parut à la côte. Il grossit, se précisa. C'était le meunier. Il dormait, allongé sur des sacs de farine dans son chariot traîné par deux forts percherons dont les colliers garnis de pompons rouges et de grelots, tintinnabulèrent en passant.

Elle se retrouva de nouveau perdue dans l'isolement de la grande route blanche...

Sur le talus, en face, une vieille croix, penchée vers le chemin, étendait ses bras éplorés.

L'imagination va vite, quand le cœur est cha-

grin. La présence de certains objets, à l'heure mystérieuse et nostalgique du crépuscule qui teint de pourpre le tronc des chênes et bleuit les lointains, éveille souvent des craintes superstitieuses dans l'âme du paysan. Alors il devient le jouet d'hallucinations qui le hantent, le poursuivent, le harcèlent parfois jusqu'à la folie.

Immobile, fascinée, rivée au sol, la mère Charrier regarde la croix funèbre comme si l'ombre vaporeuse du « tornant » — le fantôme qui appelle à lui ceux qui vont mourir — allait soudain s'en détacher et s'envoler vers quelque village. N'est-ce pas sa voix inconsolée qui se traîne avec le frémissement du feuillage ? N'est-ce pas son suaire diaphane qui flotte sur les guérets ?

Des courlis ont passé jetant leurs appels plaintifs dans le soir.

La mère Charrier a peur, peur de tout ce qui rampe, rôde, frôle, vole, chuchotte, peur de tout ce qu'elle voit et de tout ce qu'elle ne voit pas. Tremblante, cliquetant des dents, ramassée sur elle-même, elle se fait très petite, plus petite encore, minuscule, sous le grand ciel uni…

Un son grêle frappa le silence, resta suspendu un instant et se fondit en un murmure infiniment doux. Un autre suivit, puis d'autres répondirent et la voix mélancolique, lointaine, la voix des cloches, pleura sur la vallée. On les reconnaissait toutes : celles de Langeron, de Saint-Benin, là-bas où monte la fumée bleue des toits, celles d'Augy aux vibrations sonores, et par delà les peupliers dressés comme de longues arêtes sur le ciel, celles de Venoux, les plus familières, Venoux qui allume ses petits feux au ras des bruyères... L'angélus prenait son essor de tous les campaniles des villages d'alentour et, ses ailes blanches étendues, planait, lent et solennel, sur les collines tranquilles.

La mère Charrier joignit ses doigts tortus, ses doigts couleur de la terre et demeura le front penché jusqu'à ce que les cloches eussent fini de tinter. Lorsqu'elle releva les yeux, elle était toute rassérénée.

II

Une petite voiture brinquebalant sur ses essieux grinçants, rafistolée avec de mauvaises planches, déambulait sur la route, traînée par une vieille bourrique au mufle reuchoux et dont les sabots écaillés râclaient la poussière. Charrier marchait à côté, tête basse, les mains derrière le dos.

— Comme tu viens tard, Gilbert! observa la mère Charrier. Il y a belle heure que j'ai fini de « tazouner » les pommes de terre. Ça fait brun maintenant. On y verra tout juste pour les charger.

— On arrive quand on peut ! fit Charrier d'une voix sourde.

Elle était habituée à ses airs bourrus. S'il ne

donnait pas d'explications, c'est qu'il avait ses raisons...

Elle se recroquevilla dans son caraco, frissonnant sous le brouillard qui commençait à tomber.

Gilbert Charrier avait passé la cinquantaine. Sa barbe, ses cheveux déjà blancs, atténuaient la rudesse de ses traits. Sa poitrine rentrée, son corps émacié, son teint cuivré comme une fougère d'automne, dévoilaient un sang appauvri à force de luttes et de privations quotidiennes. Ses membres flottants sous la blouse et le pantalon de treillis, semblaient détirés par le travail.

La mère Charrier avait besoin de causer :

— Figure-toi, dit-elle, que j'ai eu peur, tout à l'heure. J'étais là, sur la route, seule à t'attendre... Je regardais la croix...

— Vieille bête ! grogna Charrier. Tu vas dire que tu as vu le « tornant », toi aussi ?

Ah ! si elle l'avait vu ? Elle eût même juré l'avoir entendu appeler la Jeanne Minard, une pauvre femme du bourg d'Augy qui agonisait depuis deux jours ! Mais Charrier ne croyait pas à ces

choses-là et elle craignit de le contrarier en les lui racontant.

Ils entrèrent dans le champ, laissant la bourrique tondre la haie et l'herbe du fossé.

Agenouillés sur le sol, ils remplissaient les paniers de pommes de terre qu'ils vidaient ensuite dans la voiture. La mère Charrier s'inquiéta du silence prolongé de son homme.

— Gilbert ? Tu as quelque chose ? Venasson t'a cherché des raisons avant de partir, je parie ?

— Non, murmura Charrier.

Puis, la regardant au fond des yeux :

— Écoute, j'aime mieux te le dire. Quand on ne s'attend pas à une affaire, des fois, ça produit mauvais effet...

— Hein ? fit-elle d'une voix trouble. Est-ce que la... Francine...

— Bon ! Voilà déjà que tu te forges des chimères ! C'est une chose au contraire qui te fera plaisir !

Il prononça ce dernier mot d'un ton si navrant qu'elle en comprit aussitôt l'ironie. D'ailleurs, elle se demandait ce qui pourrait bien lui faire

plaisir à elle ? La joie, le plaisir ! Elle en était déshabituée depuis si longtemps, qu'elle peinait à croire au plus petit contentement. Elle tournait cent idées dans sa tête, n'osant questionner Charrier.

— Tu vas être étonnée, continua-t-il. C'est... une surprise. Oui ! Oui ! Une... surprise !

Brusquement elle lui saisit le bras :

— Félix ? Notre garçon ? Il est là, Gilbert ? Il est arrivé ?

Le paysan acquiesça d'un signe de tête.

La mère Charrier fut d'abord suffoquée par cette nouvelle, puis sa face s'éclaira d'un rayon de joie.

— Ah ! je suis toute bête... J'en ai les jambes de laine ! Félix ! Mon garçon ! Félix ! Eh ben ! qu'est-ce qu'on fait là, Gilbert ? On reviendra une autre fois charger les pommes de terre, cria-t-elle à Charrier qui demeurait immobile au milieu du champ.

Et, tirant la bourrique par la bride, elle lui fit descendre rapidement le sentier.

Sur la route, elle se répandit en phrases décousues :

— Oui, c'est du plaisir, bien vrai ! Mais, pourquoi que tu me le cachais, Gilbert ?... Tout de même, il y a des choses « imaginantes » ! Je pensais à lui tout à l'heure, là, au pied de la croix !... Il n'a donc pas voulu te suivre ?... J'aurais été si contente de l'embrasser tout de suite ! Il était fatigué... C'est sûr ! Après un si long voyage ! Mon Félix ! Sept ans à la Bonne-Dame d'Août que je ne l'aurai point vu !

Elle sortit son mouchoir à carreaux pour essuyer les larmes qui roulaient sur ses joues.

— Il s'ennuyait trop sans nous, pardi, pauvre cher ami ! Fallait qu'il y revienne à la terre, va ! Il n'y a encore qu'elle pour nous faire vivre dans le calme et l'honnêteté ! C'est pour de bon, cette fois, dis, Gilbert ? Il va rester avec nous, notre Félix ?

— Oui, pour de bon ! répondit tristement Charrier.

— Hue ! La Charbougnotte ! Marche donc !

La vieille bourrique, troublée dans son ordinaire placidité, ne comprenait rien à cette hâte fébrile. Elle s'arc-boutait sur ses pattes de devant,

montrait en rechignant ses longues dents jaunes et finissait par avancer, mais à une allure désespérante — comme si elle en eût fait exprès !

D'habitude on avait des égards pour elle, la Charbougnotte au poil couleur de charbon jadis, tout gris depuis longtemps ! Ne les avait-elle pas suivis dans la débâcle ? Elle aussi connut des jours meilleurs, un râtelier mieux garni au Colombier et à la Cossonnière !

L'oreille basse, mécontente qu'on la pressât ainsi, elle s'ébrouait.

La nuit était venue, éteignant les bruits, effaçant l'horizon. Des voiles de gaze mauve flottaient aux bras difformes des saules, et du tronc crevassé d'un chêne, sortit la complainte d'une chouette. Des feuilles tournoyaient, glissaient sur la route au gré du vent.

Charrier conservait son mutisme et son air sombre. Ses lèvres remuaient par instants comme s'il avait quelque chose à dire, mais les mots ne venaient pas. La mère Charrier flaira une mauvaise nouvelle :

— Gilbert ! il est arrivé un malheur ?

Il se décida :

— Je ne voulais point t'en parler, murmura-t-il. J'avais peur que tu te retournes encore les sangs... Et puis... tu l'aurais bien appris assez tôt ! Il y a que le Félix...

Elle l'arrêta, le cœur étreint d'une émotion violente.

— Félix ?...

— Il n'est pas en bon état, allons ! Dans les villes, vois-tu, ça se nourrit mal, ça travaille renfermé, ça loge dans des greniers, ça boit des denrées qui leur ravagent l'intérieur...

— Mais il reprendra vite au grand air ! fit-elle, un peu rassurée.

— Oui... l'air, pardi, bien sûr, il l'aura et meilleur qu'à Paris... Ici, dans la vallée, des coteaux de Venoux aux Chaumes-de-Buis, l'air est sain ; mais, ça ne suffit pas ! Quand le corps est délabré, il faut une nourriture fortifiante, et... dame, c'est pas nous autres qu'on peut lui donner !

— C'est ben vrai ! balbutia la mère Charrier, baissant la tête.

Les chiens aboyaient aux barrières des domaines, sur leur passage. Des lumières brillaient aux impostes des maisons et filtraient à travers les fentes des volets clos.

La Charbougnotte, flairant l'étable, se mit à braire et dressa les oreilles. Ils approchaient... La chaumine du Vernat parut enfin. Son pignon bas se détachait sur le fond verdâtre de la nuit comme les ailes d'une coiffe angevine. Les petites étoiles qui scintillaient au-dessus semblaient des étincelles sorties de sa cheminée, et, sur la crête, un chat suivait le vol silencieux des chauves-souris.

La porte était ouverte. Francine, accroupie devant l'âtre, déposait sur les tisons des brindilles de balai sec qui s'enflammaient aussitôt, jetant une lueur vacillante sur les êtres et les objets. Dans l'ombre, ses longues mains allongées sur les genoux, le visage d'une pâleur de cire que faisait ressortir encore sa barbe abondante et ses cheveux noirs, le garçon de la mère Charrier était assis.

Elle s'élança vers lui les bras tendus :

— Félix ! Mon Félix !

Il s'était levé et, doucement, sans un mot, pressait contre lui la bonne créature qui reposait sur son épaule sa tête remuée par les sanglots, lourde d'ennui, d'amertume, de tristesse et de joie. Francine, à l'écart, s'essuyait les yeux du coin de son tablier tandis que Charrier, haussant les épaules dans un geste de miséricorde, allumait la pétrelle aux brandons du foyer.

La mère Charrier tâtait par-dessus ses habits sa maigreur de squelette. Elle lui sentait les vertèbres, les clavicules ressorties, jusqu'aux fuseaux des jambes... Elle se retenait de crier sa douleur à mesure qu'elle constatait les ravages de la maladie. Ainsi, de ce gas solide, bien planté, dont la jeunesse et la forte santé s'accusaient dans la netteté du profil, les joues pleines et rouges comme un fruit d'octobre, il ne restait plus qu'un corps décharné, flottant dans un complet de drap devenu trop large, une tête ravagée que supportait péniblement un cou frêle comme un fil, une face de carême, livide, où la chlorose avait marqué les pommettes de son pouce sanglant,

une figure vague d'au-delà qui s'effaçait comme tout ce qui s'use et va disparaître, déjà mêlée à l'invisible, où brillaient, plus ardents, ses yeux noirs qui se fixaient sur elle...

Les larmes de la mère coulaient silencieuses ; son front dodelinait tristement résigné et ses doigts calleux flattaient la barbe, les cheveux, le corps de son fils, doucement, très doucement, mettant son amour maternel tout entier dans la caresse de ses mains.

Elle sentit que la fatigue le gagnait à rester debout. Elle l'obligea à se rasseoir.

— Ah ! mon pauvre garçon, murmura-t-elle enfin. Comme ils t'ont arrangé !

Elle accusait ainsi toutes les castes, tous les individus de la Ville sans distinction ; ils représentaient pour elle les démons de l'Enfer où son Félix était tombé. L'enfer c'était Paris, Paris avec ses foules, son luxe, sa fièvre, son bruit, ses lumières, ses promesses mensongères ; Paris flétrissant la jeunesse, brisant les espoirs, broyant les énergies, lassant les courages, aspirant jusqu'à la dernière goutte le sang généreux des cam-

pagnes et rejetant ensuite ses victimes épuisées, désillusionnées, démoralisées, misérables épaves, vers les petites maisons claires et les arbres dorés de soleil du pays natal que l'on n'aurait jamais dû quitter !

Son cœur se serrait douloureusement à contempler son fils.

— Dis donc, Louise, observa Charrier. Il n'a rien mangé, Félix... Si tu trempais la soupe ?

Félix eut un geste de lassitude qui signifiait : « Mangez vous autres ! Moi, je n'ai pas faim ! »

La mère Charrier, toujours prête à faire ce qu'on lui commandait, abandonna à regret les longues mains décharnées qu'elle tenait dans les siennes comme de pauvres oiseaux et, traînant sa douleur aux plis de sa robe de futaine, elle s'approcha du buffet, sortit la soupière en faïence et tailla de grosses languettes de pain de seigle.

Félix, longuement, tacitement, questionnait les êtres et les objets, et tout lui racontait la vie laborieuse et stérile qui s'était écoulée pendant ces sept années d'absence.

Dans la pauvreté du logis, contre les murs

décrépits et tachés de salpêtre, quelques vieux témoins de l'aisance et du bonheur d'autrefois semblaient le reconnaître : L'horloge avec ses fleurs de fer blanc peint, la table, l'arche où s'étalaient jadis des miats énormes et de bonnes galettes au fromage cuit, les deux grands lits, l'armoire aux lourdes ferrures que l'on embaumait avec les coings du verger, vide maintenant de linge et de sous !...

Francine, rose de la fraîcheur de ses dix-huit ans, jolie et pure sous son petit bonnet de paysanne qui encadrait son visage pensif et chagrin, vêtue de modestes habits rapiécés aux coudes et aux genoux, rythmait l'ennui du bruit de ses sabots sonores.

Charrier, assis devant son assiette, attendait la soupe. Les doigts joints sur la table, les lèvres tremblantes, la tête penchée, tout son être semblait ramassé pour la prière... Mais il ne priait pas !

Autrefois, à la Cossonnière, lorsque la Louise, en robe de droguet, son cayon blanc crânement posé sur ses cheveux noirs, traçait de la pointe du couteau un signe de croix en travers de la

tourte dorée, affriolante, ronde comme une pleine lune ; alors, en ce temps-là, dans un élan de reconnaissance, une prière montait à ses lèvres ; mais maintenant, le pain de chaque jour leur était si parcimonieusement mesuré ; il fallait tant trimer pour en manger son demi-content, qu'il se croyait oublié du Seigneur, et comme il ne savait ni réclamer ni se plaindre, comme il n'avait pas à remercier, Charrier ne priait plus !

Tout un passé de ruines et de détresse pesait sur ses maigres épaules.

Félix comprit qu'il était un peu l'artisan de ce désastre, et ses premières paroles résonnèrent comme un glas qui leur fit courber la tête :

— Alors, c'est la misère, ici ?

— A peu près ! soupira Charrier.

— Par ma faute !

— Non, mon Félix, murmura la mère Charrier. C'est qu'on n'a pas la chance, vois-tu.

— Si, ma faute ! J'aurais dû rester là pour vous aider, cultiver avec toi, mon père, lorsque tu pris le Colombier...

— Allons, allons, garçon ! Il n'est pas question de cela. Tu as besoin de te refaire...

— Oui, je viens manger votre pain, maintenant !

— Tant que nous en aurons un morceau, nous le partagerons de bon cœur avec toi !

— Quand vous m'avez écrit que vous veniez au Vernat, j'ai compris que la misère seule pouvait vous réduire à accepter une place chez Venasson. C'est que je connais l'individu ! Vous paye-t-il seulement ? Non ? Alors, comment faites-vous pour vivre ?

— On lui doit encore ! balbutia timidement la mère Charrier.

— On ne doit rien, quand on a travaillé honnêtement comme vous, toute sa vie ; ce sont les autres qui vous doivent. Ah ! je suis bien sûr que Venasson vous a déjà fait suer en travail vingt fois la somme dont vous étiez débiteur !

— Dame ! il n'attache pas ses chiens avec des saucisses, observa Charrier.

— Avez-vous exigé des reçus pour vos journées de labeur ? Vous n'osez pas, je parie ? Et,

naturellement, il en profite pour vous exploiter, tirer de vous le plus qu'il peut! Et vous turbinez pour lui, à sa place, la faim au ventre, des trous dans vos habits, pendant que Monsieur se distrait à l'auberge, à la chasse, avec les filles, se carre dans des peaux de bique, et se bourre la panse à s'en faire craquer la ceinture !....

— Félix ! supplia la mère Charrier.

— La gêne est chez nous, la misère ! Je la vois partout, sur vos vêtements, dans vos joues creuses..... Ah ! j'ai été lâche, lâche de vous quitter !

— Félix !

— Mais je lui demanderai des comptes, moi, au Venasson. Nous verrons quel est celui qui doit à l'autre !

— Ne fais pas cela, mon garçon, s'écria la mère Charrier, tendant vers lui ses mains suppliantes. Il nous renverrait du Vernat ; il nous ferait vendre le restant de notre butin... Et où irions-nous, Seigneur ! qui donc voudrait de nous à présent qu'on est vieux, tristes, sans le sou, presque bons à rien ?

— Malheur de malheur ! s'écria Félix frappant ses genoux de ses longues mains d'hôpital où la vie semblait filtrer au travers. Le riche aura donc toujours le droit de prendre sur le plus pauvre ?

Il aurait voulu déverser tout le fiel de son cœur ; mais ses forces étaient à bout. Ses mains s'étreignirent dans un geste d'impuissance et, le menton sur la poitrine, les sourcils froncés, le regard fixe, il évoqua l'ombre des jours passés...

Là-bas, à Grenelle, dans un morne faubourg. Les hautes cheminées des usines crachent, avec leurs fumées jaunes, la chlorose et la phtisie. L'air surchauffé de la fabrique de biscuits est saturé de poussières de sucre et de farine qui lui dessèchent les poumons. Le mouvement des bielles et des courroies, le ronflement des chaudières l'abrutit, et, le torse nu, ruisselant de sueur devant la fournaise, il remue les charbons ardents, la maladie et la mort. Puis, laissant chaque fois un lambeau de sa vie dans ce bagne, il regagne son gîte dans le brouillard, au fond d'une cour humide où grouillent des ménages besogneux d'ouvriers....

— Hélas ! soupira la mère Charrier. Chacun porte sa croix en ce monde !

— Sa croix ? s'écria Félix en redressant la tête, encore des histoires de curés ! On s'échine toute sa vie, on crève à la peine ; on porte sa croix ! Ça fait plaisir au Bon Dieu ! Voilà pourtant tout ce qu'ils ont trouvé à dire pour nous consoler ! Et vous avalez ça, vous autres, et vous ne vous plaignez pas, et vous ne vous révoltez pas ! C'est d'ailleurs ce qu'ils veulent ! Pendant ce temps, vous ne troublez pas la digestion des riches !....

Il secouait le joug de patience et de résignation, qui, durant des siècles, avait courbé l'échine de sa race ; il se révoltait pour tous ses ancêtres qui s'étaient laissé tondre comme des moutons, mercenaires du sol ou de l'outil que l'on avait fait manœuvrer comme des machines !

Cette conscience nouvelle, il l'avait acquise au contact des ouvriers de la Ville, dans les réunions publiques où, plus souvent que la raison, la haine, comme une mouche charbonneuse, se pose sur les cœurs.

Les Charrier comprenaient bien un peu sa colère ; ils s'étaient déjà demandé eux-mêmes, lorsqu'ils se seraient rompus au service des autres, quelle justice humaine leur assurerait un toit pour abriter le froid de leur vieillesse ? Mais ils avaient fini par croire que la misère était leur apanage, que chacun naissait sous une étoile bonne ou mauvaise, et qu'une moitié de l'humanité était faite pour travailler au bonheur de l'autre. N'existait-il pas, depuis que le monde est monde, des pauvres et des riches ? N'y en aurait-il pas toujours ? L'abeille, lorsqu'elle a donné son miel, n'est-elle pas chassée de la ruche ? Les gros sont faits pour absorber les petits.... C'est l'éternelle loi, si ça n'est pas la juste loi !

Fatalistes, routiniers, ils s'enfermaient dans le cercle étroit de cette simple logique et regardaient tristement le pauvre enfant revenu de la Ville, malade, aigri, avec des idées bizarres, de la Ville qu'ils accusaient seule de lui avoir usé le sang, brisé les forces, ruiné la jeunesse et la santé.

La mère Charrier, le voyant affaissé sur sa

chaise, terrassé par une quinte de toux qui lui faisait craquer les vertèbres, le supplia de gagner le lit qu'elle venait de lui préparer. Il s'y rendit à pas traînards, et, lorsqu'il eut allongé son grand corps étique dans cette couche d'aïeul, les doigts noueux de la bonne paysanne promenèrent leurs douces caresses de la blancheur des draps à son visage flétri.

— Es-tu bien, mon Félix ?

Il ne répondit pas. Il dormait déjà.

Francine versa le bouillon sur le pain. Une odeur de choux et de poireaux se répandit dans la pièce, et la buée voila un instant la lueur falote d'une pétrelle qui charbonnait des ombres sur les murs.

Le cou tendu, le chapeau rabattu sur les yeux, Charrier, avec autant de gravité que s'il se fût agi d'un sacerdoce, puisa dans la soupière jusqu'à ce qu'il eût bien affaité son assiette ; après quoi, il entoura celle-ci amoureusement du bras gauche et, à grandes goulées, absorba son humble repas.

Francine se servit à son tour et alla s'appuyer

contre le chambranle de la porte ouverte sur la nuit. La brume assombrissait son profil régulier, auréolé d'étoiles piquées sur le fond mauve du ciel, et comme à chaque aspiration elle relevait les yeux, on eût dit qu'elle communiait avec ce pain de souffrance que Dieu les avait condamnés à manger à la sueur de leur front !

La mère Charrier était allée prendre son bas, et, assise au pied du lit de Félix, elle tricotait comme autrefois, lorsqu'elle le veillait dans sa première enfance.

III

Le lendemain était un dimanche. Les cloches d'Augy appelaient les fidèles à la grand'messe et leurs carillons mettaient de la joie dans l'air bleu.

Les Charrier, assis devant les cendres, enveloppés dans ces harmonies lointaines qui leur parvenaient confusément comme des rumeurs d'abeilles, paraissaient somnoler, les yeux ouverts, remplis de passé. Ils ne parlaient pas. Sans doute, c'était déjà bien assez de s'entendre songer les mêmes choses tristes ! Le père fixait le vide et comptait les coups que le marteau de fer frappait sur le timbre sonore de l'horloge :

— Huit ! Neuf ! Dix ! Dix heures !

Et de nouveau, le silence tomba lourd comme du plomb dans la maison où régnait cette odeur fade, particulière aux pauvres logis.

Félix, plus voûté, plus blême que la veille, regardait par la vitre sans rideaux la clôture d'ajoncs que l'automne constellait de fleurs d'or et, sur la fenêtre, un géranium rose dont le vent tourmentait les feuilles. Ses regards douloureux montèrent ensuite aux solives où pendaient quelques bottes d'oignons et des paquets de chanvre roui ; puis ils s'abaissèrent sur les trois pauvres êtres qui semblaient tenir leur chagrin au creux de leurs mains inoccupées.

La mère Charrier croyant qu'il voulait parler se pencha doucement vers lui — car lorsqu'il ne s'irritait pas, sa voix était si basse ! — Mais il fit signe qu'il n'avait rien à dire. Elle ruminait dans sa tête ce qu'elle pourrait bien lui raconter pour distraire un peu son mal : les nouvelles du village, les connaissances disparues, la vie aux champs... mais elle ne trouvait pas les premiers mots, et ses doigts secs tremblaient de miséricorde.

Le bruit d'un sabot qu'on secoue avant d'entrer les tira de leur somnolence.

La porte s'ouvrit et, sur le seuil, parut un solide gars, la peau cuivrée, un fin duvet sur les joues, la moustache jaunâtre, les yeux verts ombragés de cils très blonds comme ceux des moutons.

— Bonjour, la compagnie ! lança-t-il, portant un doigt à son chapeau patiné par le soleil et les averses, couvert de la poussière des vans et des machines à battre.

Francine rougit et murmura :

— Jean Gozard !

Il restait planté au milieu de la pièce, la contenance embarrassée, les mains dans les poches de sa blouse qu'il balançait au bout de ses bras.

— Assieds-toi donc, mon grand ! fit la mère Charrier qui était allée chercher une chaise dans un coin.

— Je venais prendre des nouvelles du Félix, allégua Gozard en serrant les mains à la ronde. On m'a dit qu'il était revenu de Paris hier au soir...

— Ça ne va pas fort, comme tu vois, répondit

la mère Charrier, montrant Félix dont la pensée semblait absente.

Gozard frappa familièrement sur l'épaule de son camarade :

— C'est vrai, affirma-t-il, que tu n'as pas bonne mine.... Je ne t'aurais pas reconnu, ma parole!... Faut dire aussi, reprit-il, s'apercevant de la peine que causait autour de lui sa brutale franchise, que voilà un tour de temps qu'on ne s'était vus....

— Sept ans! murmura Félix.

— Y a-t-il déjà sept ans? Comme ça passe tout de même! Il me semble que c'était hier notre première communion. T'avais un brassard à fils d'argent avec le garçon de la Nonette... Oh! je me le rappelle! Et le tirage au sort? Mijoin! Tu ne te souviens pas du petit Mijoin des Barres? Il portait le drapeau.... Était-il saoul ce bon dieu-là! On s'est arrêté chez la Surie. On a bu le vin blanc, le café, le pousse-café et puis encore le vin blanc... Dame, il y avait de jolis conscrits! Et... où que ça te tient comme ça, hein, Félix? Là, dans le fil des reins? Non? Ah! c'est la poi-

trine ! fit-il suivant le doigt diaphane de Félix qui indiquait le siège de sa maladie.

Puis, après un silence :

— Un gars si fort ! J'en reviens pas ! Tu me « tourais » sur le carroire de la Cossonnière quand on gardait les moutons ensemble. T'étais de force à te battre avec un loup !... Ça ne vaut rien de quitter le pays ! Vois ! Ton départ a tout désorganisé chez les vieux. Les malheurs sont tombés dessus les uns après les autres...

— Oh ! murmura le père Charrier, c'est parce que ça devait se passer comme ça !

— Et toi ? demanda doucement Félix. Es-tu content de ton sort ?

— Je suis toujours valet de ferme à la Richarderie, chez maître Baptiste, un bon homme. Dame ! je ne gagne pas des cent, des mille, mais j'ai mon « de quoi » et puis j'aime la terre pour tout dire. Un chacun me répète souvent :

» — Pourquoi que tu restes à moisir là, mon pauvre Jean Gozard ?

» — Vous y restez bien, vous !

» — Va donc à Paris, on ramasse gros !

» — Oui, mais il paraît qu'on dépense l'argent aussi vite qu'on le gagne.

» Pardi ! Je me suis tâté plus d'une fois, quand j'étais seul au milieu des champs à labourer. Mais, si je me disais : « Allons, gars de Jean, faut aller tenter la fortune comme les autres ! » il me semblait que j'avais les mains rivées aux « basins » de ma charrue et que mes pieds restaient collés dans le guéret. Vois-tu, on finit par aimer la terre, et ses moissons, et tout ce qu'il y a dessus, ses plantes, ses animaux... même quand ça ne vous appartient pas ! On s'habitue à ce qu'on voit tous les jours.

» Du haut des collines, le matin, sitôt que le brouillard se lève, rien ne me plaît tant que de regarder les petites fumées des métairies qui montent dans les châtaigniers, de découvrir les clochers perdus au milieu des feuilles, marquant les endroits où l'on s'est amusé à une noce, à une assemblée..... Et puis, sans que j'y comprenne rien, à l'idée que je pourrais ne plus voir ça, j'ai comme des envies de pleurer !

— Ça me fait cela aussi, des fois ! murmura Charrier.

— C'est bête ce que je vas vous dire, continua Gozard avec un gros rire un peu vaniteux de sa belle santé ; je m'imagine que c'est si grand, Paris, que je pourrais bien m'y perdre !... Et puis si t'es malade là-bas, si tu n'as plus le sou, personne ne fait attention à toi ; on te laisse rôder, crever de faim dans la rue comme un chien égaré... Tandis que par chez nous, mon vieux Félix, on trouve toujours quelque petite croustille à se mettre sous la dent !

Félix écoutait cette simple leçon, sans un mot, sans un soupir de regret, sans un geste d'amertume, indifférent et maussade ; mais Charrier branlait doucement la tête en manière de dire : « Comme c'est vrai, tout cela ! Si mon pauvre garçon avait raisonné de la sorte, s'il avait fui le mirage trompeur de la Ville tentatrice, s'il n'avait pas méconnu le charme de la terre, il n'en serait pas au point où il en est ! »

Francine, à la dérobée, glissait ses yeux clairs de violette vers le robuste valet de ferme, tandis

qu'un émoi soulevait la cretonne légère de son corsage.

— A propos, fit Gozard, voyant que s'il ne parlait pas personne ne soufflerait mot. Et Venasson ?

— Bah ! On s'accoutume à tout ! soupira le père Charrier.

— Il faut que je vous raconte le tour qu'il a joué l'autre jour à Jamet, le garde des Oiselets.

Piqués par un brin de curiosité, ils prirent des poses attentives.

— C'était au coucher du soleil, commença Gozard. Les perdrix rappelaient dans les betteraves. Jamet entend un coup de fusil. Il accourt et trouve Venasson sur le chemin, debout dans sa carriole, fumant tranquillement sa pipe :

» — Qui a tiré ? demande Jamet.

» — Dame, fait Venasson, — avec l'air niais qu'il sait se donner quand il faut, — il m'a bien semblé voir un chasseur sauter l'échalier du champ des Atres, seulement pour vous dire qui...

— C'était lui ?

— Pas besoin de le demander. Il avait caché

son fusil au fond de sa voiture. En rentrant à Lépot, il dit à son boyer Fabry :

» — Cours aux Oiselets. Dans le champ des Atres, près du deuxième ormeau, à vingt mètres de la bouchure, tu trouveras deux perdrix que je viens de tuer.

» L'autre s'en va à la place indiquée, ramasse les pauvres bestioles qui battaient encore des ailes et les rapporte à la ferme sous sa blouse.

— Il a le diable dans son collet, ce mâtin-là, murmura le père Charrier. A présent qu'il a détruit tout le gibier de Lépot, il va braconner chez les autres ; mais il finira par se faire pincer une bonne fois !

— Allons donc ! les gardes le craignent !

Félix haussa les épaules et fit entendre un ricanement sarcastique qu'interrompit aussitôt le bruit de la porte poussée avec violence du dehors et qui vint battre le mur, secouant les assiettes sur le dressoir.

Une face aplatie et fouinarde, au nez long et busqué, des yeux brillants sous de fauves sourcils hérissés, la moustache retombante, rude et clair-

semée, une tête exiguë d'oiseau de proie plantée sur un grand corps sec et nerveux, parut devant eux.

— Venasson ! balbutia Gozard. Je m'en vas !

Venasson passait pour le plus sournois et le plus « chetit » cultivateur du canton. Il négligeait le sol et le bétail, chassait, courait les foires, fréquentait les auberges, troussait les filles. Malgré cela, ses affaires allaient bien, il gagnait de l'argent et vivait en bourgeois.

La terre de Lépot qu'il exploitait depuis quinze ans était la propriété d'une dame Moreau de Paris qu'on ne voyait jamais. Le notaire touchait les fermages, et personne ne se préoccupait de la façon dont les cent hectares qui formaient le domaine étaient cultivés. Chaque année, il faisait une grande quantité de betteraves à sucre. Cela lui donnait moins de mal que les céréales et rapportait davantage. Il vendait sa récolte aux raffineurs qui envoyaient des ouvriers pour sarcler, biner, éclaircir, donner toutes les façons que nécessite cette culture. Venasson ne s'occupait de rien et sa méthode réussissait suffisamment pour

qu'il pût se permettre de négliger le reste de son exploitation. Et, lorsque la terre, fatiguée à force de produire plus qu'elle ne pouvait donner, surchargée à outrance, sevrée d'engrais, serait épuisée jusqu'au tuf; alors, il chercherait un autre domaine. Plaideur à outrance, il connaissait tous les tours de chicane et en imposait à ses voisins. On le redoutait, on l'évitait, on se méfiait de son sourire perfide.

Très humble, obséquieuse, la mère Charrier lui tendit une chaise :

— Asseyez-vous donc, notre maître !

Mais Venasson, de ses yeux perçants comme des vrilles, fixait Félix qui reconduisait Gozard jusqu'à la porte.

— C'est votre garçon ? demanda-t-il dédaigneusement.

— Oui, notre maître ! répondit la mère Charrier avec un hochement de tête pitoyable.

— Et... vous pensez le garder avec vous ?

— Dame ! A moins qu'on le laisse dans la rue ! objecta Charrier.

— C'est de trop ici ! grogna Venasson.

Ils n'osaient plus répondre. Félix debout, la lèvre amère, retroussée par un rictus méprisant, écoutait le fermier.

— Les hôpitaux ne sont pas faits pour les chiens ! Enfin vous vous arrangerez. Ce que je veux, c'est que l'ouvrage n'en souffre pas. Sans compter, Charrier, que je viens de voir le veau de la Dargente. Il ne produit pas. Faudra tâcher de le laisser boire son saoul !

— On prend un peu de lait pour faire des fromages et tremper la soupe, observa timidement la mère Charrier.

— La soupe au lait, comme des rentiers à présent ! Des oignons et de l'eau chaude, c'est-y pas bon pour vos goules ?

Une colère sourde contracta les maigres épaules de Félix. Un reste de sang courut dans ses artères presque vides et ce spectre s'anima subitement.

— C'est trop, maître Venasson ! s'écria-t-il.

Interloqué, le fermier de Lépot toisa Félix.

— Hein, qu'est-ce qui te prend, toi le dégraissé ? Oh ! oh ! il faudra chanter une autre messe

que ça, ou je te flanque à la porte du Vernat avec ta séquelle !

Les yeux troubles de haine, farouche, le front haut et fier, Félix s'avançait vers Venasson ; mais le père Charrier le retint.

— Ne dis rien ! souffla-t-il.

— Tais-toi, mon garçon ! supplia la mère Charrier, couvrant de sa main tremblante la bouche tordue de son fils.

— Canaille ! hurla Félix. Tu les exploites, tu les calomnies, tu....

Le corps secoué par la toux, il retomba sur sa chaise.

— Allons ! mal bâti ! riposta Venasson. V'là la rage qui t'étrangle !

Il s'arrêta. Ses yeux venaient de rencontrer ceux de Francine qui, dans son joli visage ardent et pâle, portaient une prière, prière mouillée de larmes perlant au bout de ses longs cils. Il parut étonné, comme s'il découvrait cette belle fille pour la première fois ; comme si ses formes accusées sous la légèreté des jupes étriquées étaient une révélation pour lui. Il l'avait cependant ren-

contrée dans les champs, sur les chemins de Lépot et du Vernat où elle menait sa vache brouter l'herbe des fossés ; mais jamais il n'avait ressenti pareil coup de flamme sur la peau ; jamais désir plus spontané ne l'avait étreint aussi fort.... Et sa passion brutale se traduisit par un de ces sourires de plaisantin de village, auquel un œil averti ne pouvait se méprendre.

Félix surprit ce regard, ce sourire et devina les pensées malhonnêtes qu'ils contenaient. Il laissa s'éloigner Venasson qui paraissait tout joyeux de sa découverte.

Il y eut une minute de grand silence au Vernat pendant laquelle on entendit les pas du fermier s'éloigner dans la cour.

— Pourquoi te fâches-tu, mon Félix ? demanda la mère Charrier. Ça te fait du mal, des scènes pareilles.

Il prit les mains de la brave femme dans les siennes :

— Tu as raison, ma mère, dit-il. Je serai plus raisonnable une autre fois. La misère m'a aigri, vois-tu. J'ai besoin de mordre comme un loup

qui a faim.... Mais je me contiendrai, je te le promets ! D'ailleurs, je sens maintenant combien ma présence est nécessaire ici !

Doucement il attira Francine vers lui et, la couvrant de ses bras pour la préserver d'un danger qu'il sentait planer au-dessus d'elle :

— Oui, murmura-t-il avec une volonté nouvelle. Oui, il faut que je vive !

IV

— Vous voyez ce champ tout blanc, là-bas, derrière la maison à Péchu ?

— Oui, mon petit !

— Plus loin, entremi ces deux arbres, vous n'apercevez pas quelque chose comme de la « bremaille » ? C'est la chaumière à la Caillaude.

Avant que la mère Charrier ait eu le temps de s'y reconnaître, le bricolin de la Richarderie s'était mis à courir après ses cochons, qui, ayant senti l'heure de rentrer au têt, avaient pris le galop dans la direction du domaine. Il réussit enfin à saisir la mère truie par la queue et tantôt glissant, tantôt roulant sur l'herbe mouillée, il disparut au premier coude de la rue avec ses cochons dont

les oreilles battaient au vent de la course comme des feuilles de betteraves.

Ainsi vaguement renseignée, la mère Charrier continua son chemin.

Dans le temps, la Caillaude habitait le bourg d'Augy. C'était bien commode lorsqu'on avait besoin d'aller la trouver pour remettre un membre ou conjurer quelque mauvais sort, mais depuis elle avait déménagé et demeurait du côté de Langeron, à plusieurs kilomètres dans les terres.

On la disait fort experte dans les maladies de poitrine, aussi la mère Charrier voulut-elle la consulter pour Félix.

Les feuilles mortes des peupliers et des trembles jonchaient le sol, se mélangeaient à la boue de l'ornière et à la fiente des animaux, adoucissant le bruit de ses pas qui surprenaient les grives et les merles en train de picorer les cenelles.

A la barrière d'un champ, elle trouva Péchu qui revenait de semer du blé. Il lui indiqua la masure de la « remijeuse »

— Voyez donc, là, tenez, au droit de ce « tau-

muron » d'ajoncs. C'est-y que vous avez quelqu'un de malade chez vous ?

— Oui, notre garçon, le Félix.

— Maître Baptiste m'a dit ça ! Le malheur ne peut donc pas vous lâcher ?

— Vous avez bien raison, mon pauvre Péchu ! Chaque fois qu'on a été pour cuire, le four est tombé. Aussi, quand la mort nous prendra, on sera bien tirés de misère !

Et, clopin-clopant, elle se dirigea vers la cambuse de la Caillaude qu'elle apercevait maintenant à moitié enfouie dans le lierre et les houblons.

Elle s'accouda sur le vantail de la porte-coupée et appela :

— Hé ! la Caillaude ! Vous êtes là ?

Un grognement lui répondit.

— Jamais je croirai que vous y voyez clair à enfiler votre aiguille ? fit-elle pour l'amadouer.

— Qui me parle ?

— La Louise Charrier du Vernat.

— Ah ! c'est toi, la Louise ? Entre donc !

La Caillaude, assise dans un rustique fauteuil

d'ancêtre, un bol sur ses genoux, faisait sa trempette au café.

— Eh bien ? demanda-t-elle.

— Je viens, par rapport à mon garçon....

— Je le croyais à Paris ?

— Il est revenu l'autre soir et si « flapi », le pauvre petit, si déviandé, si minable, que Gilbert ne le remettait pas du premier coup.

— Où que ça le tient ?

— Là ! fit-elle, désignant sa poitrine, dans le « tabernacle »... Faut vous dire qu'il travaillait chez un fabricant de biscuits et la poussière du sucre, la farine, ça lui a dévoré les dedans !

— Il tousse ?

— Jusqu'à perdre vent.

— M'as-tu apporté de ses cheveux ?

— Oui. Je me suis rappelé que vous en aviez demandé pour la Gimard qui avait censément la même maladie. J'ai coupé cette bouquette sur le front de mon Félix pendant qu'il dormait....

Elle tendit à la remijeuse une mèche soigneusement roulée dans du papier à chandelles.

— Bon ! Écoute, maintenant : J'ai deux ma-

nières de guérir les poitrinaires, dit la Caillaude qui prenait des temps pour donner plus de solennité à ses paroles. La première : tu te procures une de ces petites rainettes vertes qui chantent au printemps sur l'aubier ; le malade lui crache dans la bouche et la remet ensuite en liberté. Il y a des chances pour qu'elle emporte le mal. La seconde...

Elle interrompit brusquement son discours, posa son bol sur la cheminée et gagna la porte où elle parut en pleine clarté.

On ne pouvait guère donner d'âge à ce grand corps massif, taillé dans le chêne à coups de serpe, à ce visage énergique, heurté, aux maxillaires saillants, aux yeux durs et curieux, à cette tête carrée, coiffée d'une fanchon à carreaux jaunes et par surcroît d'une capote de paille, rubantée de velours noirs.

Après avoir longtemps retourné, tâté, pesé, flairé la mèche de cheveux, elle revint s'asseoir et marmotta des paroles magiques, une sorte d'incantation qui impressionna d'autant plus la mère Charrier qu'elle n'y comprenait rien.

— J'ai barré le mal, expliqua la Caillaude. A toi de faire le reste. Prends une poignée d'orties, de la racine de persil et du vin blanc de vigne. Coupe la queue d'un chat, recueille cinq gouttes de son sang, mélange le tout, fais bouillir et donne cette boisson au malade. Il guérira certainement.

La mère Charrier offrit son unique pièce de quarante sous à la Caillaude qui l'accepta sans scrupules ; puis elle partit.

Chemin faisant, elle se remémorait l'ordonnance, craignant d'en oublier un mot :

— Une poignée d'orties, de la racine de persil, du vin blanc de vigne.....

Ils n'en avaient pas à la maison, mais l'aubergiste d'Augy ne refuserait pas de leur en céder un peu, du moment qu'il s'agissait d'un malade. Ce qui la rendait perplexe, c'était la manière dont elle pourrait se procurer un chat pour lui couper la queue.....

Elle y songeait encore en arrivant au Vernat.

Dès les premiers mots, Félix se moqua d'elle et jura qu'il ne toucherait pas à son « sale rogomme ».

Il critiqua durement l'esprit étroit du paysan qu'on attrape avec de pareilles sottises et alla traîner son corps débile le long des murs que chauffait le soleil d'automne.

Il aspirait l'air chargé de senteurs de fruits et de genêts en fleurs, reniflait les effluves de la terre fraîchement remuée, buvait les tièdes rayons, emplissait ses yeux de lumière, cherchait dans la nature une force qui pût le pénétrer pour prolonger sa vie.

La mère Charrier, tassée sur une chaise dans la maison, se désolait de voir Félix refuser le spécifique de la Caillaude.

— Il veut donc se périr ! gémissait-elle.

Et cependant, la veille, ne l'avait-elle pas vu se cramponner à l'existence avec l'énergie farouche de sa jeunesse en révolte ? C'est pourquoi, jusqu'au fond des croyances anciennes, elle était allée chercher un salut, le baume guérisseur. Elle fût allée au bout du monde ; elle eût gratté la terre de ses ongles afin de le lui donner. Et, lorsqu'enfin elle l'apportait, Félix n'en voulait pas !

— Ah ! les drôles d'idées qu'ils rapportent des villes, murmura-t-elle. Ils ne croient plus à rien, maintenant. Comment veux-tu que le charme ou les prières produisent de l'effet !

— Ils ne croient pas à nos bêtises, observa Charrier. Ils ont raison. Je sais bien ce qu'il faudrait à Félix ! Ce n'est pas de la racine de persil, ni cinq gouttes de sang de chat, mais de la viande de bonne qualité et quelques bouteilles de vin vieux. Cela lui vaudrait mieux que toutes les méchantes drogues de l'apothicaire et les tisanes d'ortie de la Caillaude... Seulement, voilà.... Le boucher, pas plus que le marchand de vin ne nous feront crédit. Ces choses-là, c'est bon pour les riches ; nous autres, malades ou bien portants, notre ordinaire ne peut varier : des pommes de terre, de la salade et du vin de grenouilles pour les arroser !

— Il y aurait peut-être un moyen ? hasarda la mère Charrier jetant les yeux sur chaque objet autour d'elle.

— Vendre notre butin ? fit Charrier. J'y songeais aussi. Pardi, un jour ou l'autre, fau-

dra toujours en passer par là. Autant que ce soit le Félix qui en profite.... L'armoire?....

Un artisan de village l'avait sculptée de corbeilles et d'épis de blé ; les ferrures massives lui donnaient une gravité d'ancêtre. Dans ce temps-là, on faisait de bons meubles, ce n'était pas de la pacotille comme maintenant. Elle était si commode et si profonde ! Ils l'avaient achetée ensemble en allant faire publier leurs bans à la mairie de Venoux. Lui, tenait la Louise par la main ; les gens souriaient sur leur passage ; il y avait quelque chose de joyeux dans le ciel, comme des chants d'hirondelles... Petit à petit, les rayons s'étaient garnis de linge, deux grandes piles de draps — des draps de grosse toile tissée dans le pays, un peu rudes à la peau, mais qui duraient des générations !

Et les panneaux de chêne semblaient avoir conservé le reflet d'une robe de mariée, d'un habit de drap noir, et toutes les phases de la vie commune....

— Autre chose ! fit timidement la mère Charrier.

— L'horloge ?

Celle-là venait de loin !... Les Charrier se l'étaient léguée de père en fils ; elle avait tinté pour les heures joyeuses, les jours charmés et les minutes profondes de plusieurs vies de paysans.... Que de regards l'avaient consultée, anxieux ou impatients, éteints depuis longtemps !... Que de réveils avait sonnés sa sonnerie claire à ceux qui ne se réveilleront plus ! Elle mettait alors une activité de ruche autour d'elle. La vieille horloge partie, n'était-ce pas le mouvement, la vie, le cœur de la maison qui s'en allaient, qui s'éteignaient avec elle ?

— Elle a marqué la dernière heure de mon père, balbutia Charrier, j'espérais qu'elle marquerait aussi la mienne !... Enfin !...

Ah ! toutes ces choses, comme elles s'accrochaient à eux de toute la force du souvenir ! Comme elles faisaient partie d'eux-mêmes pour qu'à chacune d'elles il leur vînt une douleur comme si on arrachait un lambeau de leur être !

Et tandis qu'ils cherchaient lequel de ces vieux compagnons de jadis allait commencer le sacrifice, un rire de tempête, une charge de clairon partit de

l'étable et leur fit dresser la tête. La bourrique, oubliée depuis le matin, réclamait sa provende. Leurs regards mouillés s'interrogèrent. La même pensée les avait visités. Ils baissèrent le front, attendant que l'un d'eux énonçât l'inévitable résolution qui tremblait aux bords de leurs lèvres. Et Charrier dit avec des larmes dans la voix :

— On vendra la Charbougnotte !

V

Le ciel était tout d'une pièce. Une buée fine comme de la gaze traînait sur les champs, faisant prévoir une belle journée. Les alouettes se levaient par bandes au milieu des emblavures, et, très haut, dans l'air sec, passait le vol triangulaire des vanneaux. Les cheminées des métairies filaient leurs petites fumées bleues ; les étables s'ouvraient à la clarté naissante et les cours s'emplissaient d'un branle-bas de départ.

Dès l'aube, Charrier, laissant sa femme auprès de Félix, s'était mis en route avec Francine et la Charbougnotte. Celle-ci, étonnée sans doute de ne pas traîner sa carriole comme les autres jours, tirait sur le licol.

Ils allaient, par un étroit chemin vicinal bordé de buissons rouillés par l'automne.

Une voiture, qui venait derrière eux, les obligea à se ranger au bord du fossé. Ils reconnurent Ducreux, le boucher de la paroisse de Saint-Benin.

Il leur cria joyeusement :

— Vous conduisez donc le ministre à la foire ?

— Mais oui ! fit Charrier avec un sourire qui se figea aussitôt sur ses lèvres.

Ils débouchèrent enfin sur la grand'route.

Du haut en bas de la côte, dans les rayons du soleil levant qui transformait les grains de poussière en milliers de petits prismes éclatants, se déroulait une interminable théorie de voitures, de bêtes et de gens, une houle de blouses, de limousines, de coiffes et de chapeaux, un grouillement de troupeaux, un défilé d'antiques véhicules, de charrettes à ânes, de « bourbonnaises », de roulottes, le moutonnement d'une foule bigarrée de paysans, de forains, de « ménetous », rappelant de loin la migration d'un peuple orienté vers de mystérieux horizons....

Par moments, il se produisait des à-coups, un encombrement de voitures, une bousculade d'individus et d'animaux s'entassant, soulevant l'effroi des bœufs qui se ruaient en meuglant à travers la cohue. Et des rumeurs, des piétinements, des cris, des jurons, des claquements de fouets, montaient du désarroi de cette foule en marche.

Charrier, François et la Charbougnotte semblaient de pauvres épaves ballottées, emportées par ce flot qui s'écoulait vers la ville.

Une ondulation de toits roux, un clocher effilé — comme un doigt levé vers le ciel — parurent sur la gauche. C'était Sancoins, le chef-lieu de canton où se tenait la foire la plus importante de l'année.

La multitude s'y déversa, envahit la place, où drapiers, potiers, chapeliers, cordiers, rémouleurs, vingt menus métiers intéressant la clientèle des campagnes, dressaient leurs éventaires. Un manège de chevaux de bois, des tirs, des loteries, un cirque, un musée anatomique, une danseuse de corde, une somnambule avaient, depuis la veille, installé leurs tréteaux.

Le tumulte augmentait avec l'affluence du bétail, des paysans et des marchands vêtus de longues blouses comme des robes d'avocats. Une curiosité d'ancien métayer attira Charrier autour des « perçons [1] » de nourrains où des groupes animés discutaient, les mains levées, prêts à conclure un marché.

— Allons ! vous allez pas vous en tenir à vingt sous ?

— Faut que j'en parle à ma bourgeoise ! observa placidement le paysan.

— Ah ! bon ! fit l'autre d'un ton narquois. Je vous croyais un homme et je vois que vous n'êtes pas un homme !

Et, fier d'étaler son esprit en public, il ajouta en s'éloignant :

— Si on était voisins, j'dirais : Ça va s'arranger tout seul, mais je ne la connais seulement point vot' fumelle !

Les « coquetiers », sous de vastes parasols de coton rouge, achetaient les œufs à pleines cor-

1. Sortes de cages en bois dans lesquelles on enferme les bêtes que l'on conduit à la foire.

beilles. Sur de minces litières de paille, dindons, poulets, canards, toutes les variétés de la basse-cour, étalées par couples, mêlaient leurs cris discordants aux lamentations des chevreaux, au brouhaha des fermières et des ménageotes qui installaient au bord des trottoirs leurs paniers de beurre et de fromages. L'encombrement était tel en ce coin de marché que Charrier et sa petite escorte durent faire le tour derrière la Halle pour se rendre au plan de foire des bêtes de traits.

Il y avait là des percherons aux crinières ondulées, des « morvandiaux » à rude encolure, des pouliches ardentes, des ânesses avec leurs ânons au poil bourru, tout un lot de petits chevaux corses fourbus à force de villager de foire en foire, nourris de coups de fouet et de l'herbe des chemins, des vieilles juments de labour, étiques, cagneuses, lamentables, pauvres servantes mises au rebut, usées aux durs travaux des champs et aux reproductions rémunératrices...

Francine flattait doucement la Charbougnotte, dont le « placier » venait de marquer l'échine d'une virgule rouge.

Un acquéreur se présenta. Ils la firent huit pistoles.

— Hein ? vous se fichez de moi, par hasard ? s'exclama le marchand qui leur tourna le dos.

— Faudra baisser le prix, sans ça on ne la vendra pas, murmura Charrier à l'oreille de Francine.

Un gros maquignon, le nez carré comme un polichinelle, les moustaches en tirebouchon, s'approcha en se dandinant, les mains dans les poches, la courroie de son bâton passée autour du poignet.

— Quarante bondieux rouges ! s'écria-t-il. Elle a au moins trente ans votre bourrique ?

Il prit la Charbougnotte par les naseaux, l'obligeant à montrer dans une grimace comique, deux rangées de dents jaunes et très longues.

— Combien ? fit-il dédaigneusement.

— Sept pistoles ! articula Charrier.

— Charroi du diable ! Sept pistoles ? Une bête « bourdie » !

Et désignant les genoux de la Charbougnotte :

— Elle a prié le Bon Dieu plus souvent que moi, bien sûr ?

— Je vous donne ma parole d'honneur qu'elle n'est jamais tombée, s'écria Charrier. Elle est solide sur ses pattes, je vous la garantis ! Vous pouvez lui faire faire vos roulages, l'atteler au tombereau. Elle ne rechignera pas, marchez ! Et... Il n'y a pas plus amitieux... ajouta-t-il en la caressant sous le ventre.

— Elle est couronnée, tenez, là, là, le poil est tombé ! fit le marchand qui lui tâtait les jambes.

— Ça? C'est rien ! Elle se sera égratignée sur un caillou en gagnant son avoine.

— Allons ! Donnez-moi votre main ! Pas besoin de chercher midi à quatorze heures... Cinq pistoles et vingt sous d'épingles ?

— J'en veux sept pistoles, ni plus ni moins !

— Que le diable m'accroche les tripes sur un travoué en fer si je vous donne un sou de plus !

— Dame ! laissez-y !

— C'est votre dernier mot ?

— Oui.

Le marchand haussa les épaules, s'éloigna de quelques pas, puis revint et passant son bras sous celui de Charrier :

— Voyons, mon vieux, cinq pistoles et cent sous ? Ça ne se trouve pas sous le sabot d'un bœuf !

— C'est bien vrai ! fit Charrier, mais elle vaut mieux que ça, allons ! Je ne la fais pas son prix.

Il tourna son regard humide vers la Charbougnotte dont les longues oreilles dessinaient sur le sol un croissant régulier.

— C'est doux, c'est patient ! continua-t-il. La Francine quand elle était toute petite s'en amusait comme d'une camarade ; elle la tirait par la queue, la pinçait aux jambes... Pas de danger qu'elle bouge ni qu'elle rue ! Elle se serait plutôt mise à genoux pour la faire monter sur son dos ! Elle laboure sa pièce de terre aussi bien qu'une jeune bête, vous savez ! Je ne dis pas qu'elle ne mouille pas sa chemise, seulement, elle est courageuse et ne s'arrête qu'au bout de l'ouvrage.

— Allons ! vieil entêté ! fit le marchand. Je la prends. Mais nom d'un tonneau ! Vous faites un bon marché.

— Oh ! je fais... je fais ce que je peux ! murmura Charrier très ému.

— On l'appelait la Charbougnotte ! hasarda Francine qui espérait gagner pour sa favorite les bonnes grâces du nouveau maître.

— La Charbougnotte, la Rosalie.... Je m'en fous! s'écria le gros homme, traçant une croix avec ses ciseaux dans le poil de la bête afin de la reconnaître : J'espère bien la revendre demain à la foire de Saint-Pierre.

— Quand faudra-t-il vous la livrer ? demanda Charrier.

— Mais tout de suite ! Je l'emmène.

— Tout de suite ?

Ils se regardèrent, attérés.

— Charbougnotte ! Ma Charbougnotte ! balbutia Francine dont les larmes coulaient sur le museau de l'animal tandis que le marchand comptait sept écus de dix francs à son père.

Charrier serra l'argent dans un petit sac de toile qu'il enfouit sous sa blouse et murmura machinalement :

— Pour une bonne bête, bien vrai ! C'est une bonne bête !

L'autre la tira brutalement par le licol et,

voyant qu'elle résistait, il lui appliqua sur les côtes un coup de bâton qui résonna comme la peau d'un tambour.

— Allons-nous-en ! dit Francine. Ça me serre le cœur comme si c'était moi qu'on battait !

A peine eurent-ils quitté le foirail que Charrier fut pris d'un étourdissement. Il s'appuya au mur d'une maison pour ne pas tomber. Francine, le voyant pâle et tout tremblant sur ses jambes, s'alarma :

— Où que ça te fait mal, dis, mon p'pa ?

— Je me sens faible, faible !

— Tu n'as rien voulu prendre ce matin avant de partir. Si on entrait à l'auberge ? Tu boirais un bouillon... Ça te soutiendrait toujours, et puis on trouvera peut-être une occasion pour retourner au Vernat ?

Ils s'arrêtèrent chez Formiont, à l'auberge de la *Bonne Foi*, que l'on appelait aussi la *Maison de la Citadelle*, à cause d'une tourelle prismatique du XVIe siècle qui ornait l'un des angles et que l'on avait badigeonnée à la chaux pour qu'elle parût moins ancienne !...

Dans une vaste pièce rectangulaire, obscurcie par les bâches vertes des baraques placées juste en face des fenêtres qui donnaient sur la place, une foule de campagnards et de maquignons, le fouet en mains, allaient et venaient, s'interpellaient, bousculaient ceux qui, déjà attablés, mangeaient avec la lenteur de gens dont la journée est faite. Sur un poêle en faïence chauffaient deux énormes cafetières et des bassines de ragout. Les murs enfumés étaient bariolés d'une mosaïque de chromos et de calendriers offerts par les bazars et les magasins de nouveautés. Des lampes en cuivre suspendues au plafond semblaient des perchoirs à perroquets. Sous les tables, rangées avec symétrie de manière à laisser un passage au milieu de la salle, les chiens des « toucheux de bœufs » croquaient des os, et leurs disputes dominaient par instants le heurt des assiettes, le vacarme des voix et des souliers ferrés.

Francine put enfin installer son père et resta debout, attendant qu'une place fût libre à côté de lui. Les servantes tiraillées, surmenées, ré-

clamées partout à la fois, déposaient au hasard les chanteaux de pain, les portions de viande, les pichets de boisson, perdaient la tête, ne sachant auquel répondre. Les clients qui étaient servis prenaient leurs aises, les jambes écartées, les coudes sur la table, piquant chaque bouchée de la pointe du couteau, et les poussant pour mieux les faire entrer. Quelques-uns avaient allumé leurs pipes. L'odeur du tabac, mêlée aux relents de graisse et de vinasse, souleva le cœur de Francine.

Dans ce pittoresque grouillement — digne des scènes d'auberges de certains peintres flamands — on remarquait surtout, à côté des marchands cosmopolites, de robustes laboureurs demeurés fidèles au sol de leur pays. Acharnés à creuser, à féconder la terre, à lui ravir, souvent sans grands profits pour eux, ses parures et ses fruits, en communion constante avec elle ; ils l'aimaient passionnément. Ils l'aimaient, parce que, nourricière, elle leur rendait au centuple ce qu'ils lui confiaient ; parce que les anciens y avaient enfoncé leurs racines ; parce qu'elle était dans leurs

habitudes, et simplement parce que c'était la Terre. A force de la remuer, de la retourner, de la toucher, de l'étreindre, de la contempler, ils en avaient gardé l'odeur et le goût ; leurs visages, leurs mains, leurs vêtements même en prenaient la couleur ; c'est pourquoi on les appelait, sans pensée malveillante : des culs-terreux.

On saisissait, au milieu du bruit, quelques bribes de conversations :

— Dis donc, Faverot, as-tu terminé tes emblavures de blé ?

— Oui, mon bi, c'était pas trop tôt. Le temps pourrait bien changer. Depuis trois jours le vent de galerne « tire » comme un enragé !

— Le froid va se prendre, observa le grand Blénet des Chaumes-de-Buis. Ce matin, en venant, j'ai vu des canards et des pluviers s'abattre dans les « gours » de Langeron.

Laurent des Muloches racontait sa dernière aventure amoureuse. Sa bouche largement fendue, ses yeux rieurs enfouis dans la graisse de sa face apoplectique accusaient une lubricité d'ani-

mal qu'il affichait d'ailleurs avec cynisme à la moindre occasion.

— La fumelle me demandait cent francs... Cent francs, qu'j'y dis, le prix d'un étalon ! Ben bougresse, t'épargne pas l'argent, toi !...

— Dis donc, Laurent ! cria Pierre Filloux des Quatre-Vents. Ta boutique vaut la sienne, pas vrai ?

Des rires bruyants éclatèrent, coururent d'une table à l'autre en s'atténuant comme les vagues de la mer qui viennent mourir en petites rides sur la grève.

— Té, riposta Laurent. Et ce que j'y aurais donné ça n'aurait-il point valu ce qu'elle m'aurait donné ?

Ils se fusillaient de lourdes plaisanteries chargées de gros sel, fiers d'amuser la galerie.

Ravarin, sorte de nabot à barbe rousse, la tête énorme, les gencives saignantes, la peau écailleuse, très saoul, le verre en main, chantait un hymne guerrier du second Empire :

La bell' si nous partons,
C'est la loi qui l'ordonne,

La bell' si nous partons
Pour servir Mac-Mahon,
Nous irons dire adieu
A nos pères et mères
Pour aller servir
Notre aimable patrie !

Il chercha la suite, cognant ses voisins comme un balancier d'horloge et continua, la voix engorgée :

La bell' si tu voyais
Notre équipag'de guerre,
La bell' si tu voyais
Le drapeau des Français ;
C'est le commandant
Qui marche à la tête,
C'est les... c'est les gre... grenadiers,
Qui marchent... les... les... premiers !
Quand le clairon sonne,
Adieu donc mi.. i gnonne,
Quand le tambour bat
Le régiment s'en... s'en...

Il ne put achever. Il croula sous la table où il s'endormit. Francine, étourdie par le vacarme, mangeait du bout des dents ; mais elle voyait avec

plaisir les couleurs revenir sur les joues blêmes de Charrier qui commençait à se refaire avec un bol de bouillon gras étendu de vin rouge.

Comme elle se tournait du côté où Laurent des Muloches, Pierre Filloux et les autres se livraient à leur brutale gaieté, elle resta figée devant les regards d'un personnage qui s'était dressé dans l'ombre au fond de la salle. Ces yeux pervers pénétraient sa chair et la faisaient frissonner comme le soir où, encore tout étincelants de courroux contre son frère Félix, ils s'étaient abattus sur elle, étonnés, enjôleurs et pernicieux. Elle les sentait s'enfoncer dans sa nuque ainsi que des vrilles ; elle les voyait par-dessus la houle des blouses, et il lui semblait que tous les consommateurs faisaient silence pour écouter le langage de ces yeux, planant, tournant autour d'elle, provoquant en son être ce malaise, cette torpeur qui envahit l'oiseau lorsque l'épervier le fascine du haut des airs...

VI

Venasson resta chez Formiont quelques instants encore après le départ des Charrier. Il s'accouda devant les reliefs de son repas, intrigué, se demandant ce que Francine était venue faire à la foire avec son père. « Après tout, pensa-t-il, le hasard malicieux a peut-être voulu m'aguicher en me mettant cette jolie fille sous les yeux ! »

Excité par l'aiguillon du désir, écorchant de ses ongles le bois de la table, inconsciemment, il évoquait là, dans l'auberge bourdonnante, les sensations profondes qu'il éprouverait au contact de cette chair neuve et convoitée.

Il secoua sa rêverie amoureuse qui l'enivrait comme un vin capiteux, et se rendit au *Café du*

Commerce où l'attendait le fermier des Bordes, Lagrange, avec lequel il était en affaires.

Il le trouva en compagnie du grand Blénet des Chaumes-de-Buis et d'un agriculteur d'Augy, Marquet, ainsi nommé à cause d'une tache de groseille qu'il avait sur la joue. Sa mère, disait-on, avait eu envie de ce fruit lorsqu'elle le portait.

Deux lauriers roses se défeuillaient à l'entrée du Café dans des caisses carrées, badigeonnées en vert.

Le va-et-vient des consommateurs dans la salle où de la sciure avait été répandue, ressemblait à la navette que font les fourmis au milieu d'une allée sablonneuse.

Des relents d'alcool montaient avec le brouillard des pipes. Une grande animation régnait. Les grainetiers réglaient leurs achats. Parmi le bruit des discussions entre vendeurs et marchands, le tapage des soucoupes pour appeler les garçons, on distinguait les résonances de l'or que l'on comptait sur les tables de marbre.

Venasson, le sourire aux lèvres, s'approcha du groupe, distribua des poignées de main à la

ronde, releva les pans de sa blouse et s'assit sur la banquette à côté de Blénet.

— On t'attendait pour la manille, fit Lagrange.

Venasson, voulant paraître s'intéresser aux choses de son métier, s'inquiéta si les moutons s'étaient bien vendus, puis il commanda :

— Garçon ! un café !

— On a pris des bocks, nous autres, observa Marquet.

— C'est le même prix ! riposta Venasson.

— Oui, mais si tu vides le carafon d'eau-de-vie comme cela t'arrive souvent, la consommation sera de quinze sous, et... si c'est moi qui perd...

— Eh ben, tu payeras la différence ! conclut Venasson en ricanant.

Il échangea un regard d'intelligence avec Lagrange et manœuvra pour l'avoir comme partenaire.

Blénet distribua les cartes, lentement, lourdement, mouillant son pouce chaque fois, afin de les faire mieux glisser.

Venasson regarda dans la glace, derrière lui, s'assurant ainsi que Marquet ne pouvait pas voir

son jeu. Lagrange serra le sien sur son ventre, et la partie s'engagea.

— Un bœuf! cria Venasson à Lagrange pour qu'il se débarrassât d'une grosse carte.

— C'est à la muette qu'on joue ! fit remarquer Blénet.

Lagrange, qui avait la clef de toutes les roueries dont se servait Venasson pour gagner, observait du coin de l'œil les moindres gestes de celui-ci. Il fit une coupe savante à carreau, sur l'indication tacite de son compère qui regardait innocemment les vitres du café, et joua pique en lui voyant tapoter la table de l'index. Puis il abattit le manillon de cœur, Venasson s'étant posé, comme par hasard, la main sur l'estomac...

— Dis donc, Venasson, demanda malicieusement Marquet, le garde des Oiselets ne t'a pas pris l'autre jour à la chasse?

Venasson promena dans le café un regard circulaire et dit d'un air tranquille :

— Il n'aurait pas dû s'en vanter. S'il y a eu quelqu'un de pris, c'est lui !

— Comment ça?

— Dame, aussitôt que je l'ai vu venir à moi, je n'ai pas attendu qu'il me dresse procès-verbal. Je lui ai crié :

» — Vous n'auriez pas rencontré notre mère-truie ? On la cherche partout.

» Quoique vous vouliez qu'il me dise ? J'étais sur la régie, parfaitement ; j'avais mon fusil, c'est encore vrai ; mais il ne m'avait pas trouvé en action de chasse !

— Sacré Venasson ! Il ne perd jamais la carte ! s'exclama Marquet admiratif.

— La preuve ! ajouta le fermier reprenant son jeu... Pique ! A nous ! Atout ! Atout !

— On les tient! s'écria victorieusement Lagrange.

— Je crois qu'ils sont malades ! Carreau !

Et comme Lagrange hésitait, ne sachant plus quelle carte il devait fournir, Venasson prit un air détaché et se pencha vers Blénet :

— As-tu de la graine de sainfoin ? demanda-t-il.

— Oui. Pourquoi ça ?

— Je te le dirai tout à l'heure !

Lagrange, qui avait compris, joua trèfle et ils gagnèrent la partie.

— Paye, paysan ! fit Venasson en vidant la moitié du carafon d'eau-de-vie dans sa tasse.

— Je l'avais t'y bien dit qu'il nous collerait une consommation de quinze sous ! grogna Marquet.

Mais Venasson avait l'esprit et les yeux ailleurs. Il suivait l'animation de la rue.

A cette heure de l'après-midi, la dislocation de la foire commençait. Les marchands déplaçaient les bestiaux, les cultivateurs remmenaient les bœufs qui n'étaient pas vendus, les forains roulaient leurs tentes et les voitures bondées de monde quittaient les cours d'hôtels et prenaient la grand'route pour se disperser ensuite à travers les chemins herbeux, cahoteux, regagnant les bourgs endormis au creux des vallées bleuissantes.

On entendait les cris perçants des cochons, les meuglements plaintifs des veaux que la Société l'*Hirondelle* de Nevers empilait dans de grandes charrettes bâchées. Les « coquetiers » quittaient la ville avec leurs pesants véhicules chargés de paniers treillagés entre les mailles desquels émergeaient les pendeloques violacées

des dindons, les becs jaunes des canards, des huppes effarouchées, des crêtes sanguinolentes, et, ligotés sur des claies ballottant sous les essieux, la tête pendante, des petits chevreaux noirs...

Avec la poussière soulevée par les voitures et les piétons, montait une odeur fétide de bouse, de graisse, de corne brûlée, de foule et d'animaux qui planait sur tout le pays.

Venasson, devant la porte du café, regardait passer la cohue. Lagrange s'était approché sournoisement de lui, curieux de savoir ce qui attirait ainsi son attention.

— Eh ! fit-il. C'est pas le père Charrier avec sa fille, là-bas ? Je parie que tu reluquais la Francine ?

Venassson se retourna brusquement, la physionomie étrangement animée, fâché d'avoir été surpris.

— Qu'est-ce qui te parle de ça ? balbutia-t-il.

— Dis donc, sacripant. Il te faut du gibier tendre, maintenant ? Donne-lui au moins le temps de pousser, à cette petite ; elle a encore du coton au nombril !

VII

Craignant de manquer l'occasion que leur avait offerte Ducreux de les ramener, Francine et Charrier hâtaient le pas vers *l'Auberge du Centre*. Ils emportaient leurs emplettes : une livre de bœuf dans les bons morceaux et deux litres de vin que Charrier dissimulait sous sa blouse, pris d'un scrupule de brave homme qui connaît les médisances du monde. Francine s'était arrêtée devant des saltimbanques qui faisaient la parade ; tout cela les avait retardés.

Comme ils franchissaient le seuil de la porte charretière, Ducreux, un petit brun, alerte, crêpu, la blouse ouverte sur une chemise à rayures roses, attelait dans la cour.

— Ah ! ah ! Vous v'là tout de même ! s'écria-t-il.

Charrier s'excusa.

— C'est que, fit le boucher, je ne sais pas si nous tiendrons tous. Je ramène un veau et un mouton. Bah ! la Francine n'est pas bien grosse ; on se casera comme on pourra.

— Vous nous rendez un grand service, monsieur Ducreux, reprit Charrier. Je vous en remercie très sincèrement. Je ne sais pas, ma parole, si j'aurais pu aller à pied jusqu'au bout !

On s'empila : Francine entre les deux hommes, les bestiaux dans un perçon derrière. Ducreux étala sa peau de bique sur leurs genoux.

— Ça commence à ne plus faire chaud les soirs, dit-il. On l'endurera bien !

Francine, le visage avivé par l'air frais, paraissait fort aise de ce retour en voiture. D'ailleurs, la moindre chose lui faisait plaisir et il y avait si longtemps qu'elle ne s'était pas promenée ainsi ! La Charbougnotte les roulait bien quelquefois, mais, dame ! c'était la petite vitesse, tandis que l'alezan de Ducreux filait comme le vent.

Charrier s'émerveillait tout haut de son allure brillante, ce qui chatouillait l'orgueil du boucher. Il sifflait trois coups brefs pour exciter son cheval et mettait un point d'honneur à dépasser toutes les voitures qui se trouvaient devant lui.

— Hep !... Hep !... Eh ! là-bas !

Mais les forains, endormis dans leurs maisons roulantes, déambulaient au beau milieu de la route avec une nonchalance de cloportes. Ducreux les invectivait et, comme ils ne se dérangeaient toujours pas, on montait sur les tas de cailloux, au risque de culbuter. Chaque soubresaut arrachait un cri d'effroi à Francine et un bêlement au mouton. Dans cette course rapide, les arbres, les buissons, les poteaux télégraphiques, semblaient fuir en sens inverse. Les claquements du fouet effarouchaient les pies et les corbeaux nichés dans le gui des peupliers.

On laissa sur la droite le coteau de la Crapone que hérissaient les ruines du château de Jouy, puis on prit un tournant à gauche qui menait aux petits chemins de solitude et de silence où venaient s'éteindre les rumeurs de la route et de

la ville déjà lointaine. Les ronces tiquetaient sur le moyeu des roues et il fallait se baisser pour passer sous les branches alternées des ormeaux dont les dernières feuilles frémissaient comme inquiètes de la venue du soir. On rasait le bord des fossés, les talus d'herbes rousses, les mares vertes, gélatineuses, immobiles, où se figeait le soleil.

Le souvenir de la Charbougnotte revenait par instants à l'esprit de Francine et gâtait son plaisir.

La voiture s'arrêta au carrefour des Colas.

— Déjà conduits ? murmura Francine avec regret.

Ils remercièrent Ducreux de son obligeance.

— A votre service ! répondit celui-ci qui continua sa route vers Saint-Benin.

La mère Charrier, sur le seuil, les attendait.

Elle eut un serrement de cœur en les voyant revenir sans la Charbougnotte.

— Sept pistoles ! murmura Charrier avant qu'elle l'eût interrogé. C'est tout ce que j'ai pu en tirer. Tu as prévenu Félix ?

— Oui, je lui ai dit que la bête devenait trop vieille et qu'il valait mieux nous en séparer avant qu'elle ne soit plus bonne à rien. Il a eu l'air de me croire. Il se repose sur son lit... Et Venasson? Tu ne l'as pas rencontré?

— Si, mais il ne m'a pas demandé ce que je faisais à la foire. Ça m'a bien étonné. J'avais peur qu'il me voie avec mes bouteilles de vin!

— Ah! mon pauvre Gilbert! Te les aurait-il souvent reprochées!...

Elle ranima les flammes de l'âtre et bientôt une odeur affriolante de viande grillée emplit la maison. Elle étala sur un coin de la table une serviette de grosse toile, posa dessus le pain et le vin, apporta dans un plat à fleurs la portion fumante et alla réveiller doucement Félix qui parut très étonné d'un pareil festin.

Il se mit à manger avec cet appétit exaspéré des poitrinaires, comme s'ils voulaient refaire d'un coup toutes les forces parties et boire de la vie dans leur verre.

Lorsqu'il eut apaisé sa fringale, il leva les yeux et les vit tous trois devant lui: sa mère toute

menue dans un sombre sarrau reprisé, Charrier les yeux creux et humides, Francine étriquée dans ses vêtements de misère... Ils suivaient le geste de sa main pâle vers sa bouche, oubliant leurs peines à le voir manger de si bon cœur, et, aux muettes interrogations de ses yeux, ils répondaient par ces monosyllabes :

— Bois ! Mange !

Comme s'ils craignaient qu'il perdît un temps précieux en s'occupant d'eux !

Mais il s'arrêta tout à coup, honteux de sa gloutonnerie.

— Et vous ? demanda-t-il.

Ils se regardèrent avec un sourire étonné.

— Nous ? firent-ils.

Et cela voulait dire : « Est-ce que nous comptons pour quelque chose ? »

VIII

Les vieux étaient couchés. Félix, assis devant la porte avec Francine, regardait le ciel scintillant d'étoiles et la poésie inconsciente qui sommeille — quoi qu'on dise — dans l'âme des rustres, s'éveillait sans doute en lui à ce moment-là. Les yeux de Francine montèrent avec les siens vers la voûte sereine.

Rien ne bougeait dans l'espace; pas un bruit, pas un vol ne troublait le silence des chemins déserts et des guérets noirs. Parfois, cependant, un vent léger se levait, un vent déjà vif qui sentait l'approche de la Toussaint et déparait les branches.

Félix toussota.

— L'air fraîchit, observa Francine. Il faut rentrer.

— Écoute !... On dirait une musique, là-bas?

Des notes aigrelettes arrivaient jusqu'à leurs oreilles ; l'harmonie en était incertaine ; mais elle faisait courir une douce mélancolie sur le paysage.

— C'est le bal, soupira Francine.

— Quel bal ?

— Le *Monarque*, à Augy !

Il réfléchit et demanda :

— Y vas-tu quelquefois ?

Elle secoua tristement la tête :

— Jamais !

Pardi ! C'était pas l'envie qui lui manquait lorsque le rire aigu de la clarinette du vieux Lagousse, traversant les pâturages, les halliers, les vignes et les champs de blé, venait l'engager jusque sur le pas de la porte où elle était assise comme ce soir, les yeux dans les étoiles ! Mais elle regagnait sa couchette, le cœur chagrin, dans la chambre commune et s'endormait à la chanson du grillon, l'hôte fidèle du foyer.

— Pourtant, reprit Félix, à ton âge on aime la danse !

Hélas ! elle devait vivre sans plaisirs, sacrifiée, recluse dans l'ombre de sa misère, dédaignée des amies du temps prospère, des amies plus favorisées du sort qui s'éloignaient maintenant de ses pauvres habits..... Oh ! il sentait cela, lui, le « colidon » ! (c'est ainsi qu'on appelle chez nous l'ouvrier de la ville). Son intelligence de paysan s'était affinée à Paris, et il se doutait bien que si Francine ne se plaignait pas, ce n'était pas qu'elle vécût sans souffrances. Son entrain, son caractère égal, n'étaient que de surface, et il devinait les larmes cachées sous le pli des yeux souriants, larmes amères, prêtes à couler.

— Alors, dis-moi, ma petite Francine, cela te ferait plaisir d'aller au bal ?

— Oui, tout de même ! je serais curieuse de voir ça une fois ! J'ai dans l'idée que c'est joli, le soir à la lumière. Les filles doivent être belles et... heureuses aux bras de leurs galants ! Oh ! ça ne serait pas pour danser, tu penses bien !

— Pour regarder les autres prendre du plaisir ?

fit-il avec aigreur. Ah ! si je pouvais retrouver un peu de vigueur, de santé ! Des bras, des bras d'homme fort, et je me sens le courage de remuer toute cette terre de la Vallée d'Aubois jusqu'aux lisières du Tronçais ! Oui ! Des bras, pour vous sortir de la misère, pour t'acheter, ma Francine, de belles robes comme en ont les autres, pour te voir parée, fêtée, pour que l'on dise : Francine était la reine du bal !

Elle se leva, attendrie :

— Mon bon Félix ! dit-elle en l'entourant de ses caresses.

— Allons ! Va au *Monarque*, puisque cela te fait envie. Mais dépêche-toi. Les vieux dorment. Je veillerai en t'attendant.

— Je regarderai à la fenêtre... cinq minutes, pas davantage ! Seulement, promets-moi que tu ne resteras pas là, dehors ; tu prendrais du mal.

Elle était heureuse comme un enfant en possession du jouet convoité. Elle passa une jupe de lainage vert que la mère Charrier lui avait confectionnée à la mode de l'ancien temps, laça ses souliers à clous, puis, devant une mauvaise glace

sur la cheminée, elle frotta ses joues afin de les rendre roses et luisantes, lissa ses cheveux, mit sa coiffe la plus neuve marquée d'une grosse reprise au fond, et parmi des chiffons précieusement conservés dans une boîte à fil, elle découvrit un ruban mauve qu'elle enroula autour de son cou.

— Comme tu es jolie, Francine ! s'écria Félix, la voyant ainsi vêtue. Toutes les parures du monde ne te rendraient pas plus belle, sais-tu ?

Légère, contente, elle partit, moins inquiète sur sa mise, puisque Félix la trouvait à son goût.

Elle marchait sous la lumière clignotante des étoiles, son ombre se découpait devant elle, au milieu du sentier où les saules semblaient poudrés à frimas comme de vieilles marquises.

Le vent sifflotait dans les ormeaux, et les chaumières paraissaient minuscules, repliées, eût-on dit, pour dormir sous le manteau de la nuit.

Francine tremblait un peu de se sentir seule à cette heure, par les chemins ; mais son émoi venait surtout d'une espérance encore vague que son cœur lui murmurait tout bas.

Elle entendait distinctement maintenant les

flonflons du bal et les lourdes chaussures frapper la cadence sur les lames de bois.

Lorsqu'elle arriva au bourg d'Augy, les feux des ménagères étaient éteints. Seule, une grande raie de lumière filait sous les tilleuls défeuillés de la petite place.

La porte du *Monarque* était ouverte : une large porte formant le cintre, protégée par un auvent de tuiles surmonté d'un pieu de genévrier. Francine se blottit dans l'angle obscur d'une maison, n'osant s'aventurer. Elle s'approcha enfin furtivement, le long des murs, et vint coller sa face craintive aux vitres de la dansière.

La jeunesse des campagnes se trémoussait sous les lampes de cuivre et les guirlandes de roses en papier, aux sons grêles de la clarinette de Lagousse, d'un violon et d'une contrebasse. Francine reconnut là plusieurs de ses anciennes camarades : Germaine Déchet, Françoise Péchu, Ernestine Lagrange. Elles dansaient, massives, le front appuyé sur l'épaule de leurs cavaliers qui les regardaient d'un air bêtement sentimental. Et toutes ces filles aux bras drus, aux rudes hanches

avaient des robes de couleurs voyantes, des corsages de velours amarante ou vert pomme, des chapeaux garnis de rubans et de fleurs qui faisaient ressortir davantage encore leurs fronts luisants, leurs mains rougeaudes. De combien de grâce pourtant n'étaient-elles pas pourvues, lorsque, vêtues de sobres habits de villageoises, dans la splendeur d'une aurore septembrale, elles allaient cueillir les grappes aux flanc pierreux des collines, ou soulevaient à brassées les javelles d'or sous les ardents soleils de l'été? Avec leurs robes sans apprêts, un bluet piqué dans leur chevelure blonde tressée devant le miroir des sources, elles étaient plus pimpantes vingt fois que dans ces falbalas extravagants, en contresens avec leur milieu. Très peu avaient conservé la charmante coiffe du pays berriaud, auréole blanche au front bruni de hâle, si seyante avec ses deux rangs de gauffrures, ses fines broderies et sa flotte gracieuse barivolant dans les frisures de la nuque! On l'abandonnait aux vieilles fileuses de chanvre qui venaient là se rafraîchir de jeunesse, branlant du menton, marquant la mesure sur les bancs.

Soudain, le cœur de Francine battit à se rompre, son front se couvrit d'une vive rougeur. Parmi l'ondoiement des têtes, sous le halo des lampes, elle venait de reconnaître Jean Gozard, le valet de la Richarderie. Il lui parut très beau et plus grand qu'elle se l'imaginait. Il valsait avec Jeanne Villers, une fille d'Augy, placée comme chambrière à Paris depuis un an. Elle éclaboussait toutes ses compagnes par son « tralala », ses airs de cocotte, que Francine prit pour des manières de grande dame.

— Oh ! pensa-t-elle, je suis bien trop ambitieuse de songer à Jean Gozard, un garçon recherché par des personnes aussi distinguées !

Jeanne Villers, ses yeux plongés dans ceux de Jean, tournait avec nonchalance, grisée, les seins bondissants dans son corsage de surah rose.

La danse achevée, ils vinrent s'asseoir près de la fenêtre derrière laquelle se trouvait Francine. Jeanne Villers s'éventait avec son mouchoir et le valet de la Richarderie lui chuchotait à l'oreille des choses qui amenaient sur ses lèvres un sourire affecté, mais plein de promesses.

Francine crut que le *Monarque* tournait autour d'elle avec ses musiciens, ses danseurs et ses lumières; elle éprouvait l'impression d'un malheureux sans gîte qui voit entrer des gens dans la demeure où il eût aimé à se reposer...

Tandis qu'elle était là, les yeux brouillés, braqués à la vitre, Bernagout, un garçon-boyer de Saint-Benin, sortait du bal, légèrement pris de boisson. Gras, joufflu comme un cornemuseux, il possédait la mine la plus vermeille du canton, parce que son père, le jour de sa naissance, disait-on, lui avait trempé la tête dans un baquet de vin rouge.

— T'es pris, grelet ! s'écria-t-il en abattant ses lourdes paumes sur les épaules de Francine... Quoi que tu fais là ? T'oses pas entrer ? Allez ! Hop ! Viens danser.

Il la prit par les poignets, cherchant à l'entraîner.

— Non, laissez-moi ! Je vas partir. Laissez-moi ! supplia-t-elle.

Bernagout l'enleva comme une plume et l'emporta dans le bal au milieu du tourbillon de la

danse. Francine crut que le parquet allait s'ouvrir sous ses pas, tant elle se sentait gênée. Très gauche, frémissante de confusion, elle s'abandonna entre les bras robustes de Bernagout qui lui soufflait au visage des halenées d'ail et de vin. Autour d'elle les médisances bourdonnaient comme de méchantes guêpes.

— Où que tu l'as pigée celle-là, eh ! Bernagout ?

— C'est la petite aux Charrier !

— Des malheureux !

— Des gens qui doivent !

— Regardez donc ! elle a mis la robe de sa grand'mère.

— Laissez-moi, balbutiait Francine, la gorge serrée. Je ne veux plus danser... J'ai mal...

Elle se dégagea brusquement et dut se frayer un passage à travers la danse, poursuivie par les gesticulations comiques de Bernagout, les rires et les quolibets de l'assemblée.

Elle s'enfuit dans la nuit et s'arrêta haletante, le cœur gros à éclater, au bord d'un fossé où les feuilles des hêtres et des chênes, toutes les petites mortes de l'automne, s'étaient accumulées, for-

mant un tapis très épais et très doux à ses pieds.

La tête au creux des mains, elle entendit son pauvre amour discret se plaindre comme un oiseau meurtri. Ce qu'elle n'avait osé s'avouer jusque-là, sa souffrance le lui criait : elle aimait Jean Gozard. Elle l'aimait censément depuis qu'elle le connaissait ; elle y pensait le jour, la nuit, elle le guettait au passage sur le communal où elle menait paître sa vache, elle le voyait dans ses rêves... Vaine attente ! Espoir stérile ! Le beau valet en aimait une autre et si quelque doute subsistait encore dans l'esprit de Francine, l'indifférence, la lâcheté dont il avait fait preuve en laissant bafouer la sœur de son ami Félix devaient suffir pour la désabuser. Ah ! s'il s'était avancé bravement afin de la défendre, d'empêcher qu'on lui meurtrisse le cœur, qu'on lui jette sa misère à la face comme on lance des pierres au pauvre chien errant !...

Mais non. Il se fût plutôt joint aux autres pour l'accabler aussi de ses moqueries !... L'âme humaine est ainsi faite et le ridicule parfois

nous épouvante plus que les détresses physiques.

Écrasée sous le fardeau de la misère, le cœur saignant de douleur et d'abandon, Francine pleura longtemps...

Des « You ! You ! » frénétiques, des rires bruyants qui semblaient venir du carrefour des Colas lui firent dresser la tête. Elle crut que c'étaient les jeunes gens de Langeron et de Saint-Benin qui revenaient du bal et craignant de nouvelles vexations s'ils la trouvaient là, elle se dissimula derrière un buisson de houx.

Une voix fraîche de jeune fille s'éleva, et de la très vieille chanson, tous répétèrent le refrain :

C'est la petite jardinière
Tiens bon, la deri bon bon,
C'est la petite jardinière,
Tiens bon !

S'en va planter ses choux,
Tiens bon, la deri bon bon,
Tiens voilà l'bon bout,
Tiens bon !

La rosée qu'était grande,
Tiens bon, la deri bon bon,
La mouillait aux genoux,
Tiens bon !

All' montit sur un arbre,
Tiens bon, la deri bon bon !
Pour voir pousser ses choux,
Tiens bon !

Mais la branche se casse,
Tiens bon la deri bon bon,
All' tombit sur ses choux....
You [1] !

L'essaim folâtre épanchait sa gaieté sonore dans une ronde infernale autour d'une tête grotesque façonnée dans une citrouille creuse. Une bougie, placée à l'intérieur, donnait à ce masque la transparence rouge d'une lanterne vénitienne et les yeux et la bouche flamboyaient étrangement dans la nuit.

Le carrefour était peuplé d'ombres fantastiques de bergères et de bergers, dansant au clair de lune.

1. Chanson recueillie par *Laisnel de la Salle.*

IX

Novembre ! Sur les branches raidies par le givre, les oiseaux ressemblent à des petites pelotes de laine grise dans lesquelles on aurait piqué deux épingles à tête noire. Les aumailles broutent encore çà et là l'herbe flétrie. Des flaques d'eau luisent au milieu des prés comme des éclats de miroirs reflétant les nuages qui voyagent... Dans le carré de jardin, derrière la maison où Félix vient tendre son dos voûté, sa poitrine creuse et ses mains froides au filet de soleil qui perce le ciel bas, la pomme granuleuse de l'ail se dresse sur sa haute tige, parmi les salades et les choux rabougris. Un chrysanthème agonise dans un vieux pot en émail bleu sur la

margelle du puits. Les choses meurent une à une. L'arbre, la terre, le buisson, le sentier prennent une teinte brune uniforme qui se fond avec les tons violacés du lointain. Le soir tombe vite. Les portes sont closes ; les vitres percent des trous jaunes dans la nuit. La flamme égaye l'âtre noir autour duquel on se resserre en entendant siffler le vent aux serrures et la pétrelle résineuse crépiter le long de la muraille...

La mère Charrier, le jupon retroussé, les brides de son bonnet flottant sur ses épaules, accrocha la casse à la crémaillère et, dans les cendres chaudes, glissa quelques châtaignes ramassées sous les feuilles au bord des chemins mouillés. Chaque année, elle en faisait une ample provision qu'elle mettait sécher sur des claies pour l'hiver.

Charrier regardait la brave femme donner sa peine sans compter, achevant plus vite sa tâche pour faire ensuite celle des autres. Un claquement de sabots sur la pierre usée du seuil leur fit dresser la tête. Francine rentrait avec un seau plein d'eau qu'elle était allé puiser pour les soins du ménage.

— Brrr ! fit-elle, ça va geler cette nuit !

Lorsqu'elle eut poussé la porte, Charrier l'appela :

— Francine ?

— Mon p'pa !

Charrier aimait à prendre son temps avant de parler. Il affermit ses coudes sur ses genoux, crachota dans les tisons, puis se décida :

— J'ai une commission à te faire...

— Ah ! de la part... ?

— La Grite te demande pour servir à Lépot.

— La Grite ? Qui ça, la Grite ? grogna Félix renfrogné sous le manteau de la cheminée.

— Notre maîtresse, la femme à Venasson, expliqua la mère Charrier.

— J'aurais quasiment oublié de te prévenir, continua Charrier. C'est pourtant pas les choses que j'ai en tête qui peuvent me déranger... Enfin, voilà : comme je finissais un silo de betteraves là-bas dans le champ Jacquet, elle a envoyé Fabry le bouvier me chercher. J'y vas. Elle me dit comme ça :

» — Quel âge a votre Francine ?

» — Dix-huit ans le 9 mai que je fais.

» — C'est bon, qu'elle dit, la Clémence nous a quittés pour se placer à Sancoins chez le percepteur, nous v'là sans servante ; si vous voulez, je la prends !

— Faudra tâcher moyen qu'ils la payent autrement qu'en promesses ! observa la mère Charrier.

— Attends donc ! moi j'ajoute :

» — Elle sait coudre, raccommoder, laver le linge et tenir un ménage, je vous en réponds ! Reste à savoir combien vous lui offrez ?

» — Deux pistoles pour commencer, qu'elle me fait, sans compter les cadeaux.

— Dame ! Elle n'est point tenue de donner comme nous son travail pour rien !

— Et qu'est-ce que tu as répondu ? demanda Félix.

— J'ai répondu que j'en parlerais à la petite. Pour moi, je ne pouvais guère faire autrement que de donner mon consentement. On est lié, quand on doit !... Et puis, mon garçon, vingt-quatre pistoles par an, c'est bon à prendre tout de même ! ça mettra du pain au tourtier.

— On t'achètera de temps en temps un peu de bon vin ! ajouta la mère Charrier.

— Eh bien, moi, je dis qu'elle n'ira pas à Lépot! s'écria Félix.

Ils le regardèrent avec surprise.

— Ah bah ! fit Charrier. Et pourquoi ça ? Elle est bien en âge de se placer, je suppose ?

— Sans doute, mais ailleurs que chez Venasson, parce que Venasson est un malhonnête homme qui, après nous avoir enfoncés jusqu'au cou dans la pauvreté, s'apprête à nous enlever l'unique bien qui nous reste : Francine ! Un seul de ses regards m'a suffi pour comprendre ce qu'il veut exiger d'elle. Il espère maintenant se payer en nature... C'est le droit sur la misère !...

— La maladie te fait déraisonner, mon pauvre garçon ! La Francine irait... Oh ! oh !... mais tranquillise-toi. On est convenu que pour ne pas se séparer entièrement, elle rentrera coucher au Vernat tous les soirs. Tu voudrais donc l'empêcher de nous gagner quelques sous qui nous rendraient tant service ? Écoute ! Du moment que tu crains... ça, Francine est bien assez grande pour voir de

quoi il retourne et, au premier mot malsonnant, elle reviendra chez nous.

— Bien sûr ! balbutia Francine.

— Faites donc à votre idée ! soupira Félix.

Et plus personne ne souffla mot. Dans le silence de la maison on n'entendit que le bruit des châtaignes qu'ils égrésillaient dans leurs doigts et la toux cassée de Félix.

X

Francine arriva de bon matin devant la barrière de Lépot.

La maison semblait dormir aux bras des pommiers et des alisiers. C'était une grande bâtisse qui datait, avec son pignon pointu et son toit dégringolant comme un manteau de bure jauni par le temps sur des murs bas et lépreux, percés de fenêtres ogivales. Un escalier de vingt marches conduisait au grenier dont la porte avait une échancrure pour livrer passage aux chats du domaine. Les écuries, plus modernes, étaient couvertes en ardoises. De la bouverie sortait le heurt saccadé des chaînes contre les crèches. Sous le hangar, des tombereaux maculés de boue servaient

de juchoirs aux dindons et près de là, dans une mare bourbeuse s'ébattaient une dizaine de canards mordorés.

Dans la cour, la bricoline, une fillette de douze ans, soufflait dans ses doigts pour les réchauffer.

Elle ouvrit le têt aux cochons. Ceux-ci se bousculèrent à coups de boutoirs et grognant, poussant des cris, bondissant comme des paillasses, la queue en éclair, coururent se souiller dans la vase et le purin.

La Grite parut sur le seuil et s'avança au milieu de la cour, éparpillant devant elle des feuilles de salade :

— Goulus ! Goulus ! Goulus ! P'tits goulus ! goulus !

Des becs jaunes s'allongèrent, des pattes torses dégingandèrent dans toutes les directions et la bande nasillante des canards vint culbuter au milieu des pintades bleues curviformes, des pigeons à reflets métalliques et d'une volaille gloutonne qui avait quitté la pelote de fumier aux premiers appels de la fermière.

La Grite, — abréviation de Marguerite — était

grande et plate comme un paisseau. Ses cheveux roux ramenés en forme de dents sur le front, sa bouche pincée, son nez et ses pommettes enluminés d'eczéma lui donnaient un aspect dur, désagréable, difficile à vivre, « un air grec », comme on disait au bourg d'Augy, qui la rendait antipathique dès le premier abord. Laborieuse, diligente, ordonnée, économe jusqu'à l'avarice, elle régentait la maison. Les médisants du village racontaient qu'un jour elle servit aux moissonneurs une soupe si détestable qu'ils furent obligés de la jeter dans la cour et que l'un d'eux la surprit, quelques instants après, disputant aux poules ces restes qu'elle se proposait de leur servir à nouveau le soir, avec d'autres rogatons...

Elle toisa Francine qui attendait, interdite, paupières baissées, bras pendants, l'index de la main droite prisonnier au creux de la main gauche.

— Ah ! te v'là, fit-elle en ouvrant la barrière.

— Oui, maîtresse, oui ! C'est moi la Francine !

— Tu as l'air dégourdi comme un manche à balai ! Rentre à la maison. Tu prendras la casse

d'eau chaude et tu laveras la vaisselle qui est sur la bassie.

— Bien, notre maîtresse.

Francine ouvrit timidement la porte.

Au milieu d'une pièce vaste et carrelée, se dressait, flanquée de bancelles massives, une table rectangulaire et recouverte avec de la tôle. Dans un renfoncement, le four présentait sa cavité profonde où luisait, comme la prunelle d'un œil monstrueux, une braise oubliée.

Le jour rose d'une aurore frileuse glissait par la fenêtre sa lumière adoucie qui faisait chanter le cuivre des chandeliers et des chaudrons et les panneaux de l'armoire blonde. Une légère vapeur sortait de la chaudière et se mêlait à la fumée de l'âtre qui suivait en lacets jaunâtres la plaque historiée de la cheminée.

Francine décrocha la « casse ».

Une voix bourrue s'éleva derrière elle :

— Qu'est-ce qui t'a commandé de toucher à ça ?

Rapetassé dans son fauteuil ancestral, un petit vieux, vêtu d'un pantalon à pont en velours

marron et d'un tricot de laine, épiait, du coin d'ombre où il se trouvait, les mouvements de la paysanne.

— C'est notre maîtresse, père Cadet, qui m'a dit de laver la vaisselle.

Le vieux fit entendre un grognement et laissa Francine continuer son ouvrage.

Cadet, le père de Venasson, avait soixante-douze ans. Ce surnom de *Cadet*, lui venait du temps où l'on désignait ainsi les enfants d'une nombreuse famille : l'aîné, le cadet, le benjamin...

Le sourire patelin du fils, la sournoise mobilité de ses yeux, le pli narquois de ses lèvres se retrouvaient dans le visage camus, glabre et raviné du vieillard.

Cadet Venasson était marchand de cochons lorsqu'il épousa une femme épileptique dans l'espoir d'accaparer une somme assez ronde. Ses prévisions ne tardèrent pas à se réaliser. Sa femme mourut, l'instituant son seul héritier. En reconnaissance, il lui acheta une concession à perpétuité dans le cimetière d'Augy. Or, tandis que le fossoyeur creusait la tombe, Cadet remar-

qua l'excellente qualité de la terre qu'il en retirait et, jugeant qu'elle lui coûtait suffisamment chère, il la fit rouler dans son jardin.

Il se remaria peu de temps après avec une grosse fermière de la commune de Montmarault qui possédait une « accense » et plusieurs « houmées » de vignes. Elle lui donna un garçon auquel il apprit de bonne heure les roueries de son métier.

On le connaissait sur presque tous les foirails du Cher et du Bourbonnais, Cadet Venasson ! Dès l'aube, il attelait son petit cheval rouge, Coco, empilait dans son tape-cul boueux et ferrailleur une bande bruyante de « nobles » — c'est ainsi qu'il appelait ses cochons — et partait, le fouet claquant, les nobles criant, les petites queues tirebouchonnant, vers quelque foire renommée des environs.

Entre temps, il cultivait sa vigne sur les coteaux de Montmarault. On le voyait de la route, bêcher, désherber, tailler, émonder, faire une guerre acharnée aux escargots, guêpes, limaces et perce-oreilles. Il avait dressé des épouvantails

sur ses cerisiers pour éloigner les moineaux et les grives qui venaient picorer les grappes. Lorsque sa vigne était en fleurs, il la reniflait à pleins poumons, comme s'il eût voulu reprendre aux brises la fine odeur de réséda qu'elles lui volaient en passant...

— Ah ! disait-il — l'œil animé, promenant sur ses lèvres épaisses une langue gourmande et levant à la hauteur de son nez bourgeonné un verre de ce petit vin pétillant et couleur de rubis... — Ah ! si j'avais donc le cou long comme une perche !

— Pourquoi ? lui demandait-on.

— Eh ! pour avoir bien le temps de le goûter !

Il connaissait tous les proverbes qui intéressent la vie du « yapi », comme on nomme le vigneron berrichon.

Il disait :

Si le rosier fleurit,
Le raisin mûrit.

Ou bien :

Pluie d'orage à la saint Sylvère
C'est autant de vin dans ton verre.

Ou encore :

S'il pleut la veille de saint Pierre,
La vinée se réduit d'un tiers.

Et ceci :

A la saint Martin,
Bois le vin,
Et laisse l'eau pour le moulin.

Et il en citait comme cela une quarantaine.

A Montmarault, pour la Saint-Cochon — révérence parler, le Mardi-Gras — on mangeait du boudin pendant quinze jours et la barrique de vin nouveau y passait quasiment tout entière. La coutume exigeait que l'on offrît à la servante la queue du cochon ornée d'une faveur rose. Ces plaisanteries d'un goût douteux faisaient partie des mœurs de ces temps naïfs où l'on se transmettait de père en fils les traditions les plus lointaines et les plus saugrenues.

Le père Cadet aimait le vin mieux que tout. Lorsqu'il perdit sa seconde femme, il s'enivra consciencieusement pour noyer son chagrin. Il lampait sec et isolément, se moquait des buveurs

d'eau et s'étonnait que les grenouilles eussent du cœur à chanter.

— Après tout, disait-il en hoquetant, c'est peut-être qu'elles réclament du vin ?

Chaque matin, en se levant, il vidait sa chopine de vin rouge : l'hiver, pour chasser la « berrouée », l'été pour tuer le ver. Lorsqu'il était ivre à ne plus tenir debout, il se couchait, le nez sous la champelure d'un fût de vieux marc, et humait avec délices les vapeurs de l'alcool. Il mangeait si gloutonnement qu'un jour son ventre devint gros comme celui d'un chien noyé. On crut qu'il allait éclater... Il se dégonfla pourtant et se replia en accordéon ; mais le médecin lui prescrivit un régime très sévère et défendit le vin. Alors, on ne vit plus sur les foirails le vaste « chalumeau » de Cadet Venasson ni sa blouse bleue que le vent gonflait comme une outre derrière son tape-cul.

La silhouette du vigneron, que l'on confondait souvent de loin avec les épouvantails dressés dans les cerisiers, n'apparaissait plus au milieu des ceps dorés du coteau de Montmarault. Il fallut se résigner, vendre la vigne, l'accense, et aller

demeurer chez son fils et sa brue au domaine de Lépot. Mais l'âme du vieux « yapi » voulait revivre encore dans la vigne, ne fut-ce que pour en repaître sa vue ! Il en planta au bord des chemins, devant la maison, laissant tout juste un étroit carré dans l'enclos pour l'oseille, l'oignon et le persil. La Grite pestait contre lui ; mais lorsque les paisseaux ployaient sous le nombre des grappes gonflées de la verte liqueur de septembre, il les lui montrait d'un air vainqueur :

— Dis voir que ça ne vaut pas un cent de carottes et de navets, fumelle !

Il en buvait bien encore un peu de temps en temps, par-ci, par-là, chez l'un, chez l'autre, mais il le payait cher le lendemain. Son estomac n'en voulait plus ! Alors, il s'en prenait au médecin qui l'avait sevré trop tôt. Il lançait des « trente-six-mille charretées de cochons » — son juron favori — qui faisaient trembler la vaisselle sur le dressoir, se sauver les chats sous le lit et fuir avec des cris d'effroi la volaille qui venait picorer des miettes dans les rainures des carreaux.

Francine avait ramassé ses jupes entre ses

jambes et lavait les assiettes, accroupie sur le talon de ses sabots, les manches de sa camisole retroussées, laissant voir le gras du bras, rosé au coude, estompé de fin duvet. Le père Cadet la surveillait toujours d'un œil malicieux. Il détestait les Charrier sans trop savoir pourquoi, avec ce sentiment lâche et irréfléchi qui pousse le plus fort contre le plus faible.

— Ils ont mangé la miche la première, disait-il. Tant pis s'ils trouvent le pain dur, à présent !

Une porte basse, guillochée de têtes de clous, qui communiquait avec la chambre à coucher, s'ouvrit sans bruit.

Venasson parut en bras de chemise, les cheveux broussailleux, les joues marbrées par un long sommeil. A pas furtifs, il s'approcha de Francine qui lui tournait le dos, occupée à mettre les assiettes sur champ pour les faire égoutter. Elle sentit comme peser l'ombre derrière elle et, instinctivement, se retourna.

— Tu n'es pas facile à prendre, à ce que je vois, la Francine, fit Venasson. Je voulais te faire peur... Et... autrement ? ça te va d'être à Lépot ?

Elle murmura, les paupières baissées :

— Mais oui, notre maître !

— Tu seras mieux que chez le père Charrier où tu ne manges pas du ragout tous les jours, hein ?

Le père Cadet souligna cette allusion d'un rire goguenard qui blessa le cœur de Francine.

— Tu vas te faire du lard qu'on ne t'en verra plus les yeux ! continua Venasson qui cherchait à l'apprivoiser. Allons ! Donne ta main ! Ta main, que je te dis ! C'est en manière d'amitié, de bienvenue que je te demande ça, comprends-tu ? Comme quand on conclut un marché en foire...

Francine essuya sur son tablier sa main grasse de vaisselle et la tendit à Venasson.

— Eh ben, tu trembles ? Il n'y a pourtant pas de quoi, vrai ! Amis ? Tu veux ?

Francine savait trop bien ce que signifiaient ces préliminaires flatteurs, cette franchise affectée pour se livrer avec confiance. Elle jeta un regard inquiet autour d'elle et se sentit seule, abandonnée dans cette maison où tout lui parut hostile, les murs, les objets, ce vieillard cynique qui ricanait,

amusé de sa confusion ; et, pareille au pauvre passereau tombé dans un nid d'éperviers qui cache sa tête sous son aile, Francine baissa le front, anxieuse et rougissante.

— Tu seras considérée mieux qu'une servante, comme l'enfant de la maison, quoi donc ! Et puis, tu respireras un autre air qu'au Vernat... Avec ton frère poitrinaire... ça s'attrape ces machines-là, tu sais bien ! Enfin, je pense t'avoir rendu un service en te faisant venir là, et un grand !

Francine se crut obligée de répondre :

— Je vous en remercie, notre maître.

Et comme elle s'efforçait de dégager sa main que Venasson flattait d'un façon significative, celui-ci la rejeta d'un geste de mauvaise humeur, devinant déjà la résistance. Puis, avec l'accent gouailleur qui lui était naturel :

— Paraît que t'as eu du succès l'autre dimanche au *Monarque* avec Bernagout, dit-il. Si c'est le galant de ton choix, je ne t'en fais pas mon compliment !

— C'est-y Bernagout de Saint-Benin ? demanda le père Cadet.

— Oui, le gros plein-de-soupe !

— Oh ! Oh ! Trente-six mille charretées de cochons ! Un gars qui est laid comme un pou sur une gale !

— Mens pas ! insista Venasson. Il te fréquente... Allons ! Il s'en vante !

Francine, résignée à tout subir, n'essaya même pas de se défendre contre ces calomnies et ces propos venimeux qui, d'ailleurs, n'entamaient pas sa conscience. Elle se remit à sa vaisselle avec un peu plus de tristesse et de soucis pour les jours suivants, car elle prévoyait tous les dangers qu'elle courait, toutes les traîtrises dont elle allait être environnée, et elle sentait combien les appréhensions de Félix étaient justifiées.

Venasson, accoudé derrière le fauteuil de son père, lui murmura près de l'oreille :

— Eh ben, vieux ? Comment que tu la trouves, la nouvelle servante ?

— Trente-six mille charretées de cochons ! fit-il, tu l'as ben choisie, mon garçon ! Tu l'as ben choisie !

Et tous deux, le père et le fils, leurs têtes se frôlant, concentraient les éclairs de leurs yeux fauves sur ces formes jeunes, charnues, rebondies, onduleuses que moulait l'étoffe tendue de la robe.

Le père Cadet sentait bouillonner son sang dans les veines de son fils, ce gars qui était si bien de sa race et dans lequel s'incarnaient tous ses vices. Il revivait ses heures de paillardise en entendant battre son désir à ses tempes ; il rallumait ses anciennes ardeurs à sa prunelle flamboyante, et ricanait en songeant aux filles de ferme qu'il culbutait jadis dans les blés ou sur le foin parfumé des granges.

XI

La campagne reposait sous le voile gris des brumes hivernales ; les fumées, à peine sorties des toits, se perdaient dans le temps. On se recroquevillait comme des cloportes devant le feu de sarments qui découpait sur les murailles, à la tombée du soir, les silhouettes accroupies et songeuses des paysans.

Parfois la neige ourlait d'hermine la crête des maisons, et les rafales de vent soulevaient les tuiles, claquaient les volets, affolaient les girouettes, hurlaient comme une bande de loups sous les portes closes.

Le bouvier Fabry rentrait du labourage les mains bleuies de froid, les souliers et les guêtres

maculés de terre grasse, la limousine ruisselante. Il s'approchait des flammes, et bientôt enveloppé d'une épaisse buée, ragaillardi par la douce chaleur, il disait, en écoutant la tourmente siffler dans les branches nues du verger :

— Ça fait vent à « décorner les bœufs » !

A quoi le père Cadet répondait sentencieusement :

Année de grand vent.
Année de froment.

Et

Vent qui souffle aux Avents, féconde l'arbre à fruit.

Francine commençait à s'accoutumer au domaine de Lépot.

D'abord, les choses s'étaient moins mal passées qu'elle avait craint, bien que Venasson, les premiers jours, rôdât autour de ses jupes et la poursuivît de ses lourdes plaisanteries.

Lorsqu'il savait la trouver seule à la maison, il arrivait en tapinois derrière elle, lui faisait mille agaceries qu'elle s'efforçait de prendre pour des marques d'amitié, fixée au fond sur leur véritable signification. Partout elle rencontrait son

sourire perfide, son regard chargé de convoitise. Elle éprouvait auprès de ce mâle vicieux et trop âgé pour elle, non pas l'émoi d'une fille qui veut rester sage, mais une répugnance instinctive, une aversion d'autant plus profonde que le souvenir de Jean Gozard, celui qui avait éveillé le premier sa tendresse et sa sensualité, lui revenait à ces moments-là, sans qu'il eût jamais manifesté à son égard le moindre sentiment d'amour.

Elle se dérobait timidement aux caresses de Venasson dont les désirs surexcités eussent brusqué les choses, si la Grite, sentinelle hargneuse et vigilante, ne se fût trouvée là pour mettre un frein aux dérèglements du fermier.

Dans une explication orageuse, où elle se plaignit de l'existence de dupe qu'il lui faisait mener, elle le prévint qu'elle ne voulait plus servir de risée au monde et que s'il continuait de débaucher les servantes et de courir avec les catins du village, elle « laisserait l'anneau à la porte » ; autrement dit, elle le planterait là.

Elle avait pris Francine pour travailler et non pour satisfaire aux dégoutations de son homme.

Au fond, ce n'était ni par bonté d'âme, ni même par jalousie qu'elle la protégeait, mais par calcul, ce qui, chez elle, passait toujours en première ligne. Francine, en effet, la secondait à merveille. Elle faisait le ménage, battait le beurre, chauffait le four, trempait la lessive, portait la nourriture aux cochons, triait les racines pour les veaux d'élève, s'occupait du cellier. Avec cela elle avait l'œil à tout, habillait le père Cadet de plus en plus impotent, chassait du jardin les poules qui grattaient les planches ensemencées, et, lorsqu'elle avait achevé les gros travaux de la maison, elle trouvait encore le temps d'ourler des torchons, de raccommoder des nippes ou de ravauder des bas. L'ombre revêche de la Grite l'abritait contre les sollicitations amoureuses de Venasson.

Comme elle fut heureuse le soir où elle rapporta au Vernat les premières pistoles qu'elle avait gagnées ! Elle tenait les petits écus d'or bien serrés dans sa main pour ne pas les perdre et les regardait comme une chose rare et merveilleuse qu'elle n'avait jamais vue.

Félix considéra d'abord d'un mauvais œil cet

argent qui luisait sur le bord de la table ; mais le visage de Francine reflétait une telle sérénité, une joie si sincère et si naïve, que ses soupçons s'évanouirent aussitôt. D'ailleurs, encore qu'on lui eût fait subir des ennuis, elle se fût bien gardée de le laisser paraître et qu'eût-ce donc été en somme devant le plaisir qu'elle causait à ces trois pauvres êtres en leur apportant le fruit de son travail !

Venasson devenait moins exigeant pour les Charrier. Il leur permettait maintenant de prendre le bois mort des bouchures pour se chauffer et avait augmenté la ration de farine. Sans le mal de Félix — ce mal que l'on ne pouvait guérir — et la tristesse de le voir pliant le dos, traînant ses savates du coin de l'âtre à son lit, la vie leur eût semblé moins mauvaise.

Venasson se détendait les nerfs à la chasse. Il avait affermé un vaste pré enclavé dans un domaine près des Oiselets, ce qui lui permettait de braconner en lisière d'un bois peuplé de lièvres et de cerfs qui descendaient de la forêt du Tronçais. C'était une source nouvelle de conflits et de

disputes avec les gardes et les voisins, mais Venasson s'en tirait toujours à son avantage. Ses roueries décourageaient les plus malins. Le trouvait-on sur le chemin privé d'une propriété, escorté de chiens « corniaus » dressés au rabat, il répondait flegmatiquement qu'il allait voir ses juments dans son pré. Chassait-il en temps prohibé, il rafraîchissait la mémoire du gendarme :

— Vous trouvez donc que je ne vous ai pas assez fait manger de lapins et de perdrix ? Enfin ! Dressez-moi procès-verbal si cela vous amuse ! Seulement, je crois que ça ne vaudra rien pour votre avancement !

Le gendarme, qui avait eu la faiblesse d'accepter du gibier, fermait les yeux et se retirait en pestant contre cet animal de Venasson qui tirait ses coups de si loin !

Sur ces entrefaites, à la fin de l'hiver, le père Cadet eut une syncope qui faillit l'emporter. La Grite envoya vivement Fabry chercher le curé d'Augy. Le vieux « yapi » n'était guère porté sur la religion, mais la fermière ne voulait pas, pour le monde, qu'il soit enterré autrement qu'en

chrétien. Or, le curé était allé dire la messe à Langeron. Ce fut le vicaire qui vint à sa place.

— Père Cadet ! murmura la Grite à l'oreille du moribond, on vous apporte le bon Dieu !

Il eut un rictus sarcastique et balbutia quelque chose entre ses dents.

— Le curé n'était pas là, expliqua la Grite, c'est son gars qui le remplace.

Le père Cadet tira malicieusement son bonnet de coton sur ses yeux et ronchonna :

— Quoi tu veux que ça me foute !

Le vicaire, joignant les mains avec onction, s'approcha du lit et commença la prière des agonisants.

Francine, la Grite, la bricoline s'étaient mises à genoux sur le carreau et dévidaient leurs chapelets. Lorsque le prêtre eut terminé ses *Oremus* d'usage, il essaya doucement de soulever le bonnet du père Cadet pour lui apposer les saintes huiles sur le front, mais le vieil entêté se rebiffa.

— Laissez ça ! fit-il.

— Je ne peux pourtant pas vous donner ainsi l'Extrême-Onction ! observa le vicaire.

— Marchez donc, marchez donc ! articula le père Cadet d'une voix faible. Puisque Notre-Seigneur est si subtil, il traversera ben mon bonnet !

Le père Cadet avait l'existence chevillée dans sa carcasse.

Il voulait voir encore le jour se lever au front des collines ; il voulait entendre encore le bruit de la vie, avant de rentrer dans le froid silence de la terre.

— Trente-six mille charretées de cochons, les enfants ! s'écria-t-il un matin en regagnant son fauteuil au bras de Francine. Me v'là encore debout !

La Grite le surnomma : « Trompe la Mort », et Venasson prétendit que le vieux malin avait voulu jouer une farce au curé.

Le soleil perça les brumes, ressuscitant les couleurs du verger : les pommiers se paraient d'étoiles blanches ; les pêchers mettaient des frissons roses dans l'air bleu ; les jacinthes et les primevères ouvraient leurs cassolettes aux brises chargées de pollens fécondants. La lumière filtrait à

travers les jeunes feuillages qui caressaient la vitre, et glissait sa tonalité verte sur les murs de la chambre. Le père Cadet souriait avec confiance à ce nouveau printemps, lorsque la maladie, resserrant brusquement son étreinte, l'abattit une dernière fois. Il reprit le lit pour ne plus le quitter. Comme il ne pouvait rien digérer, on lui humectait les lèvres avec une plume d'oie trempée dans du lait.

— Moi qui aimais tant boire, soupirait-il, faut que je crève de soif!

Il devenait une véritable charge. Ses déjections avaient perdu un matelas, et la Grite disait que si cela devait durer encore une semaine, elle n'aurait pas seulement un drap propre pour l'ensevelir.

Francine le soignait sans répugnance, avec la patience angélique d'une sœur de charité. Parfois il la regardait d'une manière qu'elle prenait pour de la reconnaissance ; mais la Grite ne s'y trompait pas :

— Il y pensera quasiment jusqu'à sa dernière minute, ce vieux dégoûtant-là, disait-elle.

Un après-midi, le docteur de Sancoins, appelé en consultation à Saint-Benin, passa devant Lépot avec sa voiture. La Grite le pria de s'arrêter un instant et de venir voir le père Cadet.

Il tâta le pouls du moribond, découvrit la prunelle vitreuse et dit à la fermière qui le reconduisait sur le seuil :

— C'est une affaire de quelques heures seulement. Vous pouvez lui donner tout ce qu'il vous demandera.

La Grite se sentit soulagée d'un grand poids. Elle craignait qu'il ne fît encore une remise comme à la fin de l'hiver. S'étant approchée du lit, elle s'aperçut en effet que le vieux « entrait dans les aubertas », ce qui signifiait qu'il était à l'agonie, et comme elle ne voulait rien avoir à se reprocher, elle se pencha sur la face décolorée du vieillard et demanda :

— Père Cadet? Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

Il ouvrit des yeux comme deux lucarnes de « fenaux [1] » et râla lentement, péniblement :

1. Grenier à foin.

— Du vin rouge !

Venasson, qui se trouvait là, descendit à la cave et remonta un pichet plein de vin. La Grite y trempa la plume d'oie comme on avait l'habitude de faire ; mais dès qu'il en sentit le chatouillement sur ses lèvres, le père Cadet eut un sursaut de colère :

— Pas la plume ! fit-il... le pichet !

Il le prit entre ses deux mains tremblantes, décharnées, livides, et le porta à la hauteur de sa bouche entr'ouverte. Il resta une courte minute ainsi. Il ne voyait pas à travers le grès la limpide transparence du vin ; mais il humait son odeur de cuve, son parfum de terroir... Il y avait tout le soleil d'été emprisonné dans les grappes vermeilles pendantes aux rameaux de septembre !

Sa langue sortit de sa bouche, ses yeux s'allumèrent, comme visités par des souvenirs rapides et très lointains : le coteau de Montmarault, la vendange, le pressoir, les entonnailles ! Ah ! cette fois la communion était bien entière ; il la faisait animé d'une autre ardeur, d'une autre sincérité qu'en présence d'un petit vicaire de village ; il

communiait avec la terre, avec ses fruits, avec les rayons du soleil !

Et le vin coula de chaque côté de sa bouche, sur sa poitrine velue, sur sa chemise, sur les draps, autour de lui, en ruisseaux rouges comme du sang... Il en était inondé...

Le pichet lui tomba des mains... Un glouglou se fit dans son gosier et le vieux « yapi » mourut tout barbouillé du jus pourpré de la treille, comme un silène.

XII

Venasson ne voulant pas déranger ses bœufs pour emmener le corps du père Cadet à Augy, fit demander à son voisin, Pierre Filloux, le fermier des Quatre-Vents, ses deux valets, afin d'aider les siens à porter la châsse jusqu'à l'église.

Filloux, occupé à ses semailles de printemps, ne put envoyer que son chartillon. Il manquait un porteur. Venasson pensa au père Charrier. Celui-ci, prévenu, passa ses habits les plus décents, endossa sa meilleure veste, mais elle était si jaune et si râpée que Fabry dut lui prêter une de ses blouses.

Venasson, en complet neuf de drap noir, rasé de frais, recevait les parents, plus nombreux du côté de sa femme que devers lui.

L'oncle Perrin, le beau-frère du défunt, cloué par les rhumatismes depuis l'entrée de l'hiver, avait fait dire qu'il ne viendrait pas, mais qu'il arrêtait, en signe de deuil, le travail dans son moulin. Les cousins Alaguillaume, cultivateurs aux Bruyères-de-Bord, à six lieues de là, dans l'Allier, étaient arrivés les premiers. Alaguillaume, pris d'un tic nerveux, allongeait le cou comme un héron qui avale une grenouille et tout en dételant sa jument grise, il débitait des « Allons ! allons ! » sans rime ni raison. Sa femme, plantureuse bourbonnaise, l'estomac remonté jusqu'au menton, tournait sur les talons comme une toupie, cherchant ses gamines enfouies dans ses jupes. L'une se fourrait les doigts dans le nez, l'autre suçait sa robe, la troisième ouvrait le bec comme un engoulevent... D'un geste rapide, la mère ramenait toutes les petites mains dans le rang, consolidait les chapeaux, et après avoir jeté un coup d'œil satisfait sur l'ensemble, présentait au cousin Venasson sa grosse face souriante, rouge, épanouie comme une pivoine du jardin.

Les autres arrivaient par « fournées » de trois ou quatre.

La mère de la Grite, Sophie Deville, portait la coiffe carrée, la jupe froncée et la pointe noire à effilés des environs de La Châtre. Elle était venue avec son gendre Cormieux, l'épicier de Langeron, la Françoise, sa cadette, et le jeune Nénesse qui riait comme un idiot derrière sa grand'mère en s'enfonçant le poing dans la bouche.

Cormieux avait une petite moustache drue, très courte, qui semblait enduite de mélasse. Louis Deville, son beau-frère, vieux garçon endurci, étalait sur le plastron de sa chemise blanche une opulente barbe blonde où la brise se jouait comme avec des brins d'herbe.

Et des cousins, des cousines, il en descendit un plein char : Léonie Ferron, constellée de bijoux héréditaires ; la petite Zélie Laborde, fraîche comme un mai ; Tintin, son frère, un conscrit de l'année ; les Colin, des entrepreneurs de maçonnerie, avec leur fille Mathilde qui savait jouer du piano, — du monde à manières, les dames en robes de soie noire, l'entrepreneur sanglé dans une redingote

et coiffé du « tromblon » de son mariage — ; Jeanne Patin, rouquine et grêlée, mais dont les formes rebondies, le nez en pied de marmite et l'œil sournois rendaient ridicule le petit maigriot de mari qu'elle tenait sous le bras.

La cour se remplissait de carrioles, de charrettes, de cabriolets ; on n'entendait que des « Bonjour, mon cousin ! — Bonjour, ma cousine ! — Ça va bien, mon cousin ? » et le claquement sonore des lèvres sur les joues.

Toute la parenté entra dans la chambre mortuaire. On avait arrêté la pendule et mis un voile sur la glace. Deux bougies glissaient une lueur cireuse sur la châsse tendue d'un drap blanc que chacun venait asperger avec un rameau de buis trempé dans l'eau bénite. Puis, debout, taciturnes, les femmes égrenèrent des chapelets et les hommes tournèrent leurs chapeaux entre leurs doigts.

Enfin, les porteurs soulevèrent la bière et, d'un pas saccadé, franchirent le seuil de Lépot, suivis de l'assistance silencieuse et recueillie.

La Grite resta à la ferme avec la Francine, la bri-

coline et deux femmes d'Augy pour préparer le repas.

Le cortège prit au plus court, par la traverse. Les femmes, enveloppées dans les plis de leurs « capiches », longs manteaux noirs dont elles ramenaient, suivant la coutume, le large capuchon sur leur visage en signe de deuil, marchaient lentement, sous le grêle feuillage des trembles et des bouleaux, pareilles à des nonnes extatiques drapées en des linceuls.

Le ciel était d'une grande pureté. Les chatons des noisetiers se détachaient des branches et jonchaient le sol de vertes et souples chenilles. Les oiseaux chantaient sur les arbres du chemin et du fond des bois, arrivaient les deux notes mélancoliques du coucou.

On fit halte au carrefour des Colas. Le père Charrier ne pouvait plus avancer. Il était à bout de forces, trébuchait dans les pierres, ruisselait, très pâle, comme s'il allait se trouver mal. Louis Deville le remplaça aux brancards et on laissa le pauvre vieux, sans un mot d'apitoiement, reprendre son souffle au bord de la route.

Lorsque le cortège déboucha sur la place d'Augy, les cloches se mirent à sonner les « jointes ». Par la porte ouverte de l'église on voyait, dans les flèches de lumière qui perçaient le vitrail, scintiller les cierges comme une constellation.

Les fenêtres du village étaient closes, mais elles cachaient des regards curieux, tapis derrière les rideaux, dénombrant les assistants, scrutant leur qualité.

Venasson, à la sortie du cimetière, invita Marquet et le grand Blénet à venir « manger un morceau », sans façon, en famille. Ils se firent prier, mais acceptèrent d'autant mieux qu'il était plus de midi et que l'émotion, devant le trou béant de la fosse, avait, par analogie, creusé les estomacs...

Ce fut un véritable soulagement dès qu'on aperçut, à travers les ramures ondoyantes, les toits de la ferme. Une odeur de fricot, mêlée à d'âcres senteurs de plantes, rôdait par les sentiers. On se sentait heureux de vivre par ce beau jour de printemps. Des moucherons dansaient au milieu d'une blonde vapeur qui s'élevait de la pelote de fumier. Un chat s'étirait au soleil. Le

verrat grattait son dos rose à la barrière de l'enclos. Des moineaux pépiaient sur la clôture du jardin et les pruniers en fleurs étaient tout bourdonnants d'abeilles ivres de sucs parfumés.

La Grite, affairée autour de ses fourneaux, donnait des ordres aux servantes qui allaient et venaient de la cuisine à la grange où la table était mise. La porte charretière restait ouverte comme une gueule énorme prête à engloutir les convives ainsi qu'elle faisait en juillet pour les moissons. Une légère brise agitait les toiles d'araignées pendues aux poutrelles, et les pigeons, en se promenant sur les tuiles, faisaient pleuvoir la poussière au creux des assiettes.

Les femmes se débarrassèrent de leurs capiches dans la chambre de la Grite qui se plaignit de la fatigue d'une pareille journée :

— Ah ! oui, c'en est des entrains, je vous le dis ! La maison, « tout à la dégalinde » ! Des aides ! Autant dire qu'on n'a rien ! De la peine, de l'argent gâché…

— Ça n'arrive pas souvent dans la vie ! observa la Colin.

— Dame, on ne meurt qu'une fois ! ajouta la Patin.

— Heureusement ! conclut la Grite avec aigreur.

Elle installa sa mère, sa sœur, les Colin et Léonie Ferron aux places d'honneur, laissant aux autres le soin de se caser comme ils l'entendraient.

Les Alaguillaume et les Patin en éprouvèrent un grand dépit. Leur degré de parenté avec les Venasson passait avant celui des Colin et de la Ferron. Mais, n'est-ce pas, on réserve les égards pour les plus riches, les mieux habillés ? Sans compter que la Ferron pouvait bien se gonfler ! n'avait-elle pas été pendant cinq ans la connaissance du notaire de Langeron ? Enfin ! l'argent n'a pas d'odeur ! C'était vraiment le cas de le dire !

Nénesse, qui se tordait devant la tarte aux pruneaux, reçut une gifle de son père. Le vent du soufflet sema l'effroi parmi les petites Alaguillaume qui s'enfouirent derrière les jupes de leur mère comme des poussins sous une poule « couisse ».

On finit cependant par s'asseoir... Et le bœuf-mode parut.

On se servit à la ronde, copieusement, car la

Grite, parcimonieuse jusqu'à l'avarice en temps ordinaire, n'avait pas ménagé les morceaux. Elle voulait montrer aux Colin et à la Ferron que les laboureurs, quand il le faut, savent aussi bien recevoir que les gens de la ville. Au fond, elle était furieuse d'avoir tant dépensé d'argent, mais son orgueil rayonnait autour des poêlons et des casseroles en cuivre qui mijotaient sur le feu.

Bientôt on n'entendit plus que le bruit des fourchettes et le roucoulement amoureux des pigeons sur le faîtage du toit.

La volaille n'osait pas encore se risquer sous la table. Elle était alignée au seuil de la grange. Becs jaunes, pendeloques, crêtes rouges, huppes noires s'agitaient, se tendaient en l'espoir des mies affriolantes et des croûtes dorées.

Du vaste encadrement de la porte charretière, on découvrait la traîne du jardin ombragée d'une touffe d'aubépine, des pieux sur lesquels des pots de grès s'égouttaient, et des blancheurs de cimes éparpillées sur le ciel bleu.

Le soleil tout à coup fit irruption dans la grange. Il ornementa la nappe de cercles d'or et de rosaces,

réveilla les couleurs et versa de la gaieté dans les verres. Ah ! ce bon soleil des vivants, le joyeux invité ! Il délia les langues, dérida les fronts moroses, alluma les yeux des convives. On parla moissons, vendanges ; on oublia les inégalités sociales, les petites jalousies ; on ne se fut même plus souvenu du mort si Louis Deville ne s'était écrié :

— S'il revenait, hein? le père Cadet? Serait-il heureux de nous voir là tous, attablés, mangeant bien, buvant bien, s'accordant bien... en famille !

Ces paroles jetèrent un froid. François Cormieux, qui avait l'âme sensible, s'essuya les yeux du coin de sa serviette et Colin dit en grasseyant :

— Il a dû regretter le vin, ce vieux bougre.

— Je pense ben de même, fit Marquet, puisqu'il est mort en se saoulant une dernière fois !

— Dites donc, mon cousin, cria Tintin, levant son verre à la hauteur de l'œil, vient-il de Montmarault celui-là?

— Oui, mon bi ! fit Venasson. J'en retiens tous les ans deux pièces à Suchard.

— Ça se boit comme du petit lait! balbutia Blénet.

— Fameux! certifia Colin.

Une ombre traversa la cour. C'était le père Charrier.

Francine, le voyant tout défait, pensa qu'il était arrivé un malheur au Vernat. Elle s'apprêtait à le questionner lorsque la Grite la tira par la manche.

— Tu parleras demain, ma fille! Ils attendent le rôti de veau, là-bas. Je vas lui donner une potée de caillé au vieux, ça le remettra de ses fatigues!

— Merci! Merci bien! murmura le père Charrier. J'étais venu rapporter la blouse à Fabry.

Et, dans la grange, continuaient à s'engouffrer les jambons, le salé aux pois rouges, les poulets au sang, le lapin mariné... Francine et les deux servantes d'extra n'avaient pas encore pu tremper une croûte de pain dans la sauce. Elles buvaient de temps en temps un verre de vin pour se soutenir.

Les trois petites Alaguillaume, les mâchoires fatiguées d'une longue course, s'étaient endormies

sur la table. Leur mère écarlate, luisante, gonflée à éclater, dégrafait son corsage pour retourner au jambon. Louis Deville chatouillait le cou de Jeanne Patin avec sa longue barbe. Elle poussait des petits gloussements de plaisir, renversée sur sa chaise, les yeux mi-clos. Patin les regardait d'un œil mélancolique.

— Jeanne ! soupira-t-il. Tu me déshonores ! Tu me déshonores devant la famille ! Je vas me fiche à la rivière !

— Ah ! là ! là ! Écoutez-le donc, ce vieux chat écorché qui parle de se fiche à la rivière !

— Il y aurait bien trop de bouillon pour si peu de viande ! murmura Louis Deville.

Jeanne Patin trouva cette réflexion si farce, qu'elle éclata de rire et se mit à faire les cornes à son époux.

— Hou ! Hou ! Vieux jaloux ! Vieux jaloux !

La mère Deville, fatiguée du bruit et vu son grand âge alla rejoindre la Grite à la cuisine. Madame Colin, choquée par les propos de la Patin et la mauvaise tenue des autres, sortit avec sa fille Mathilde. Mais Colin, voyant arriver sur la table

des tripes fumantes, dont il était fort gourmand, refusa de les suivre.

— Encore un coup ! disait Venasson la langue pâteuse. C'est du vouin… du… du vouin de Mont… Montmarault !

— C'est pas de refus ! s'écria Tintin debout, la serviette au menton. Et je vas vous en pousser une… Hein ? Zélie ? *Le fendeur ?* Elle est comme il faut, celle-là !

Mais Zélie le tira par sa veste, le forçant à se rasseoir.

— Si tu chantes, dit-elle, je m'en vas !

Alaguillaume allongeait tellement le cou que sa pomme d'Adam ressortait comme un œuf de dinde.

Il annonça :

— J'vas vous chanter : *Le boun endret !*

Colin, Louis Deville, Tintin, Marquet, trépignèrent :

— C'est ça ! *Le boun endret ! Le boun endret !*

Zélie s'esquiva après avoir murmuré à l'oreille de Tintin que c'était dégoûtant de chanter des choses pareilles quand on revenait de l'enterre-

ment. Tintin certifia que sa sœur devenait bigote... Cependant Alaguillaume, d'une main se pressant le cœur, de l'autre tenant son verre, entonna, la voix éraillée :

L'aut'jour j'rencontrai Jeanneton ;
J'y mis la main sous le menton...
Eh ! grous lourdaud, grous maladret,
C'est ben plus bas qu'il faut chercher
Le boun endret, le boun endret !

Tout le monde répéta :

— Le boun endret ! le boun endret !

Pendant ce temps, Venasson fourrageait sous les jupes de Léonie Ferron et Louis Deville embrassait la Patin à pleine bouche. Dans un coin, Nénesse restituait.

— Deuxième couplet ! annonça Alaguillaume qui fléchissait sur les jambes :

J'y mis la main sur son limbri
Eh ! grous lourdaud, t'y v'là quasi,
Eh ! grous lourdaud, grous maladret,
C'est ben plus bas qu'il faut chercher
Le boun endret ! le boun endret !

Les panses étaient garnies, les têtes surchauffées, les faces émerillonnées. Ils frappaient sur les assiettes, tapaient du pied, beuglaient, gloussaient, râlaient, faisaient fuir la volaille avec des cris d'épouvante aux quatre coins de la cour.

Cependant, le soir était venu. Sa pourpre sanglante s'étalait sur le pignon de la grange et les sommets fleuris de l'enclos. Dans les mares voisines, les « rêlots » annonçaient par leur refrain mélancolique la suite du beau temps...

Blénet regardait obstinément le soleil à son déclin qui, de sa place, donnait l'illusion d'un ballon rouge traversé par une branche d'ormeau.

— Té ! fit-il. On dirait qu'il tourne à la broche !

Il n'était pas le seul d'ailleurs à voir tourner le soleil. L'ivresse était générale.

Patin gémissait :

— J'veux me foute à la rivière !

Cormieux ronflait à poings fermés. Alaguillaume bredouillait le troisième couplet de sa chanson licencieuse :

J'y mis... j'y mis la main sur ses ge...enoux,
Eh ! Grous lourdaud, t'y passe... passe tout...
Eh! grous lourdaud, grous maladret,
C'est ben plus... plus haut qu'il faut cher... ercher,
Le boun... endret! le boun endret!

L'obscurité envahit la grange. On réclama la lumière sur l'air des lampions. Francine apporta des bougies. Comme elle se penchait pour les déposer sur la table, Venasson la saisit brusquement par les hanches et l'attira sur ses genoux, aux applaudissements de l'assemblée.

— Sacré Venasson! fit Tintin. Il y est mauvais à la fumelle !

— Il me rappelle t'y ben son père ! murmurait la grosse Alaguillaume.

— Hardi ! p'tit, criait Marquet. Jauge-la !

Francine se débattait, cachait sa tête sous son bras, honteuse, les yeux remplis de larmes. Amusés, excités par cette lutte amoureuse, les autres riaient, chantaient, criaient, oubliaient le père Cadet, l'odeur des cierges, du buis béni, le trou noir dans le cimetière, l'image sombre de la Mort...

Venasson venait d'appliquer ses lèvres pâteuses, avinées, sur la bouche fraîche de Francine, lorsqu'un coup de vent, un seul, comme il en survient parfois au milieu du grand calme des soirs de printemps, sans que rien dans le ciel ni dans l'atmosphère ne le fasse prévoir, s'engouffra en tourbillon dans la grange, éteignit les bougies et leur souffla un flot de poussière au visage…

Ce fut un instant de panique effroyable. On ne songeait qu'à fuir dans l'obscurité ; mais celui-ci, retenu par l'ivresse, tombait lourdement sur le sol ; celui-là trébuchait dans les tréteaux qui se renversaient, entraînant dans leur chute, avec un fracas infernal, les chaises, les verres, les assiettes, les bouteilles, tandis que les femmes, les enfants, Tintin, Colin, Venasson et les autres roulaient pêle-mêle au milieu des débris du festin.

A tout ce vacarme vint bientôt se joindre le mugissement des bêtes apeurées dans les écuries, les cris éperdus de la Grite, de Zélie, de la Colin, de Mathilde et des servantes accourues.

Patin gémissait, enseveli sous la nappe :

— Au secours ! Je suis dans la rivière !

Alaguillaume bégayait, à plat ventre sur le sol :

> J'y mis la main sur son... miton...
> Eh ! grous lourdaud t'y v'là z'y donc !...

Et le grand Blénet, dressé dans un rayon de lune au seuil de la grange, clamait d'une voix sépulcrale :

— C'est un sort ! Il mourra quelqu'un dans l'année !

Tous crurent en effet que l'âme en peine du vieux « yapi » s'était mêlée au vent pour venir chercher l'un d'eux et chasser les autres du domaine !

XIII

La mauvaise impression causée par le repas des funérailles demeura longtemps dans les esprits. La Grite en eut la jaunisse, Patin faillit perdre la raison et Blénet prétendit ne pouvoir s'enlever des yeux une forme blanche qu'il avait vue s'envoler de la grange après le coup de vent !

Les transports amoureux de Venasson parurent se calmer. Cette intervention mystérieuse, qui s'était manifestée juste au moment où il embrassait Francine, tourmenta pendant plusieurs jours sa nature superstitieuse ; mais il convoitait encore la jolie fille comme le voyageur altéré a la tentation de cueillir la pêche juteuse et parfumée

qui pend à l'espalier... Francine fit au Vernat le récit de l'aventure singulière dont elle avait été témoin, évitant toute allusion aux privautés malhonnêtes dont Venasson s'était rendu coupable à son égard ; car Félix lui eut défendu de retourner à Lépot... et les deux pistoles qu'elle rapportait chaque mois étaient si profitables à la maison !

Elle avait donc repris sa tâche le lendemain comme si rien ne s'était passé, accomplissant les gros travaux de la ferme avec la même vaillance, la même bonne volonté qu'autrefois. Elle portait la pâtée aux cochons,menait les vaches à la fosse, faisait teter les veaux...Ceux-ci, relégués au fond de l'étable, dans un box en planches, se bousculaient à son approche, tendaient leurs petits mufles roses. Il y avait des *anglais* à poils ras, tachetés de jaunes, des *charolais* frisés comme des moutons et blancs comme du lait. Francine n'avait pas trop de toutes ses forces pour les tenir à la corde. Ils bondissaient vers leurs mères dont la voix se faisait douce et appeleuse, et, gloutons, cambrés ou agenouillés sous les outres

nourricières qu'ils frappaient du front, ils s'abreuvaient, la queue en panache, les yeux clos de plaisir.....

Un demi-jour verdâtre descendait obliquement dans l'étable par une lucarne dont on bouchait les carreaux l'hiver avec de la paille. Les vaches, couchées sur la litière, ruminaient devant les crèches, et promenaient leur langue rugueuse sur leur robe argentée. Leurs prunelles jetaient dans la pénombre des reflets de pierres précieuses et leurs formes indécises ondulaient sous le plafond bas. Des étrilles, des brosses, des lanternes hérissaient les poteaux qui soutenaient la poutre maîtresse, et sur deux crochets de bois reposaient les aiguillons flexibles.

Lorsque Francine ouvrit la porte, la lumière traça dans l'étable un grand sillon jaune, réveillant un essaim de mouches « bouines » plaquées aux flancs des bêtes et sur les murailles. Les vaches tournèrent vers la paysanne leurs grands yeux placides...

Elle les connaissait toutes par leurs noms : la Fauvelle, la Cerisoune, la Marquette, la Maurine,

la Rosalie... Elle trayait seulement celles qui n'avaient pas de veau. Ses gros sabots de bois s'agglutinant aux bouses fraîches, son cotillon ramené entre les cuisses, les manches retroussées, la croupe en saillie, elle saisissait le pis rose et, sous la pression de ses doigts rudes, jaillissait une mince colonne de lait qui faisait chanter le seau de fer blanc.

Lorsque les tétines de la Fauvelle pendaient flasques et dégonflées, elle passait à la Cerisoune et la mousse neigeuse montait dans le « tiroué. »

Comme elle se redressait, les reins un peu las, elle aperçut, par la porte entr'ouverte, Fabry le bouvier qui revenait des champs et l'entendit qui disait à la Grite :

— Vous voyez-t'y ce « camiau » là-bas, maîtresse ? C'est de l'eau qu'il nous amène !

— Ça ne veut pas si bien faire ! riposta la Grite.

Une légère bruine était tombée le matin, à peine de quoi laver les plessis, blancs de poussière comme les toits d'un moulin.

Le monde des champs était très tourmenté. Le

printemps s'était passé sans pluie. La végétation, d'abord luxuriante, les blés, les avoines et les vignes qui promettaient les plus belles espérances, s'arrêtaient dans leur croissance sous la continuité du temps sec et très chaud. Depuis les fêtes pascales qui se trouvaient cette année-là dans la première semaine d'avril, il n'y avait pas eu la moindre apparence d'eau. Le sol se fendillait déjà par endroits, et l'on commençait à redouter un désastre, comme au temps des grandes sécheresses où les mares et les puits tarissent, où les prés sont brûlés, rasés, broutés jusqu'à la racine, où, pour conserver du fourrage en prévision de l'hiver, on est obligé de nourrir les bestiaux avec les feuilles que l'on va ramasser dans les bois.

Chaque fois que les anciens entendaient chanter un pivert, ils ne manquaient pas de dire :

— Écoutez-le qui appelle la pluie !

Mais les piverts avaient beau faire retentir la vallée de leurs cris prolongés, le soleil implacable brillait toujours dans un ciel uniformément bleu.

Cependant le « camiau » annoncé par Fabry avançait, sombre et menaçant. Le vent agita les cimes, bouleversa les « cachons » de foin, ronfla dans les tuiles du toit. De larges gouttes commencèrent à tambouriner sur les cheneaux et à tracer des ronds dans la poussière.

Enfin, la pluie attendue, désirée, une averse copieuse, cinglante, s'abattit sur la campagne altérée.

La volaille, surprise, courut se blottir sous un tombereau près du hangar où Fabry tournait des brins d'osier destinés à faire des cordets et des liens de barrière. Il retenait l'une des extrémités sous son sabot et tordait l'autre entre ses doigts jusqu'à ce qu'il sentît la rouette devenir molle et souple comme un serpent.

Tout à coup, le temps s'obscurcit.

— Ça va tomber que les chiens en boiront debout ! cria-t-il à la Grite qui, campée au milieu de la porte, les deux mains appliquées sur son giron, sondait le ciel d'un œil satisfait.

Un coup de vent dérouilla la girouette du pignon, agita la chaîne du puits, fit claquer un volet

contre le mur, ébouriffa la volaille sous son abri et referma violemment la porte de l'étable.

Francine continuait sa besogne, indifférente à la bourrasque qui sévissait au dehors. Dans son âme simple, elle ne pensait à rien, bercée par la monotone chanson du lait dans le seau de fer blanc ; mais, comme elle se baissait pour vider son « tiroué » dans un grand pot de grès placé près d'elle, elle sentit courir sur sa peau une haleine chaude et frémissante, tandis que deux bras vigoureux l'entouraient d'une brutale étreinte.

A la faible clarté qui filtrait de la lucarne, elle reconnut Venasson et, aussitôt, elle se mit à trembler.

Elle comprit que, las d'attendre, il ne la solliciterait pas cette fois et qu'il tenterait sur elle l'acte brutal vers lequel tendaient toutes ses assiduités passées.

Du fenil où il s'était caché, il avait guetté le moment propice pour se jeter sur sa proie, et il la tenait maintenant dans ses larges mains comme une pauvre bestiole dont il voulait s'amuser.

— N'aie pas peur, souffla-t-il. C'est pour rire !

Et ses lèvres quêtaient celles de Francine dans l'ombre. Silencieuse, le torse raidi, elle cherchait des yeux un refuge, une issue dans les demi-ténèbres de l'étable, tandis qu'il la pressait plus amoureusement contre lui et balbutiait d'une voix qu'il s'efforçait de rendre douce :

— Petite berdine ! Je ne veux point te faire de mal !

Irrité à la fin par sa résistance, il la bouscula sur la litière. Elle se redressa aussitôt, et, appliquant ses deux mains encore grasses de lait sur le visage du fermier, elle lui laboura les paupières de ses ongles.

La douleur fit lâcher prise à Venasson.

— Hé ! Francine ! tu perds ton sabot ! cria Fabry en la voyant courir sous l'averse.

Et, comme s'il se doutait de quelque chose, il ajouta :

— C'est-y un taon qui t'a piquée que tu t'ensauve si vite ?

Son rire moqueur la poursuivit, la harcela comme une mauvaise mouche jusque dans les

sentiers où elle fuyait comme une bête affolée qui sent encore le danger derrière elle.

L'averse lui cinglait le visage, trempait sa camisole et ses jupons qui plaquaient sur la peau. Ses cheveux ruisselaient ; des mèches envolées se collaient à ses joues ; elle se tordait les pieds, s'éclaboussait dans les flasques, se déchirait aux ronces et les arbres déversaient sur elle toute la pluie qu'ils avaient recueillie au creux des feuilles et qui perlait au bout de leurs branches.

La porte était ouverte au Vernat. Un balai se mouillait contre le mur. Les tuiles ébréchées du toit s'égouttaient dans les rigoles creusées par les pluies anciennes, et la treille en fronton au-dessus de la fenètre luisait comme un émail vert sur le crépissage. La maison semblait déserte.

Francine, ruisselante, anéantie, s'effondra sur une chaise et promena autour d'elle des regards vagues, comme visités par un cauchemar. Elle ne vit ni Félix ni sa mère... Ils étaient aux champs sans doute, à l'abri sous un arbre ou derrière l'ados d'une bouchure, attendant la fin de l'averse.

Le père Charrier, lui, était là, debout devant la fenêtre, le front collé à la vitre.

Immobile, il interrogeait les nuées qui roulaient vers l'Ouest. Le temps était pris aux quatre points cardinaux. Cela pouvait durer toute la soirée et une partie de la nuit. Charrier avait le matin même bouleversé une fourmilière et il ne doutait pas que ce ne fût une des causes pour lesquelles l'ondée bienfaisante s'était mise à tomber.

Aussi loin que sa vue pouvait s'étendre, il regardait les longs fils de la pluie descendre du ciel. De l'autre côté d'Augy, elle rayait le paysage de grandes lignes verticales, et un grondement sourd auquel son oreille de laboureur était habituée, lui annonçait qu'elle s'abattait également là-bas sur les grands chênes de la forêt du Tronçais. Sous les arbres isolés au milieu des prés, les moutons, les bœufs, les grosses juments de trait s'étaient rassemblés, recevant, sur leur dos qui en était tout lustré, le ruissellement des branches alourdies. Bêtes et plantes courbaient la tête sous cette bénédiction du ciel.

La terre buvait avidement par tous ses pores ;

elle promenait sa joie avec les ruisseaux murmurants et de la buée montait comme un encens de son sein rafraîchi.

Charrier, absorbé dans sa contemplation, n'entendit pas sa fille rentrer au logis. Il ne la vit pas, grelottante et douloureuse, se blottir dans un coin de l'âtre vide et froid... Il écoutait la grande goulée de la terre assoiffée ; il ne voyait rien, rien que la pluie qui tombait, tombait toujours. Il lui semblait que toute cette eau glissait dans son gosier ; il s'assimilait au sol ; il vivait, il se désaltérait avec lui.... Cette eau, c'était des écus pour le paysan, et Charrier, qui ne possédait pas un arpent, qui ne retirait pas un liard de plus que les moissons fussent bonnes ou mauvaises, Charrier, l'ancien cultivateur de la Cossonnière, était dans la joie quand même de voir cette terre, si ingrate pour lui, boire, boire tout son plein saoul !

XIV

Les Charrier fanaient depuis le matin avec Francine dans le pré Coulon qui dépendait du Vernat. Félix, resté à la maison, tournait et retournait ses réflexions en regardant, par la porte ouverte, l'ombre de la treille trembloter sur la marche usée du seuil.

Soudain, sans qu'il l'eût entendu venir, Venasson se trouva devant lui.

— T'es seul ? demanda le fermier.

— Paraît ! répondit sèchement Félix.

— Et... Les autres ?

— Ils sont après les foins !

Venasson entra lentement, lourdement, comme s'il avait peine à se décider. Enfin, il prit une

chaise, l'avança vers Félix et s'assit à califourchon.

— Eh bien ? fit-il d'un air doucereux. La santé ? Ça se remet ?

— Guère !

— Je te trouve meilleure mine !

Félix eut un rictus amer.

— Voyons ! continua Venasson en tirant sur sa moustache clairsemée. Je voulais toujours t'expliquer certaines choses, et puis, l'occasion ne s'est jamais présentée ! Veux-tu qu'on cause ?...

— Comme il vous plaira !

— Le père Charrier t'a sans doute mis au courant des obligations qu'il me doit ?

— Je connais surtout celles que vous avez par devers lui.

— Et tu te fais des idées fausses là-dessus, naturellement. Je vas te raconter ça : Ton père, en achetant le Colombier, s'est endetté. La maladie, ton départ, deux mauvaises années de suite, la déveine, quoi ! Tout s'en est mêlé ; il a fallu vendre. Les premières créances ont bien été payées, mais moi, je venais en deuxième hy-

pothèque et je suis resté avec mes deux mille francs de billets !

— Vous mentez ! Vous avez touché comme les autres créanciers sur la vente du Colombier !

— Oh ! ça ne vaut pas la peine d'en parler ! Trois ou quatre cents francs : Autant dire rien, puisque je n'avais pas reçu d'intérêts ! Or, si j'étais un méchant homme, ainsi que tu as l'air de le croire, j'aurais fait protester les billets et poursuivre ton père en justice.

— Si vous ne l'avez pas fait...

— C'était mon droit ! interrompit Venasson. Au lieu de cela, je lui ai offert de venir dans mon « accense » du Vernat, à charge d'entretenir le bien pour s'acquitter ainsi petit à petit de la somme qu'il me devait.

— Vous savez calculer, maître Venasson, et encore mieux rouler de braves gens comme le père et la mère Charrier. Vous les avez fait travailler dur pendant des années, sous prétexte qu'ils étaient toujours dans vos dettes... ça n'avait d'ailleurs pas de raison pour finir !...

— Combien crois-tu donc que ça rapporte,

huit hectares de « chetite » terre comme le Vernat ? Si j'en tire trois cents francs par an, c'est tout le bout du monde !

— Mon père a été trop honnête ! s'écria Félix. Il aurait dû laisser saisir son mobilier. Mais, lorsqu'on traîne les affaires d'un pauvre « bonhomme » à l'encan, il semble que ce soit son déshonneur que l'on va étaler là aux yeux mauvais du monde ! Et puis, quand on a le cœur aimant, on s'attache aux objets autant qu'à des personnes... L'habitude ! Les souvenirs !... Ah ! vous saviez bien ce que vous faisiez en leur laissant leur butin ! Vous n'auriez pas retiré quatre sous de la vente, tandis qu'avec leur travail vous étiez sûr de rentrer dans votre argent et d'exploiter encore ce qui leur restait de vigueur et de courage !

— Venez donc en aide aux gens ! grogna Venasson, haussant les épaules.

— Vous appelez cela venir en aide aux gens, de leur faire mener une existence humiliante et pénible ?... Vous devriez réclamer aussi une récompense pendant que vous y êtes ?

— C'est bon ! Je voulais remettre à Charrier ses billets pour la Saint-Martin prochaine, mais puisque tu le prends sur ce ton-là...

— Eh ! il faudrait peut-être vous remercier pour avoir fait trimer les miens dans vos champs sans jamais leur donner un sou de salaire ; vous remercier, quand vieillis, usés jusqu'aux moelles, vous les jetterez à la rue et qu'ils n'auront pour toutes ressources que l'hôpital ou le tend-la-main aux portes ?... C'est d'avoir exploité de pauvres diables comme eux que vous pouvez vous bourrer la panse et rouler votre lard en voiture aujourd'hui !

— Toi, tu fais partie de la classe des partageux, je vois ça ! dit Venasson en se levant. Eh bien, mon garçon, avant que votre règne arrive, il y aura longtemps que toi, moi, et bien d'autres nous serons dans le jardin aux orties ! D'ailleurs, tu peux raconter ce que tu voudras là-dessus, tu perds ta salive, je te préviens ! Je n'entends rien à la politique !

— C'est donc de la politique de parler de sa misère ? s'écria Félix se levant à son tour.

Oui, là ! J'en veux à ceux qui, comme vous, tirent leur bien-être des souffrances des malheureux ; à ceux qui les rançonnent pour leurs plaisirs...

— Qu'est-ce que tu nous barbouilles avec tes phrases de catéchisme ?

— Oh ! vous m'avez bien compris, maître Venasson, murmura Félix d'une voix sourde, si bien compris, que vous en avez changé de figure !

— Allons ! Tu deviens fou ! Voilà que je change de figure à présent !

Félix se rapprochait du fermier d'un pas glissant et sournois, les lèvres frémissantes, ses yeux remuant la colère amassée depuis des années.

— J'ai vu clair dans vos saloperies depuis le soir où vous êtes entré ici, et à la manière dont vous regardiez Francine...

— Si tu veux croire tout ce que racontent des petites fumelles comme la Francine qui court avec le Bernagout, tu n'as pas fini ! C'est une rouée et une entêtée, voilà ce qu'on peut dire. Elle était heureuse à Lépot ; on la payait bien ; on la nour-

rissait de même ; on avait des égards pour elle, et puis, tout d'un coup, ça la prend, elle plante là ma bourgeoise avec toute sa besogne sur les bras, juste à l'époque où vont commencer les gros ouvrages, sans se préoccuper si elle fera faute ! En v'là t'y ! Parce que j'ai voulu plaisanter...

— Plaisanter ? insista ironiquement Félix.

— Ben oui ! rigoler un peu, quoi ! Lui faire une farce ! Enfin, c'est donc la fille d'un prince, ta sœur, qu'on ne peut pas la toucher ?... Ma bourgeoise est furieuse ! C'est une bonne femme, la Grite, mais dame, elle n'est point patiente, et quand elle a vu que la Francine refusait de retourner à Lépot, elle est entrée dans une si grande colère que j'ai eu toutes les peines du monde à l'empêcher de vous flanquer à la porte le lendemain ! Comme j'avais peur d'envenimer encore les choses, je vous ai laissé le temps de vous calmer ; c'est pourquoi je ne venais quasiment que pour ça aujourd'hui... Ainsi tu vois ?

— On connaît votre penchant pour les filles, dans le pays...

— Ça, mon bi, c'est mon affaire et non la tienne !

— A présent que les vieux ne peuvent plus vous servir de bêtes de somme, leur fille conviendrait assez à vos caprices, pas vrai ? Mais vous avez mal calculé cette fois, maître Venasson, je suis là !

La rage semblait bondir de son maigre corps en soubresauts convulsifs, une rage immense faite de toutes ses désespérances, de toutes ses haines, de toutes ses douleurs.

— L'autre soir, continua-t-il, quand je suis revenu d'Augy et que j'ai vu ma pauvre frangine affalée sur une chaise, pâle, tremblante, ruisselante de l'averse ; quand elle m'apprit qu'elle s'était sauvée pour ne pas être violentée par vous... Ah ! j'ai vu rouge, ma parole ! et sans les deux vieux qui m'arrêtaient de leurs bras suppliants, je serais parti au domaine... et quoique vous soyez plus fort et mieux nourri que moi, je crois bien que... je vous aurais crevé tout de même !

— Allons ! allons ! gamin ! fit Venasson qui

repoussa le poing tendu de Félix. Te rebiffes pas comme ça ! cela ne vaut rien pour la santé ! D'ailleurs, j'en ai mon sac de vous autres ! Je vas vous renvoyer. Ainsi, il n'arrivera plus d'histoires !

— Faites donc vendre aussi le pauvre petit bazar du père et de la mère Charrier, puisque tous les droits sont de votre côté !... Mais que je ne vous trouve jamais à rôder autour de Francine ! Je ne réponds pas de ce qui pourrait arriver ! Je me sens capable de faire un mauvais coup ! Et puis, tenez, tenez, sortez de là ! Allez-vous-en ! Je ne peux plus voir votre gueule de misérable !

— Toi, mon gars, tu as de la chance d'être malade ! s'écria Venasson, toisant Félix d'un air méprisant. Je t'aurais déjà flanqué une sacrée danse !

— Tu voulais salir ma petite frangine, canaille ?

— Ah ! ne me fais pas monter à l'échelle !

— Et tu as l'audace de revenir la chercher ?... Sors de là ! Sors de là, je te dis, ou je vas t'étrangler...

Félix, palpitant de haine, s'élança sur Venasson. Celui-ci furieux, cramoisi, le bouscula d'un tour de main et l'envoya rouler dans l'âtre.

— Ça ne tient pas sur ses flûtes, cria le fermier avec mépris ; d'une chiquenaude on te l'envoie biger le cul de la marmite, et ça fait du bouzin comme dix !

Félix se releva péniblement, hagard, les vêtements maculés de cendre, une salive pourprée au coin des lèvres. Il fit deux pas dans la direction de Venasson qui déjà gagnait le seuil, mais il chancela et se retint au bord de la table, tandis qu'un flot de sang s'échappait de sa bouche convulsée. Ses yeux d'effroi, ses yeux hallucinés, se fixèrent sur la flaque rouge et coagulée qu'un rayon de soleil faisait miroiter sur le carreau.

XV

Francine gravissait un étroit chemin bordé d'ormeaux dont les troncs creux, bosselés et vermoulus, étaient plus chargés d'ans que de feuillages. Elle allait à pas lents, tricotant un bas, frappant parfois de son bâton l'échine de sa vache rousse qui meuglait, le mufle au vent, dans la direction d'un troupeau vers le sud.

— Attends, la Dargente ! Je vas te faire avancer, bouge pas !

L'animal cessa son appel langoureux et se mit à tondre l'herbe rare et les branches qui pendaient, alourdies de leurs baies, toutes bourdonnantes de mouches diaprées. Le terrain montueux aboutissait à un carrefour hérissé de

bruyères et d'ajoncs d'où l'on découvrait la vallée de l'Aubois étalant, au pied du Tronçais, la robe verte des prairies.

Il tombait une de ces lourdes chaleurs d'après-midi qui endorment les feuilles et font chanter les cigales. Un bruit ininterrompu, comme une déchirure de toile, rayait le silence. On fauchait un peu partout, sur le Grand-Vèvre, à la Richarderie, et très loin, jusqu'aux Chaumes de Varisson. A la Cossonnière, les champs étaient couverts de moissonneurs, pygmées opiniâtres qui promenaient de l'aube au crépuscule leurs gestes salutaires.

La Dargente releva la tête et fixa obstinément un point devant elle. Francine regarda aussi. Soudain, son visage enfoui sous un chapeau de paille rabattu en lucarne-faitière sur les yeux s'empourpra comme un coquelicot...

Jean Gozard remontait le sentier, les pieds nus dans ses sabots, le pantalon de treillis retenu à la ceinture par une mince courroie de cuir, les manches de la chemise retroussées, découvrant des bras solides comme les rameaux d'un chêne.

Il posa à terre la cruche d'eau qu'il portait, retira son chapeau de jonc orné d'une ganse rouge, s'essuya le front d'un revers de main et dit en manière de bonjour :

— Ça fait chaud, la Francine !

Elle tenait les paupières baissées sur ses aiguilles qui allaient maintenant à une allure plus vive, tandis qu'un faible sourire creusait des fossettes au milieu de ses joues rondes. Elle affirma enfin, sans lever le nez de son ouvrage :

— Pour sûr que ça fait chaud !

Un silence les enveloppa, lourd comme les effluves qui montaient du sol.

Jean secoua le premier sa gêne.

— Il n'y a donc plus d'herbe au Vernat que tu mènes ta vache sur le communal ?

— Le maître ne veut pas qu'on la conduise dans ses prés.

— Encore des inventions de malice à Venasson ! Elle est pourtant bien à lui cette vache ?

— Oui, il nous la prête pour avoir un peu de laitage.

— Dire qu'il préfère tout gâcher plutôt que

d'en faire profiter les autres ! En passant je regardais les champs de Lépot... Il y a du joli travail ! Sa moissonneuse a laissé plus de la moitié des pailles sur le chaume ! Tiens, des cultivateurs pareils, il n'en faudrait pas beaucoup pour mettre le choléra dans les terres ! Ah ! mes pauvres mondes, je vous plains d'avoir à faire à cet homme-là !

— Faut bien durer ! soupira Francine, puisqu'on lui doit !

Elle dit cela sans amertume, avec une sorte d'humilité devant ce paysan qui, lui, bien sûr, n'avait pas à craindre les démêlés avec l'huissier.

— Et... comme ça, fit Jean, tu n'as pas pu rester à Lépot ? Il voulait te conter la bagatelle, le Venasson, je parie ?

Elle secoua la tête, confuse d'avouer ces choses devant lui.

— C'est que... ajouta-t-il en la détaillant, tu as joliment forcie depuis un tour de temps, sais-tu? Je te vois toujours gamine, quand tu portais la soupe à ton père dans les champs et que tu bâillais de ravissement devant le grand Blénet qui

soufflait de la grosse cornemuse à deux bourdons le dimanche, sous les noyers de la Cossonnière ! Vous étiez riches à l'époque... Le père Charrier avait une belle jument grise qui filait comme le vent, et ta mère offrait le pain bénit pour la messe de saint Abdon ! Tu te le rappelles ?

— Oh ! oui ! je me le rappelle ! murmura tristement Francine.

— Tu avais des cheveux comme du serron de chanvre... maintenant ils sont devenus couleur de miel, tes cheveux !

— Jean Gozard ! fit-elle d'une voix tremblante. Tu te moques de moi ?

— Ah ! vingt-dieux ! non ! je ne me moque pas de toi... Et Venasson qui s'y connaît a dû te dire de près que tu étais une belle fille, hein ?

Il s'était approché d'elle et l'agaçait du coude avec un large rire qui l'invitait au jeu. Elle se défendait à peine, d'un petit mouvement de côté, levant sournoisement les yeux pour voir si personne ne les épiait.

— Francine ? Hé ? Francine ?

Dans sa main couleur de brique, rugueuse et

durcie aux manches des charrues, il prit la main de Francine et se mit à la flatter ainsi qu'il eut fait d'un oiseau.

Francine crut que le paradis s'ouvrait devant elle!... Les caresses du beau valet de la Richarderie la grisaient. Elle acceptait ce premier bonheur comme une chose attendue longtemps, qu'elle n'osait plus espérer et qui venait enfin mettre un baume sur sa misère. Elle se montrait déjà soumise à l'homme que son rêve avait si souvent placé près d'elle, dans la solitude des champs, lorsque le désir rôde aux heures chaudes avec le taon qui pique le flanc des génisses.

Il se pressait amoureusement contre elle et répétait :

— Francine ? Hé ? Francine ?

Elle se dandinait sans répondre, regardant l'herbe à ses pieds, la gorge serrée par la joie qui montait de son être. Enhardi, Jean glissa ses mains autour de sa taille, sous le caraco flottant, les remonta doucement, sentant battre le cœur à coups précipités, à même la chemise de grosse toile.

Une torpeur délicieuse envahissait Francine, la paralysait dans les bras robustes du valet de ferme.

Lui, souriait comme un jeune faune, humait sa chair jeune, parfumée de tous les aromes épars dans l'air, hasardait ses doigts vers les seins rigides, approchait ses lèvres de cette bouche qui balbutiait très bas :

— Finis, Jean ! finis donc !

Elle reprit enfin conscience d'elle-même, repoussa le gars trop entreprenant, rajusta sa coiffure, jeta autour d'elle un regard surpris, puis s'écria :

— Et la Dargente ? Ah ! sale bête ! Elle a sauté le fossé !

Légère, elle escalada le talus et courut après sa vache qui s'enflait de luzerne ; puis, l'ayant ramenée avec quelques coups de bâton, elle resta prudemment sur la hauteur.

— Eh bien ! fit Jean froissé qu'elle se fût soustraite si brusquement à son étreinte. Qu'est-ce qui te prend ? Je te fais peur ?

— Oh ! non !...

— D'ailleurs je m'en vas. Les moissonneurs doivent avoir soif, là-bas... Écoute, auparavant. J'ai quelque chose à te dire.

Elle descendit le talus, encore un peu troublée, mais heureuse qu'il la rappelât. Aussi eut-elle comme un regret lorsqu'elle l'entendit prendre un ton très calme qui n'était plus celui du badinage :

— Paraît que Venasson est allé chercher des raisons à Félix et qu'il l'a bousculé si brutalement sur les landiers que le sang lui venait à pleine bouche ?

— Voilà quinze jours que mon frère garde le lit... La Caillaude a dit que s'il remuait, il vomirait tout son sang. Il se tourmente ; il est aigri.., il s'emporte pour un rien, après nous autres !... M'man, si patiente, si bonne, il la traite comme la dernière des dernières et il pleure après, il en a chagrin ; il lui demande pardon... Ah ! c'est pas gai, chez nous !

— J'irai le voir à la fin des moissons !

— Tu lui feras plaisir, Jean, car tu es son meilleur camarade. Ah dame ! quand il a parlé de

toi!... Il est si abandonné! Les gens dans le malheur n'ont guère d'amis! Pense donc! Entendre se plaindre, voir souffrir, ça n'a rien de drôle! Alors on garde ses peines pour soi. Pas besoin d'en assommer le monde!

— C'est comme un fait exprès! Maître Baptiste est tombé malade à l'entrée de l'hiver...

— Oh! je ne disais pas cela pour toi, Jean! s'écria Francine.

A mi-voix, le front baissé, elle ajouta :

— Je sais que tu nous... aimes bien!

— Voyons! fit le valet de la Richarderie, ramassant sa cruche. Si je m'en allais...

— T'as bien le temps! hasarda-t-elle.

Il s'éloigna de quelques pas, puis, se retournant :

— Tu ne viens donc plus danser au *Monarque?* demanda-t-il.

Le *Monarque!* A ce nom, Francine eut un effarement. Elle se forgea des idées. Les malheureux sont susceptibles. Elle s'imagina que, désappointé de ne l'avoir pas possédée quand il en ressentait le désir — car c'était pour cela uniquement

qu'il la flattait — Jean voulait se moquer d'elle.

A la vérité, il avait parlé du *Monarque* incidemment, sans y mettre un brin de malice ; mais elle crut voir dans l'évocation de ce souvenir une intention de la blesser en lui rappelant son ridicule au bras du Bernagout, sa honte sous la risée des gars et des filles d'Augy !

Après l'aumône de cette minute amoureuse qui l'avait remuée dans toute sa chair, voilà qu'il lui jetait à la face les méchancetés, les moqueries du monde, son infériorité sociale, sa pauvreté ! Il ne valait pas mieux que les autres ; son cœur renfermait autant de lâcheté ! Devant cette constatation, elle se mordit les lèvres pour ne pas pleurer, tandis que l'unique et faible rayon de bonheur qui eût jamais glissé sur sa vie s'éteignait...

Elle jeta un regard navré sur sa jupe grossière dont la nuance se confondait avec l'écorce des arbres, et murmura :

— Tu aurais honte de danser avec moi, Jean Gozard. Je ne suis pas assez belle !

Il eut un geste embarrassé.

— Jeanne Villers, continua Francine, a des robes de soie, une taille fine, un grand chapeau, des mains blanches...

— La Parisienne ? fit-il avec un rire fat où triomphait son orgueil de coq de village. Elle est partie... Tiens ! Avant-hier !

— Ah ! murmura Francine, étonnée qu'il n'en eût pas davantage de regret.

Mais, désireux de terminer l'entretien, le valet balbutia, en clignant de l'œil :

— Enfin, on se verra toujours bien... par là ?

Il désignait ainsi les vernières épaisses de la Richarderie, les pelouses verdoyantes des carrefours, les sentiers resserrés entre des haies géantes, les venelles obscures, les petits chemins remplis de silence et de mystère.

Elle le regarda s'éloigner avec sa cruche de grès dont les flancs ruisselaient au soleil, poussa un soupir grossi de tous ses adieux, de toutes ses désillusions, de toute sa détresse, et se remit à compter les mailles du bas interrompu...

L'air était frappé de ces mille bruits qui sont les pulsations de la nature : bombillements d'insectes, claquements d'ailes, plongeons de grenouilles dans les mares. aboiements des chiens aux barrières et, cadencé, persistant, étendu, le froissement des pailles sous le tranchant des faux.

Soudain, le buisson planté sur un ados derrière Francine s'agita. Les tiges flexibles des arbrisseaux ondulèrent. Elle se retourna et vit deux larges mains qui écartaient les branches...

Aussitôt, dans la trouée du feuillage, Venasson parut. Immobile au milieu de la haie, dominant Francine de plusieurs pieds, il plongea sur elle ce regard inquisiteur et pénétrant qui l'effarouchait comme une perdrix au creux d'un sillon, lorsqu'elle sent planer au-dessus d'elle le vol ouaté de l'épervier.

Il se dégagea des ronces qui s'étaient accrochées à ses vêtements de drap brun et se laissa glisser le long du talus en se retenant aux branches d'un ormeau. Puis il vint se planter devant Francine, un sourire minaudier sur les lèvres, la prunelle fascinatrice et gourmande.

Il se décida enfin à parler :

— Avec qui causais-tu ?

Francine se troubla. Elle crut qu'il la guettait depuis longtemps et qu'il l'avait surprise avec le garçon de ferme. Elle répondit d'une voix tremblante :

— C'était Jean Gozard, notre maître !

— Ah ! Tu « triges [1] » avec ce gars-là maintenant ?

Et, pour s'éclaircir la vue, il rejeta son chapeau en arrière. Francine voulut se disculper :

— Il allait puiser de l'eau pour les moissonneurs, à la fontaine des Gadeaux où elle est plus fraîche que par en bas, expliqua-t-elle.

Venasson la dominait encore de toute sa haute taille, tant elle se faisait petite, humble, recroquevillée dans l'ornière où elle eût voulu disparaître.

Il s'éloigna de quelques pas, la tête basse, comme s'il réfléchissait, puis, pivotant sur les talons, il revint auprès d'elle.

1. Triger : fréquenter.

— Ainsi, tu ne veux plus servir à Lépot ?

— Non ! notre maître !

— Tu as réfléchi ?

— Oui !

— Eh bien ! moi, je suis décidé à vous expulser tous du Vernat et pas plus tard que demain !

— Mon frère ne peut pas se lever, notre maître. La Caillaude nous a dit que si on le remuait, il rendrait encore du sang.

— Quoi que tu veux que ça me fasse ?

— Mais, notre maître, ça le tuerait !...

— Veux-tu revenir à Lépot, oui ou non ?

— Si ça ne dépendait que de moi, j'irais, j'irais même tout de suite ; seulement Félix l'apprendrait... et il me l'a tellement défendu !...

— Oh ! je le connais ton frère ! C'est un entêté ! Mais je le suis aussi ! D'ailleurs, je n'ai pas à me gêner pour lui. J'ai déjà trop patienté. J'userai de mon droit. Votre butin sera vendu mercredi sur la place. Je vas prévenir Lehart, l'huissier de Sancoins.

— M'man ! mon p'pa ! Félix ! Qu'est-ce qu'ils

vont devenir ? balbutia Francine. Oh ! vous ne ferez pas ça, notre maître ?

Et, sous le regard louche de Venasson, elle éclata en sanglots.

— Écoute ! dit-il froidement. Ça n'avance à rien de pleurer. Il y a un moyen d'arranger les choses...

— Je retournerai à Lépot, notre maître, hoqueta Francine. Je m'arrangerai pour que Félix ne le sache pas. S'il l'apprenait, il se mettrait en colère et cela lui ferait trop de mal !

— Enfin, voyons ! s'écria Venasson. Tu me prends donc pour un imbécile ? Tu cours avec Bernagout, Gozard, tous les gars de la vallée ; et moi, quand je te le demande...

— Oh ! notre maître, je vous jure...

— C'est bon ! Je ne t'obligerai pas à retourner à Lépot. Seulement, dit-il se faisant soudainement très tendre et passant son bras autour de la taille souple de Francine, tu ne m'éviteras plus ; nous serons camarades ensemble ; tu seras gentille avec moi comme tu l'es pour les autres ?... Hein ? tu veux ? C'est entendu ? Si tu fais ça, je vous

laisserai au Vernat ! Et le billet, tu sais, le billet, l'attestation de ce que vous me devez.... Je le déchire ! Ou plutôt, je le rends au père Charrier. Hein ! comme ça, vous serez tranquilles !...

Puis, très bas, il murmura :

— Demain, avant le coucher du soleil, trouve-toi au coin de la genêtière, vers la « rouesse [1] » des Canaux.

—Non ! notre maître ! s'écria Francine, se dégageant de son étreinte. Non ! pas ça !

— Quoi ! tu n'en mourrais pas, encore que je t'embrasserais, moi aussi !

— Oh ! je vous en prie ! je vous en prie ! gémit-elle, tendant vers lui ses mains suppliantes. Battez-moi ! Faites-moi travailler jusqu'à la mort...; mais pas ça ! Non ! non ! Pas ça !

Elle se redressait, prise d'une volonté farouche que lui donnait l'horreur de ce mâle brutal dont les yeux pervers la violentaient déjà.

— Bon ! Alors tu continues à faire la sucrée ? fit-il en s'éloignant. Eh bien ! demain vous débarrasserez le plancher, tu m'entends ?

1. « Rouesse » : petit bois.

Francine leva vers lui sa douleur, espérant le fléchir encore ; mais elle se heurta contre un regard dur, tenace et vicieux.

Alors, toutes les plaies de son cœur s'ouvrirent et, d'une voix défaillante, elle prononça :

— Oui, notre maître !

Venasson eut un sursaut de joie.

Il cassa une fléole blonde que la brise balançait à portée de sa main, la mit à sa bouche, sourit à Francine et s'enfonça dans le patural.

Du nuage fauve derrière lequel se cachait le soleil, jaillissaient des rayons de feu. L'ombre des trembles et des chênes s'étalait en larges plaques violettes sur les champs de betteraves et de colza. Le jour déclinait.

Francine resta un instant à regarder avec hébétude le sol imagé de cercles de lumière, semblables à de larges hélianthèmes d'or, puis elle reprit en trébuchant le chemin du Vernat.

Des visions folles lui traversaient l'esprit. Sur la gauche, entre le Grand-Vèvre et la Richarderie, elle connaissait un sentier sauvage conduisant à un « gour » très creux dont on n'avait jamais pu

trouver le fond... La douce chanson des « rêlots », sirènes du marécage, l'attirait de ce côté... Ainsi, ses peines finiraient.. Mais cela ne sauverait qu'elle-même. Venasson n'ayant plus rien qui le retienne, chasserait les autres du Vernat !

Francine se représentait la douleur du père et de la mère Charrier en apprenant que leur fille venait de se noyer ; elle assistait à l'expulsion du pauvre poitrinaire, trépassant avant de franchir le seuil de la chaumière ; elle voyait ses deux vieux, côte à côte, traînant leur misère sur les routes blanches, portant leur mince bagage au bout d'un bâton, dans un mouchoir à carreaux bleus... elle voyait cela, puis encore le petit mobilier étalé sur la place, devant la halle aux grains, un jour de marché : la maie, la table, les chaises, l'horloge, l'armoire, les lits.... jusqu'au coffre de Félix ! Toutes les pauvres reliques éparpillées sous des regards curieux et malveillants : la blouse du laboureur, les rubans du conscrit, la veste de l'ouvrier, emblèmes de la vie honnête et laborieuse du grand frère qui n'avait pas eu de chance non plus !

Elle cherchait désespérément autour d'elle un secours, d'où qu'il vînt. Mais rien ne se présentait que la même pensée torturante du sacrifice à accomplir. Elle contenait les sanglots qui déchiraient sa poitrine pour qu'on ne vît pas en arrivant qu'elle avait beaucoup pleuré.....

Il lui sembla qu'elle venait de faire un pacte avec le diable, comme cela arrive à certains crédules de campagne qui se rendent sur le coup de minuit aux quatre chemins et donnent leur âme au démon en échange des richesses dont il est dispensateur. Et Venasson c'était Satan, Satan qui s'en allait là-bas avec sa joie mauvaise, emportant le cœur et la raison de Francine au creux de ses deux mains...

Par instants, la Dargente s'arrêtait et, d'un brusque virement de tête, chassait les taons qui la piquaient aux flancs. Et vache et pastoure déambulaient, baignées de tiède lumière, dans la poussière des sentiers tortus, crevassés par la sécheresse. Francine se passa la main sur le front, comme pour en chasser les sombres nuages qui l'obscurcissaient, et fit appel à tout son courage

afin de ne rien laisser soupçonner de son tragique émoi.

Sur la colline en face, dans la blonde auréole que le couchant décrivait autour du toit, parut, dressant sa chétive silhouette vers laquelle un alisier penchait ses rameaux avec cette tendresse que les choses semblent avoir entre elles, la chaumière du Vernat, la maison du malheur !

XVI

La mère Charrier arrosait les fleurs de Francine, un basilic et deux géraniums roses qui desséchaient sur la fenêtre. Félix suivait ses moindres mouvements. Il était couché dans le lit du fond, un lit très élevé, à baldaquin vert, au haut duquel on alignait jadis des oranges et des pommes d'api.

Ses cheveux noirs, étalés sur le traversin, faisaient ressortir sa pâleur d'ivoire et l'éclat de ses yeux fiévreux, cerclés de bistre.

Depuis la Saint-Jean, il ne se levait plus, et comme il allait toujours dépérissant, les bonnes gens disaient qu'il était « en misère ».

On relevait les courtines au pied du lit pour qu'à son réveil il pût s'égayer la vue sur un coin

de campagne lorsqu'on ouvrait la fenêtre. De sa place, il voyait monter, autour du Vernat, le flot envahissant des avoines qui bientôt allaient suivre les blés dans les granges.

Il prêtait l'oreille aux bruits du dehors : le mugissement d'un taureau, la fanfare d'un coq, la voix des faucheurs... Il plongeait ses yeux fébriles dans l'azur, aspirait l'haleine parfumée du matin, vorace d'air, de vie et de clarté ! mais les rayons ardents du soleil de juillet venaient cuire la muraille et faire rissoler le paysage qui semblait s'immobiliser sous cette étreinte de feu. Alors, la mère Charrier, pour éviter que la maison devînt une fournaise avant midi, tirait les volets vermoulus, ménageant un léger filet de lumière qui mettait son accent sur le bénitier de faïence, contre le mur vide et l'huisserie de l'armoire, tandis que les choses s'enveloppaient d'une ombre chaude et discrète.

Félix appela :

— M'man ?

— Mon garçon ? — fit la mère Charrier posant le pichet sur la pierre de la « bassie » et clopinant

vers son chevet. — T'as besoin de moi, mon mignon ?

Elle lui disait de ces mots très doux parce qu'ils sont le meilleur baume pour les plaies du cœur.

— Francine ? demanda Félix.

— La Francine ? Eh bien ! elle est partie comme les autres jours conduire la Dargente au communal.

Elle consulta l'horloge :

— Dans une heure elle sera là. Quoi que t'en voudrais faire de la Francine, mon petit ?

Félix prit un air soucieux qui creusa son front.

—Pourquoi la laissez-vous s'en aller comme ça ?

— Faut bien, mon garçon ! Qui donc mènerait la vache à l'herbe ?

— Il y a du danger pour elle dans les chemins de Lépot !

— Oh ! oh ! Quoi que tu dis là ? Il y passe tout le temps du monde : des journaliers, des moissonneurs... Je ne comprends pas pourquoi tu te forges tant de chimères à cause de la petite ! marche donc ! Si un mauvais gars voulait lui en conter de trop près, elle saurait bien le remettre

à sa place, à commencer par Venasson tout le premier. Je ne suis pas en peine de ça !

— Il se passe pourtant quelque chose ici ! gronda Félix dont le tremblement des lèvres annonçait que sa colère était prête à éclater. Francine est revenue des champs, hier soir, toute bouleversée, la voix trouble, le visage pâle !... Je veux savoir... Je veux savoir ce qu'il y a, entends-tu ?

— Mais, je ne peux rien te dire, mon cher garçon ! balbutia la mère Charrier. C'est des idées que tu te fais !

— Des idées ? Ha ! ha ! Des idées ! Je sais ce que je dis ! Toi, tu n'y vois pas plus loin que le bout de ton nez... Tiens ! je vas me lever !... Il faut que je me lève...

Déjà il avait rejeté de ses mains longues et diaphanes le drap qui le recouvrait, lorsqu'un crachat sanguinolent vint rosir le bord de ses lèvres.

— Félix ! supplia la mère Charrier, le retenant doucement d'une main, tandis que de l'autre, elle essuyait avec un linge la sueur qui ruisselait de son front sur ses pommettes marbrées.

— C'est ta faute! grommela-t-il entre ses dents. Si tu ne m'avais pas cloué là... dans le lit... si longtemps... j'aurais des forces... Je pourrais aller voir... ce qui se passe !...

— Oui, mon Félix ! C'est ma faute ! Reste tranquille !

— Francine ! appela-t-il comme dans un cauchemar.

Puis il ouvrit les yeux démesurément et demanda encore d'une voix oppressée :

— Où qu'elle est ? Hein ? Vieille bête ! Va la chercher ! Où l'as-tu envoyée ? Tu mens ! C'est à Lépot ! A Lépot ! chez Venasson !

— Tu sais bien que non, mon Félix, puisqu'elle a mangé la soupe avec nous, tantôt ! Tu lui as parlé... Elle est venue t'embrasser avant de partir pour le communal.

— Attends !... Oui !... Tout de même ! oui... Je me rappelle à présent ! Je ne sais plus !... C'est la fièvre...

Et ses yeux aussitôt perdirent leur dur éclat et leur égarement.

Il les tourna très attendris vers le pauvre

vieux visage flétri, creusé, ravagé, qu'encadraient les brides blanches d'un humble bonnet. Il le regarda longuement, ce pauvre vieux visage qui reflétait tant de douceur, de bonté, de résignation qu'il se sentit envahi d'une immense émotion d'amour et de pitié et abaissa ses lèvres brûlantes vers la main ridée, noueuse, jaunie, étalée sur le drap près de lui, pour y déposer un long et pieux baiser.

— M'man ! Pardon !

— Oh ! mon Félix ! mon petit Félix ! Il m'embrasse les mains !

Elle en était surprise, honteuse, heureuse, remuée, et des sanglots lui montaient dans la gorge, qui l'étouffaient.

Elle appuya son front sur le bord du lit et pleura longtemps. Lorsqu'elle se redressa, Félix dormait. C'était l'heure de la grosse chaleur, où le soleil verse comme du plomb fondu sur les tuileaux rongés des toits et le chaume qui crépite. Les moissonneurs s'endorment au pied des meules flamboyantes ; les bœufs se couchent, accablés, à l'ombre des frênes et des grandes

haies, les chiens halètent devant les seuils... Très loin, on entendait battre les fléaux.

La mère Charrier s'assit dans l'embrasure de la porte et se mit à raccommoder la blouse de son homme avec du coton bleu.

Des mouches bourdonnaient aux vitres de l'imposte, et leurs essaims noirs grouillaient le long des solives. Quelques-unes allaient rôder sur le visage et les mains de Félix qui reposait assez tranquille, la respiration lente entrecoupée de sursauts.

Du dehors, la porte fut poussée comme par un léger coup de vent et, dans l'entre-bâillement, parut le chapeau de paille à brides noires de la Caillaude.

— Bonjour, la Louise !

La mère Charrier, un doigt sur la bouche, fit signe que Félix reposait, puis, sur la pointe des pieds, elle alla chercher une chaise pour la remijeuse.

Elles se penchaient l'une vers l'autre, se chuchotant dans le cornet de l'oreille ce qu'elles avaient à se dire.

— Vous êtes bien honnête de venir d'une chaleur pareille ! fit la mère Charrier.

— Je suis comme les sauteriaux ! J'aime bien me faire griller au soleil ; c'est bon pour les douleurs !

— Vous n'êtes point comme moi ! Je crains le chaud, c'est pas disable !

— Quoi donc que tu fais là ?

— Je reprise une blouse à Gilbert ! Il est aux champs, le pauvre homme !

— Ne le plains donc pas, la Louise ! S'il était dans son lit...

— Ah ! grands saints de Dieu ! Vous avez bien raison, la Caillaude ! Quand je vois mon Félix...

— Est-ce qu'il crache toujours le sang ?

— Dame ! il se fait tant de tourmentations !

La Caillaude sortit de sa poche une tabatière en merisier, huma une prise avec recueillement, s'essuya le nez d'un revers de manche et se tourna du côté de Félix.

— Regarde ! regarde ! murmura-t-elle en poussant le coude à la mère Charrier.

— Hein ?

— Tu ne vois donc pas comme il ramène les draps vers son menton ?

— Oh ! il fait souvent ça.

— Mauvais signe !

La mère Charrier haussa les épaules :

— Je m'y attends bien ! soupira-t-elle.

Cependant Félix venait de se réveiller. La Caillaude s'avança près de lui.

— Bonjour, Félix.

— C'est vous, la Caillaude ? Vous venez au moins m'ordonner de boire sur de la queue de taupe ? fit-il avec un rire sarcastique.

— Non, mais te dire qu'il faut être plus raisonnable, ne pas te mettre en colère comme tu le fais. Tu peux bien patienter encore huit jours ? Je te réponds qu'après ce temps-là, tu courras dans les champs comme un lapin.

— Non, la Caillaude, non ! Je ne m'en relèverai pas ! D'ailleurs ça vaut mieux ! Du moment que je ne suis plus utile à rien ! Ils n'ont pas besoin d'un « traîniau » à la maison !...

— Tu me fais des peines, mon Félix ! soupira la mère Charrier.

— Laissez ça ! cria Félix du ton autoritaire des malades, en voyant la Caillaude prendre un bâton qui traînait sur son lit.

— Tu ne t'en sers toujours pas ? demanda en riant la remijeuse.

— Si! murmura Félix, la voix étrange, les yeux égarés... C'est pour chasser les mouches... et battre m'man !

— Ta mère ? Battre ta mère ? Tu deviens fou, mon garçon ! Par exemple ! Si je te voyais faire une chose pareille...

La Caillaude allait le maudire... Mais la mère Charrier s'était avancée doucement, à pas lents, les mains croisées sur sa poitrine, le front baissé comme si elle marchait vers une communion divine.

Elle présenta son dos à son fils, ce dos voûté sous les fardeaux du travail et de la misère, et, dans un accent chevrotant tout imprégné d'une indéfinissable tendresse, elle dit :

— Bats-moi, mon petit gars, bats-moi !

Et tout son amour maternel était contenu dans cette naïve supplication.

Oh ! Oui ! Qu'il la frappe, qu'il la broie, qu'il l'étende là sans vie sur le sol si cela devait soulager ses souffrances, ne fût-ce qu'un instant !

— Bats-moi, mon petit gars, bats-moi !

XVII

— Au coin de la genêtière, près de la rouesse des Canaux, avait dit Venasson.

Ces paroles assaillaient la mémoire de Francine comme de méchantes guêpes qui se seraient éloignées un instant pour revenir bourdonner à ses oreilles, plus ensorcelantes et plus agressives. Cependant Francine s'efforçait de paraître calme devant les regards soupçonneux de Félix.

Elle ne comprenait pas toute la grandeur de son sacrifice. Le cerveau des humbles n'en cherche pas si long. Sans doute, son cœur simple s'épouvantait à l'idée de la faute, bien que le motif l'excusât ; sans doute les suites de son acte lui apparaissaient dans toute leur cruelle réalité,

bien que les conséquences immédiates fussent la tranquillité des siens... ; mais elle souffrait surtout parce que sa faute serait consommée avec un autre que le galant de son choix ! Cela diminuait son héroïsme sans rien enlever à la beauté de son dévouement. L'étendue d'un sacrifice est relative au prix que l'on attache à l'objet ou au sentiment que l'on sacrifie : or, la chasteté n'est pas un bien très précieux chez les paysans. Francine se fût donnée avec joie à Jean Gozard, tandis qu'elle aurait à surmonter un profond dégoût avant d'appartenir à Venasson. Le sacrifice résidait là tout entier. Elle ne cédait plus par passion, par plaisir, par amour, mais par devoir, pour sauver les siens d'une plus atroce misère... Et c'était déjà très beau ainsi !

Lorsqu'elle fut seule dans le réduit où elle couchait, elle s'abandonna à son chagrin et, comme son esprit n'était pas assez subtil pour démêler toutes les pensées que pouvait faire naître une pareille situation, elle ne vit clairement qu'une chose : c'est qu'elle était une pauvre victime bien malheureuse... Et elle pleura une partie de la nuit.

L'aube blanchissait à peine le sommet des collines et la crête des toits qu'elle était debout, s'activant fébrilement comme si elle eût voulu s'étourdir. Elle remua la litière de la Dargente, balaya l'écurie, rôda dans l'enclos, arracha les mauvaises herbes, bêcha le carré où le père Charrier piquait ses salades, et savonna quelques hardes sous le prunier sauvage dont les fruits violacés luisaient aux branches. Elle alla ensuite s'accouder à la margelle du puits. Elle resta longtemps à regarder le trou noir, profond, attirant.... et remonta le seau où tremblait son image.

Aux premières clartés du jour, le père Charrier parut sur le pas de la porte.

— Qu'est-ce qui t'a pris de te lever si matin ? demanda-t-il. Je t'entends « tarbâter » depuis les trois heures !

— La Dargente a brâmé plus tôt que d'habitude, mon p'pa ! C'est ce qui m'a trompée.

Comme il lui arrivait souvent de manger la soupe dehors, à croupetons sur les marches, personne ne put voir qu'elle en donnait la plus grande

part au chat perdu qui rôdait autour d'elle, le poil hérissé, avec un ronronnement de détresse. Les bêtes savent bien que la pitié réside surtout au cœur des malheureux !

Francine avait coutume de mener sa vache au communal vers midi. Ce jour-là, elle n'en finissait plus de la détacher, de fermer la porte, de couper un bâton au tas de fagots. Elle lambinait ; chaque pierre, chaque brin d'herbe l'arrêtait ; la maison lui reprochait de la quitter ; le Vernat tout entier s'accrochait à ses jupes comme pour lui dire : « Reste ! Ne va pas là-bas ! N'y va pas ! » Mais une force irrésistible la poussait vers son destin...

Elle s'enfonça dans le chemin sillonné d'ornières, encadré de ronces qui étaient toutes fleuries de mûres et de flocons de laine.

Elle s'arrêta à la barrière d'un champ où des ouvriers binaient des betteraves. Ils se suivaient à distance, sans lever la tête, penchés sur la mer onduleuse des feuilles vertes. Francine demeurait là, le menton dans les poings, le regard fixe, le cerveau vide, comme ces innocents qui passent

leur vie à contempler du matin au soir la cendre des foyers morts.

Un bruit de voix coupait l'air, voix graves de journaliers dominant le ronflement d'une batteuse dont la fumée filait droit vers le ciel, entre les meules.

Clopin-clopant, suivant sa vache qui tondait l'herbe au revers des fossés et balayait de sa queue rousse l'épais tapis de mouches abattues sur son dos, Francine gravit la côte comme un calvaire ; mais au lieu de continuer jusqu'au communal, elle tourna sur la gauche.

A mesure qu'elle avançait, la région devenait plus inculte, hérissée d'ajoncs et d'aubulons blancs. Un émoi s'empara d'elle. Il lui semblait marcher sur une terre étrangère, à travers un pays hostile, fermé par la rouesse des Canaux dont les cimes moutonnaient sous un vent léger.

Le cœur battant, les tempes serrées, manquant de force pour aller plus loin, elle s'appuya au tronc d'un châtaignier. Venasson l'avait aperçue. Il sortit de la rouesse où il s'était caché et s'avança en se dandinant, sans se presser, savou-

rant son triomphe, le sourire aux lèvres, les yeux travaillés par le vice.

Il tourna autour de l'arbre, cherchant à embrasser Francine qui se dérobait.

— Oh ! si tu fais déjà la méchante ! dit-il.

Et la prenant par les hanches, il l'attira de force vers lui.

— Ne restons pas sur le chemin, murmura-t-il. Viens par là !

Il l'entraînait du côté de la genêtière aux palmes géantes, mollement balancées.

— Non, notre maître, non ! supplia Francine.

Mais sa résistance ne fit qu'exciter le désir de Venasson. Il la poussa dans les genêts qui se refermèrent sur eux comme un immense marécage...

Ainsi dérobés aux regards indiscrets, n'ayant plus autour d'eux que le rideau vert des genêts et au-dessus l'azur du ciel, il la força de s'asseoir près de lui, sur un tapis mauve de scabieuses.

Un tremblement convulsif agitait Francine.

Venasson, aux aguets, crut entendre du bruit, comme un frôlement de branches... C'était la

Dargente qui fourrageait dans la haie. Rassuré, il enlaça Francine amoureusement. Elle se débattit. Une caille chanta dans les genêts.

— Tiens, murmura Venasson évoquant à dessein ce souvenir, entends-tu ce qu'elle dit? « Paye tes dettes! Paye tes dettes! »

Puisqu'il ne pouvait l'apprivoiser, il espérait la tenir en lui rappelant les causes du pacte qu'ils avaient fait la veille; mais lorsqu'il vit qu'elle lui résistait encore, il se fâcha:

— Ah! tu ne vas pas faire la bête! Tu sais ce que je t'ai promis?

Un feu ardent embrasait ses veines; le sang battait à ses tempes à coups précipités; son haleine chaude courait sur la peau de Francine, dans les frisures du cou, et ses gros doigts en spatules s'égaraient sous le jupon de toile rude.

— Laissez-moi, notre maître! Laissez-moi! supplia-t-elle.

— Vingt-dieux. J'en ai assez de tes jiauleries! s'écria-t-il exaspéré.

Et, sans pitié pour ses bras hagards tendus vers lui, lassé d'entendre ses sanglots, il la brutalisa.

Elle s'accrochait à ses vêtements, claquait des dents, raidissait son corps dans une dernière révolte...

Mais la lutte était trop inégale. Ses mains se desserrèrent peu à peu ; sa tête s'inclina comme une fleur alourdie par l'averse. Tout croula autour d'elle, et, se sentant mourir, elle s'abandonna dans les herbes...

Tandis qu'il mettait à nu sa chair jeune et nacrée, elle balbutia comme une prière qui était l'écho même de sa conscience :

— Notre maître ! Notre maître ! vous ne les chasserez pas, dites ?

Mais elle poussa aussitôt un cri...

Venasson exhala son spasme de jouissance et resta pâmé sur sa proie étendue, les bras en croix, la bouche ouverte, les yeux agrandis, fixés sur les cieux impassibles.

Il desserra son étreinte et la laissa se redresser. Elle semblait revenir d'un long évanouissement, livide, la mémoire fuyante. Elle regarda près d'elle et vit l'être qui l'avait possédée, la bête humaine satisfaite, calmée. Le cœur

soulevé de dégoût, écrasée de honte, elle cacha son visage dans ses mains.

Venasson ricanait sottement et la flattait en l'espoir d'autres joies.

— Tu n'en auras point de regrets, va, ma petite poulette !

Elle se laissa embrasser docilement, sans plus savoir maintenant, avec une soumission de femelle pour le mâle qui l'avait eue le premier. Elle était à lui ; elle était sa chose ; elle lui appartiendrait encore, quand il le commanderait.

Et elle revint sur le chemin désert, pauvre oiselle des champs, toute meurtrie, sortie des griffes de l'épervier qui regagnait les fourrés de la rouesse des Canaux.

XVIII

La Dargente ne trouvant rien à brouter aux abords de la genêtière, était allée chercher ailleurs plus grasse provende. Aussi, lorsque Francine revint encore toute bouleversée, fut-elle péniblement surprise de ne pas la voir à l'endroit où elle l'avait laissée. Elle se mit aussitôt à sa recherche. Mais, dans quelle direction était-elle partie ? Impossible de relever la trace de ses sabots sur le sol durci, couvert de bruyère et de bourses-à-berger ! Les ombrages épais de la rouesse l'avaient sans doute attirée ? Francine se dirigea de ce côté, suivit la lisière, inspecta les alentours. Un paysan arrachait des herbes dans son champ de légumes. Peut-être pourrait-il

la renseigner ? Mais elle n'osa pas l'interroger. Elle courut longtemps à travers la campagne, s'arrêtant aux carrefours, prenant un sentier, revenant sur ses pas, cherchant la Dargente jusque dans les prés, parmi les troupeaux d'aumailles couchés sous les chênes, grimpant sur les barrières, et, la main devant le front, regardant au loin si elle ne voyait pas une tache blanche isolée au milieu de la verdure.....

Cette course avait ramené le coloris de ses joues ; mais l'inquiétude, l'affolement troublaient ses yeux d'ordinaire si limpides. Elle finit par croire que la Dargente était retournée à l'étable.

Qu'avaient-ils pensé alors au Vernat en la voyant revenir ? Quelle histoire inventerait-elle pour expliquer sa fuite ?

Tandis qu'elle s'ingéniait à trouver vingt prétextes plus ou moins plausibles, elle vit s'avancer dans la « passière » un chariot chargé de gerbes d'avoine. La montagne d'or se balançait lourdement de gauche à droite, resserrée dans l'étroit chemin, entre les bouchures qui lui arrachaient des brindilles.

Francine dut s'effacer pour laisser passer l'attelage.

Elle eut un saisissement en reconnaissant, derrière le chariot, Jean Gozard qui poussait la Dargente devant lui. Le sort semblait se plaire à lui faire rencontrer alternativement, à de courts intervalles, le valet et le fermier. Il n'y avait cependant rien de surprenant à ce que Jean Gozard passât par là. On rentrait les avoines à la Richarderie et Francine était sur le chemin de la ferme.

Le valet, son râteau de bois sur l'épaule, sifflait un air qui s'accordait avec l'heure mélancolique du crépuscule.

— Ah ben ! s'écria Francine, haussant la voix pour se donner de l'assurance. Ça, c'est un tour, par exemple !

D'un commandement bref, Jean arrêta ses bœufs qui continuaient paisiblement leur route.

— Hein ? Quel tour ? demanda-t-il d'un air narquois.

— Elle m'en a fait faire du chemin, la vilaine bête !

— J'allais la reconduire au Vernat !

— Je te remercie, Jean ! Je te remercie beaucoup !

— Dame ! tu as de la chance que ce soit moi qui l'ai retrouvée !

— Et... où donc qu'elle était ?

— Dans les betteraves de la Richarderie ! Il y a du joli ! Si maître Baptiste voit le dégât, il pourrait bien envoyer une carte de juge de paix au père Charrier !

— A mon père ?

— Parfaitement. Il est responsable. Quand on vous confie une bête, on ne la laisse pas sauter chez le voisin pour endommager son bien ! Maître Baptiste n'est pas un homme endurant, je te préviens.

Jean Gozard, les bras croisés, dévisageait Francine.

— Faut croire que tu la gardais bien ta vache, dit-il, pour qu'elle se soit égarée jusque dans les champs !...

— Laisse donc ! balbutia Francine, je m'étais endormie... Le temps était si lourd !... Je...

— Ah ! tu dormais ?

— Pour une fois que ça m'arrive...

— Pas sûr !

— Si fait !

— Ça ne t'a guère réussi, pas vrai ?

— Ma fi non !

— On ne sait jamais ce qui se passe quand on dort....

Cette façon ironique de parler, ces phrases énigmatiques commençaient à intriguer Francine. Elle essaya de sourire. Mais Jean la pressa de questions :

— Tantôt ? tu étais au communal ?

— Oui ! Seulement je cours depuis un bon moment ! Tu vois, je suis en nage !

— Tu cours comme ça depuis les midi ?

— Ça te plaît donc de me taquiner ?

— Enfin, comment se fait-il que je ne t'aie point vue ? Je suis passé par là sur le coup de deux heures !

— J'étais au moins dans le bas, sous la saulaie !

— Non. Ravarin-le-Nabot, qui venait de couper des balais, m'a renseigné. Tu remontais la colline, vers la rouesse des Canaux...

Elle devint très pâle. Un frisson la parcourut toute. Elle balbutia :

— Moi ?

— Oui, toi ! Pas une autre ! et si tu t'es endormie comme tu racontes, c'était entre les bras de.....

— Tu mens, Jean ! Tu mens !

— Quoi ? Attends donc pour piailler que je t'aie dit le nom de ton galant ! Eh bien ! c'était Venasson !

Elle demeura un instant stupéfaite, étourdie comme si elle venait de recevoir un coup de massue ; puis, criant, sans se soucier d'être entendue :

— Tu mens ! Vous mentez tous les deux, toi et Ravarin-le-Nabot. Il ne m'a pas vue..... Non ! Non ! Il ne m'a pas vue !

— Je ne m'étonne plus maintenant si tu faisais tant ta mijaurée le jour où je voulus t'embrasser...

— Ah ! si tu savais, pourtant, Jean ! dit-elle avec ferveur.

— Tu te réservais pour ce gars-là ?

— Je ne suis pas coupable !

— Un joli coco ! Je t'en fais mon compliment ! Bernagout, passe encore...

— C'est donc parce que je suis pauvre que tout le monde me jette la pierre.., même toi, Jean Gozard ! Toi aussi ! Ah ! je suis trop malheureuse !

Elle s'était affalée au milieu du chemin et, la tête croulée entre ses genoux, elle pleura abondamment.

— Tout de même, continua le valet avec une froideur cruelle, je ne te savais point aussi sournoise, Francine ? Vrai, là ! ça m'étonne de toi !

— Puisque je te dis que ce n'est pas vrai, crois-moi donc ! hurla-t-elle en se tordant les poings.

— Eh non ! Je ne peux pas te croire. Tiens ! J'affaitais mon chariot dans le champ du Plaix, d'où l'on domine le pays à vingt lieues... Je l'ai vu sortir de la rouesse, ton Venasson, tel que je te vois !

— Qu'est-ce que ça prouve ? Quand on veut accuser...

— Bah ! il y a longtemps que tu joues ce petit jeu-là avec lui à Lépot !

Elle se dressa d'un bond pour lui fermer la bouche.

— Si c'est possible !

— Seulement, je trouve ça dégoûtant, moi ! Aller avec un homme qui a maltraité ton frère, le Félix...

— Jean !

— Un homme qui s'est conduit comme une canaille avec le père Charrier...

— Jean ! Jean ! implora Francine.

Elle était à bout de courage et de dissimulation. Elle aurait tout avoué pour en finir si elle en avait eu la force ; mais l'atroce sacrifice, sa course à travers les sentiers, la fatigue, les émotions violentes l'avaient épuisée. Elle suffoquait. Les choses tournèrent autour d'elle, elle porta ses deux mains à sa gorge que l'angoisse serrait dans son étau... et chancela.

Jean la vit blêmir. Il la soutint dans ses bras et la coucha évanouie au milieu des herbes.

Agenouillé près d'elle, il épongea la sueur qui perlait à ses tempes et versa entre ses dents serrées quelques gouttes d'eau-de-vie d'une

gourde qu'il était allé chercher dans son bissac.

Francine ouvrit les paupières et fixa sur lui des yeux brillants de fièvre, de reconnaissance et d'amour. Et elle était très séduisante ainsi. Jean le sentit et se troubla. Une soudaine poussée de désir le retenait vers ce corps onduleux dont les jeunes seins soulevaient violemment l'étoffe du corsage... Il se pencha plus près encore, respirant sur elle comme une odeur d'amour qui le grisa. Elle s'offrait toute à lui !

Dans la joie des baisers, elle espérait calmer l'effroi des larmes. Et ses regards devenaient provocants, plongés dans les prunelles, douces comme un paysage, de ce gars superbe, dont les cheveux se coloraient de la dernière flambée du jour, dont les joues, couvertes d'un fin duvet, faisaient songer à la fraîcheur d'un clair matin, et dont les lèvres avaient le parfum des herbes ! Toute la jeunesse, toute la force de la belle vie ardente étaient en lui !... Ah ! pourquoi n'était-ce pas Jean Gozard qui l'avait prise là-bas, dans la houle verte des genêts perfides ?...

— Non ! fit le valet se redressant, dépité sans doute à l'idée qu'il ne serait pas le premier. Non ! Avoir pour amoureux un Venasson !

Et il lança un jet de salive sur les cailloux, montrant ainsi en quel mépris il tenait le fermier de Lépot.

Péniblement, Francine se remit à son tour sur ses jambes flageolantes.

— On t'a trompé, Jean, murmura-t-elle. Voilà toute la vérité : J'ai rencontré Venasson... Il m'a poursuivie... Mais tu sais bien que je le déteste, dis, tu le sais bien ? Mon Dieu ! Mon Dieu ! Si tu répétais des choses pareilles à la maison ?

— Rassure-toi, fit Jean. Après tout, ça ne me regarde pas ! Je t'ai dit ça par amitié pour les tiens. Allons ! Ramène ta vache... Et bonsoir !

Il secoua sa tête altière, comme s'il voulait se débarrasser d'une pensée gênante, et cria très haut dans le vent :

— Oh ! La ! Barré ! Rondin !

Pesamment, le chariot se remit en branle au pas lourd et lent des charolais obéissants.

— Merci, Jean Gozard ! balbutia Francine avec humilité.

Mais il s'éloigna en silence et sans se retourner.

Francine regarda sa silhouette disparaître sous les branches inclinées, elle entendit sa voix exciter l'attelage, puis son sifflement monotone qui berçait la marche des bœufs....

Elle s'achemina avec sa vache du côté de la chaumière, le cœur mort, un grand désespoir fixé dans ses yeux largement ouverts devant elle.

XIX

Vers la mi-septembre, Félix put se lever. Il devait cette résurrection bien plus à sa volonté de vivre qu'aux empiriques de la Caillaude.

Tandis qu'il traînait son corps languide le long des murailles, il observait Francine. La pâleur de la jeune fille le frappa ; ses yeux cernés qui se détournaient de son franc regard, ses traits altérés, les bouffissures de ses paupières attestaient une douleur secrète, des nuits passées à pleurer.

— Mais tu ne vois donc pas comme elle change ? disait-il à sa mère lorsque Francine était aux champs.

— Quoi que tu veux qu'on y fasse, mon pauvre

garçon, répondait la mère Charrier. Ça ne mange pas son content, pardié !

Félix s'imagina qu'il lui avait peut-être communiqué son mal.... Cette pensée le torturait.

Il en arrive malheureusement souvent ainsi dans nos campagnes. Les fils des paysans désertent la terre maternelle. Poussés par l'appât du gain et le goût des plaisirs, ils émigrent vers la Ville dont ils ont entrevu le mirage dans leurs rêves. La Ville les enveloppe dans ses tentacules et aspire leur sang généreux. Alors, épuisés, la nostalgie du sol natal s'empare d'eux ; ils tendent leurs bras affaiblis vers le vieux clocher dont les carillons ont égayé leurs dimanches, et ils reviennent flétris, consumés, inutiles, trébucher sur les humbles seuils toujours hospitaliers aux enfants prodigues ! Mais les simples ne savent rien des lois de l'hygiène... On mange, on dort, on aime, on naît, on meurt dans la même pièce ; on se calfeutre avec les malades, portes et fenêtres closes, pour éviter les courants d'air... Et le mal terrible, la Tuberculose, importée de la ville par les fils, va germer dans les foyers sains, jadis !

Pourtant, Francine vivait constamment au dehors ! Le souffle pur des collines aurait vite chassé de ses poumons les microbes qui eussent cherché à les contaminer ! Non ! Ce n'étaient pas encore là les causes de son dépérissement ! Alors, pourquoi cette mélancolie, ces terreurs soudaines qui affolaient ses prunelles et la clouaient, tremblante, au coin de l'âtre vide, dans l'attitude d'un chien battu ?

Depuis que la petite fauvette du Vernat ne chantait plus, depuis que ce faible rayon de joie s'était éteint, la chaumière silencieuse ressemblait à un tombeau !

Félix n'osait formuler certaines craintes qui se faisaient jour au sujet de Venasson. Il préféra croire à quelque chagrin d'amour.

— Cachottière ! murmura-t-il en lui flattant les mains. Tu ne veux pas me confier ton secret ; mais je sais bien ce qui pâlit ton joli visage ! L'amour, l'amour, ma belle !

— Oh ! Félix...

— Après tout, tu es en âge de te marier ! Vois ! Je ne suis pas un grand clerc ; mais je ne pense

guère me tromper en te disant que cela date du soir où je t'ai conseillé d'aller au bal. Tu es restée triste au moins pendant huit jours ! Cette fois, ça dure depuis plus longtemps ! Veux-tu que je le nomme ton amoureux, hein ? veux-tu ?

— Je t'assure, Félix...

— Jean Gozard ! Ha ! ha ! J'ai deviné ! Tu rougis ! Ne t'en défends pas, va, ma petite Francine ! ça me fait plaisir ! Tiens ! viens m'embrasser !

Il la pressa sur son cœur de toute la force de son affection, sans plus s'inquiéter des larmes qui coulaient sur les joues de Francine.

— Tu ne t'imagines pas le soulagement que j'éprouve ! ça me réjouit ; ça me tranquillise ! Bien mieux, ça me guérit ! C'est un si brave, si loyal garçon celui que tu choisis ! Ah ! tu seras heureuse avec lui ! Jean Gozard, mon meilleur, mon seul ami !... On a fait notre communion ensemble dans la petite église de Langeron... On a tiré au sort la même année !... A mon retour, quand il est venu me voir, tu te rappelles, il nous parlait de ça ! Vrai ! Je suis content ! Je suis bien content !

Comment détruire ses chères illusions ? Francine n'en eut pas le courage. Elle dit cependant :

— Mais, Félix, je ne songe pas à me marier, je t'assure !

— Taratata ! Tu y songes bien, mais tu n'oses pas l'avouer... Et je sais pourquoi, va ! Seulement, je me charge d'arranger les choses ! Au moins, j'aurai donc eu du bonheur dans ma vie, un vrai bonheur ! Ha ! ha ! ha ! !

Pour la première fois depuis qu'il était revenu, Francine l'entendit rire, et ce rire lui fit mal.

— Félix, murmura-t-elle, tu sais combien nous sommes pauvres ! Je n'aurais même pas de quoi m'acheter un voile de mariée !

— Eh ! ne peut-on s'aimer parce qu'on est gueux ? Quand on suit son chemin droit, encore qu'on n'ait que des loques à se mettre sur le dos, et une croûte de pain dur sous la dent, on n'a jamais honte de soi-même. Il faut avoir plus d'orgueil que ça, Francine, et te dire que si Jean Gozard te prend pour femme, il ne te fera pas plus d'honneur que tu lui en auras fait en l'acceptant comme époux. Allons !

Sois gaie, petite sœur ! Il viendra te chercher, ton galant aux cheveux roux ! C'est moi qui t'en réponds !

— Écoute, Félix, si tu n'en parlais à Jean que... plus tard ?

— Attendre ? Il faudrait attendre que les ennuis te fanent, que les pleurs t'enlaidissent pour lui dire que tu l'aimes ?

Sa résolution était prise. Il secoua la tête à toutes les vagues raisons que Francine essayait de lui donner et, fatigué par ce long entretien, il se laissa choir dans son fauteuil et s'endormit.

Félix traversait cette période trompeuse de fausse convalescence qui fait dire aux gens clairvoyants : « C'est le mieux de la fin » ! Mais la source d'énergie n'était pas encore tarie en lui.

Il s'entraînait en d'assez longues promenades. On le rencontrait sur la route, longeant les plessis à l'abri du vent, traînant ses fuseaux de jambes, le dos en arc, arrêté tous les dix mètres par une petite toux sèche qui carminait ses pommettes saillantes.

Un jour, il s'achemina ainsi, par étapes, jus-

qu'à la Richarderie. En arrivant au coin d'un champ, il entendit grincer une herse et monter le cri d'un laboureur :

— Rondin ! Viens là ! Colin ! Ah ! Rosier ! Oh ! là ! oh ! oh ! là !

Félix s'approcha de la barrière.

Jean Gozard, au front de ses bœufs, vêtu d'un pantalon de treillis, les manches de sa chemise flottant au gré de la brise, les stimulait de la voix et de l'aiguillon.

Un « corniau » à poils noirs le suivait, la tête basse, en philosophe.

La terre s'aplanissait sous les dents de la herse qui broyait les mottes et traînait à sa remorque les « cotrons » et les mauvaise herbes. Des corbeaux, comme des taches d'encre, étaient éparpillés dans le champ.

Lorsque Jean arriva au bout de la planche, il aperçut Félix et vint à lui d'un pas mesuré, lourd et dandinant, habituel aux terriens.

— Ah ben ! Bon d'la ! fit-il. Si je m'attendais à te voir !

Et, dans sa main rude, il prit les doigts longs

et osseux de Félix, n'osant les serrer de peur de les entendre craquer comme du bois mort.

— Te voilà rétabli à c't'heure ! ajouta-t-il, regardant avec une compassion maladroite la face cireuse encadrée de barbe noire, les oreilles transparentes et décolorées de son ami.

Félix n'aimait pas qu'on s'occupât de sa santé. Il dit,pour donner un autre tour à la conversation :

— Je t'ai dérangé de ton ouvrage ? Tu étais en train d'herser ?

— Comme tu vois ! Je profite de la trempée de cette nuit ; mais la terre est toujours sèche. Il faudrait que ça tombe encore toute une journée. Si le temps voulait s'y mettre seulement !

Ils levèrent machinalement les yeux vers le ciel orageux, rayé à l'horizon de grandes lignes violettes.

— Il y a cependant bonne apparence ! observa Jean.

— Ça ne te ferait rien de marcher un peu avec moi ? demanda Félix. J'ai eu chaud pour venir et je crains de me refroidir si je m'arrête.

— Veux-tu rentrer te reposer à la maison ?

— Non. Je préfère marcher.

— Ma foi ! Mes bœufs sont las... Je reprendrai ma tâche demain. Allons-y !

Il abandonna la herse sur la glèbe et ramena ses bœufs. Le corniau flairait Félix et grognait en serrant la queue et les oreilles.

— Capitaine ! commanda Jean. Apaise-toi !

Non loin de là, entre deux noyers centenaires, se dressaient les toits de la Richarderie recouverts de tuiles neuves.

Dans la cour, une bande de nourrains barbottait autour d'une auge en pierre. La volaille picorait sous l'auvent de la grange, et des pigeons, à gorge bleue, suivaient familièrement la maîtresse qui portait des fromages dans la « séchère ».

Devant la porte de la maison, une grosse fille de ferme repassait du linge blanc. Elle n'avait ni corset ni caraco. Ses bras nus, potelés, de la couleur du pain de seigle, faisaient plaisir à voir, et ses seins mouvants accusaient leur rondeur sur la chemise de toile bise... Félix, qui la contemplait depuis un instant, sentit passer un frisson dans son corps épuisé.

Jean, ayant conduit ses bœufs à l'écurie, s'en alla doucement avec Félix à travers les sentiers de la Richarderie, sous l'ombrage des frênes et des sureaux noirs.

— Ça me fait du bien de respirer l'air de par là ! continua Félix.

— Tu devrais y venir plus souvent !

— C'est vrai ! mais les forces !... J'aimerais tant parler avec toi de ce qu'on faisait dans notre enfance, de nos jeux, du père Garal, l'instituteur de Langeron... Tiens ! Je pensais à lui dernièrement. Sais-tu ce qu'il est devenu ?

— Non. Mais je me rappelle des coups de règle qu'il nous envoyait sur la tête !

— Dame ! nous lui cachions sa calotte et ses livres... et nous mangions les groseilles de son jardin. Ah ! ce temps-là, mon bon Jean ! Ce temps-là ne reviendra plus ! Le père Garal est peut-être mort, et moi... je n'en suis pas loin !

— Allons ! allons ! te voilà encore avec tes bêtises !

— Peuh ! On sent bien quand on est au bout de son rouleau ! C'est pour cela que je vou-

drais te parler de quelque chose... qui t'intéresse.

Il s'arrêta pour souffler et sa toux souleva comme un bris de porcelaine dans sa poitrine.

— Jean, demanda-t-il en passant familièrement son bras sous le sien. Tu ne songes pas à te marier?

— Moi? fit le valet de la Richarderie, étonné de cette question. Non ; ma foi ! Je me trouve bien ainsi; je ne vois pas pourquoi je m'embarrasserais d'une femme !

— Ah !

— A quel propos me demandes-tu cela ?

— Rien. Pour.... rien !

— Enfin, tu avais ton idée ?

— Sans doute !

— Voyons tout de même ?

— Eh bien ! j'en connais une, moi, qui ferait ton affaire : travailleuse, honnête, douce, jolie, et qui t'aime, mon vieux Jean, qui t'aime à en perdre le boire et le manger.

— Ah bah! Qui donc ça peut-il être ?

— Tu ne devines pas ?

— Non.

— Francine !

— La... Francine ? fit Jean stupéfait.

— Oui, ma frangine. Ça t'étonne ?

— C'est elle qui te l'a dit ?

— Oh ! ça n'a pas été sans mal. J'ai dû lui arracher tous les mots les uns après les autres... Depuis un tour de temps, elle ne mangeait plus ; elle pâlissait, elle avait les yeux rouges... J'ai voulu savoir, comprends-tu ?

— Et tu as appris que tout cela...

— Venait de toi !

— Tu te trompes, Félix !

— J'en suis sûr !

— Eh bien ! c'est elle qui t'a trompé, voilà tout ! s'écria Jean brutalement en haussant les épaules.

Il s'arrêta, sentant qu'il allait commettre une faute irréparable. Il eut pitié de son ami.

— Voyons, Félix, ajouta-t-il essayant de sourire. Ça n'est pas sérieux ?

— C'est tellement sérieux, qu'elle dépérit tous les jours ! Tiens, mon vieux, tiens, si tu voulais me voir un petit goulain de joie avant que je m'en

aille... tu la prendrais pour toi ! Je n'ai rien de rien à lui donner, moi, c'est vrai, mais s'il fallait faire tout de suite le sacrifice du peu de vie qui me reste...

— Félix ! Veux-tu que je te dise ?

— Marche !

— Eh bien ! si je me mariais avec ta sœur, ça serait la faim qui épouserait la soif !

— Bah ! quand on est jeunes, bien portants, que l'on a du courage et que l'on s'aime, c'est déjà le bonheur si ce n'est pas la richesse.

— Enfin, ces choses-là ne se règlent point à la galope ! Faut réfléchir, songer que la marmaille vient plus vite que des rentes !...

— Elle est pourtant gentille, Francine ; elle est robuste, bonne comme le bon pain ! Il ne lui manque que de beaux habits pour qu'elle soit jolie comme une reine ! Ah ! elle gagnerait vite de quoi se parer pour te plaire davantage, si tu consentais à la sortir de son milieu ! Mais, excuse-moi de te parler si ouvertement... Je croyais que vous partagiez les mêmes sentiments, et...

Il regarda Jean à la dérobée, mais comme celui-

ci ne répondait pas, il continua en phrases hachées, entrecoupées de continuels accès de toux :

— Bien sûr ! ça ne te dit rien ! La honte d'épouser une fille sans le sou, n'est-ce pas ? Le père et la mère Charrier à ta charge ! Les pauvres vieux ! ça n'est pourtant pas du monde gênant ! On pourrait bien leur proposer de rester qu'ils n'accepteraient pas... Ils s'en iront finir leurs derniers jours à l'hospice, comme des gueux !... C'est la récompense habituelle de tous ceux qui ont travaillé pour enrichir les autres ! Moi, je ne compte pas. Les premiers vents d'automne vont me rafler avec les feuilles ! ça fera un traîniau de moins !... Mais ce que je crains, vois-tu, c'est... l'autre, là-bas, l'oiseau de proie... Venasson !... Ma petite Francine sera donc délaissée, seule au monde, sans défense... Ah ! promets-moi que tu veilleras sur elle, Jean, que tu la protégeras en souvenir de ton ancien camarade !

Comme ils longeaient une chenevière pour rejoindre le chemin du Vernat, une perdrix s'envola brusquement devant eux et se posa plus loin dans un champ de sarrasin.

— Si Venasson s'était trouvé là, observa Jean, désignant la perdrix, il ne l'aurait pas manquée !

Félix s'imagina que son ami détournait à dessein la conversation pour éviter de lui donner la suprême assurance qu'il lui demandait. Amèrement désillusionné, voyant son pauvre rêve — et peut-être aussi celui de Francine — s'écrouler, son caractère aigri se révolta devant l'indifférence de Jean.

— Oui. Je comprends ! dit-il d'une voix tremblante de colère. Des filles comme Francine, on en veut bien, mais pour la bagatelle ! Toi-même, tu ne demanderais pas mieux, je parie, d'accepter le plaisir sans encourir la responsabilité... C'est peut-être seulement déjà fait ?

— A la fin, à la fin ! s'écria Jean courroucé. Ta sœur...

Il se tut subitement.

— Eh bien, ma sœur ?

— Rien !

— Si ! Parle ! Tu voulais dire quelque chose ?

— Non !

— Allons ! Pas de mystères entre nous !

Mais Jean s'obstinait dans son silence.

Un soupçon terrible traversa tout à coup l'esprit de Félix.

— Est-ce que Francine... Hein, est-ce qu'elle se conduirait mal ?

Jean regardait toujours le sol sans parler.

— Réponds ! réponds ! s'écria Félix le tirant par le bras et l'obligeant à lever la tête. Tu ne vois donc pas que tu me tues ?

Sa face en effet verdissait ; ses yeux prenaient une expression d'angoisse effrayante. Il aspirait l'air à plein souffle, se raidissant contre sa douleur morale et le mal terrible qui lui tenaillait les poumons. Jean crut qu'il allait trépasser là sur le chemin ; mais il poussa une longue exclamation et lui serrant la main :

— Jean, dit-il, j'ai été injuste. Tu ne m'en veux pas ? J'avais des pressentiments... Ça devait arriver... Tu n'as plus besoin de me dire avec qui... Le misérable !

Ses dents s'entrechoquaient dans sa bouche.

— Mais... Je serai calme, continua-t-il cherchant à se maîtriser, très calme ! Il faut que je le sois,

n'est-ce pas, si je veux vivre, car je veux vivre, mon vieux !... Tiens ! Tout cela glisse sur moi maintenant comme sur une peau d'anguille... Je ne m'émotionne pas, tu vois !... Accompagne-moi jusqu'au carrefour, veux-tu ? Je me sens faible sur les jambes... C'est que j'ai beaucoup, beaucoup marché aujourd'hui !

Et, le front vers la poussière, le pas traînant, courbé sur son bâton comme un vieillard, le corps agité par instants de grands frissons, il semblait réfléchir profondément.

Comme ils passaient devant la ferme de Pierre Filloux, aux Quatre-Vents, il se redressa et, montrant à Jean Gozard un épervier cloué en trophée, les ailes ouvertes sur la grande porte de la grange, il dit avec un accent que l'autre n'avait jamais entendu :

— J'en connais un qui ferait bien à cette place !

XX

Félix était énigmatique. Il se désintéressait de tout ce qui se passait autour de lui, causait peu, ne se plaignait jamais, évitait toute contrariété, uniquement préoccupé de sa personne, s'accrochant désespérément aux derniers rameaux de sa fragile existence.

Il errait dans la campagne, rôdait le long des haies, faisait le guet comme un garde-champêtre en quête de flagrants délits. Parfois son visage prenait une expression sinistre ; il accélérait le pas à la poursuite d'une silhouette de chasseur entrevue dans un guéret, d'une ombre s'allongeant au crépuscule sur la pelouse verdoyante d'un carrefour ; mais il était obligé de s'arrêter

pour cracher le sang et haleter comme un cheval harassé après une longue course. Cependant, lorsqu'il rentrait au Vernat, souvent tard, le soir, il retrouvait sa placidité devant la table familiale et attaquait la gamelle d'un bon appétit.

— Si ça pouvait seulement durer ! soupirait la mère Charrier, toute heureuse de le voir ainsi.

Il aimait à s'asseoir dehors, adossé à la muraille lézardée, cuite au soleil. Il regardait devant lui l'essor d'un oiseau ou d'une branche sur le ciel, puis il courbait le front et se plongeait en de graves réflexions. Du bout de son bâton, il traçait sur le sol des signes qui intriguaient la mère Charrier. Pendant une absence de son fils, elle les montra à la Caillaude.

La remijeuse examina attentivement ces dessins mystérieux et conclut qu'il existait un rapport étroit entre ces lignes et les excursions de Félix à travers champs ; que ces promenades lui semblaient louches et qu'elle ne serait point étonnée d'apprendre qu'il tenait par là des conciliabules avec le diable !

Cette révélation jeta la mère Charrier dans un

grand trouble. Aussi, chaque soir, avant de se coucher, ne manquait-elle pas de marmotter trois *pater*, trois *ave* et de dévider un treizin de chapelets afin de délivrer l'âme de son garçon du malin esprit qui l'habitait.

Il était deux heures de l'après-midi.

Félix reposait sur son lit; la mère Charrier étendait du linge sur la haie du petit jardin, une maigre lessive qu'elle avait faite le matin, des hardes reprisées, raccommodées sur toutes les coutures.

La Grite, échevelée, les yeux mauvais, les lèvres pincées, fit irruption dans la cour.

— Ah! la catin! la traînée! s'écria-t-elle, tandis que la mère Charrier, ahurie, ne comprenant rien à ce débordement d'injures, la regardait bouche bée, une camisole au bout des bras, figée dans cette attitude.

— Après qui donc que vous en avez comme ça, notre maîtresse ? demanda-t-elle doucement.

— Après qui? hurla la Grite, les poings sur les hanches, campée comme une chienne hargneuse

prête à bondir et à mordre. Après votre fille, la Charrière.

— Oh ! ben ! notre maîtresse ! Quoi donc qu'elle a pu vous faire, la pauvre innocente ?

— Pardi ! vieille sordaire[1] ! Si vous la défendez, c'est que vous y trouvez votre compte dans ses saloperies. Savez-vous où elle était tantôt, hein ?

— Dame, notre maîtresse, bégaya la brave femme toute craintive. Où donc ? elle a mené sa vache à l'herbe sur le communal comme d'habitude.

— Elle était couchée dans le foin du chafaud avec Venasson !

— Hé ! grands saints du paradis ! Criez pas si fort, gémit la mère Charrier, joignant les mains et se tournant vers la maison. Si Félix vous entendait !

— Et vous croyez que je vas endurer une vie pareille ? Votre Francine ! Une feignante, une gourgandine avec ses airs faux ! Ça refuse de tra-

1. Sournoise.

vailler à Lépot sous prétexte que mon homme la tourmente et ça se conduit comme la dernière des dernières !

La mère Charrier jetait des regards anxieux du côté de la maison, s'attendant à voir surgir Félix sur le seuil, attiré par le bruit de la discussion. L'inquiétude la mordait aux entrailles, car elle savait que la moindre émotion pouvait être fatale à son fils. Ce qu'elle apprenait sur la conduite de Francine ne l'émotionnait qu'à demi ; au fond, elle n'y croyait pas.

— Il y en a du vicieux dans son corps à c'te Sainte-Nitouche ! vociféra la Grite.

— Maîtresse ! supplia la mère Charrier. Causez plus bas !

— A cause de votre traîniau ? Je vas peut-être me gêner pour dire ce que j'ai à dire ? Je suis chez moi ici ! C'est vous qui n'y êtes pas ! Faudra même voir à porter votre vermine ailleurs...

— Oui ! oui ! notre maîtresse, s'écria la mère Charrier, espérant s'en débarrasser ainsi. Oui, on s'en ira, quand vous voudrez...

— Elle en a de la chance d'avoir déguerpi

quand je suis montée au chafaud, la fumelle ! J'avais pris le fourchat de l'écurie ! Je te lui aurais bien fait perdre son envie de ramiauler dans le foin comme une chatte en « lu » !

— Maîtresse ! Notre maîtresse ! adjurait la mère Charrier.

Mais la Grite semblait faire exprès de hausser le ton. Elle aurait voulu que le village d'Augy fût tout entier rassemblé autour d'elle pour écouter le flot de paroles que lui suggérait son exaspération.

— Elles sont enragées après mon homme, toutes ces cateaux-là ! Quand j'en aurai fenaillé une, les autres dureront peut-être...

— Il va vous entendre, notre maîtresse, il va vous entendre !

— Qui ?

— Félix, bonnes gens ! mon Félix !

— Et après ? Je parle, c'est pour qu'on m'entende !

— Prenez garde ! s'écria la mère Charrier exaspérée. Ça pourrait bien vous porter malheur à la fin !

Était-ce par crainte du maléfice ? La fermière se

tut subitement. Ses yeux venaient de se fixer sur un vieux cep qui tendait son bandeau de verdure sous les tuileaux ébréchés de la chaumière.

Depuis des années cette treille n'avait rien produit.

Le mildiou rongeait les feuilles et empêchait la maturation du raisin. Cette fois, sans qu'on sût à quoi attribuer semblable résurrection, la frondaison s'était développée normalement, délivrée de toute souillure, et les grappes maintenant pendaient alourdies comme des mamelles d'or au frelons et flanc du mur décrépit, bourdonnant et nacré de d'abeilles.

C'était la joie des Charrier de contempler cette treille, que le matin y posât ses perles de rosée, que le soleil y répandît son éblouissante lumière ou que le voile verdâtre des soirs y glissât son mystère...

Et la mère avait dit en montrant les grappes vermeilles : « Ce sera pour Félix ! »

La Grite comptait les raisins et se penchait pour voir s'il ne s'en dissimulait pas sous les feuillages dentelés.

— Apportez-moi une chaise et un panier ! commanda-t-elle.

— Tout de suite, notre maîtresse ! s'écria la mère Charrier.

Allons, c'était encore une petite douceur qui allait leur échapper ! Mais elle respirait maintenant, si contente que la fermière eût cessé ses criailleries qu'elle bénissait la bonne treille d'avoir causé cette diversion.

Elle plaça la chaise sous le vieux cep et présenta le panier à la Grite.

— Faut-il vous le tenir ? demanda-t-elle.

Elle regardait avec résignation la fermière couper les belles grappes dorées dont elle avait escompté la fraîcheur pour les lèvres de Félix et pensait tristement : « Pardi ! c'était bien trop bon pour nous ! »

Tout à coup, un frisson la parcourut...

Sur le seuil de la maison, Félix venait d'apparaître. Il eut un ricanement amer en voyant la Grite et dit d'une voix grinçante :

— Ramassez donc aussi les choux pendant que vous y êtes !

XXI

Lorsque la Grite se fut éloignée avec son panier rempli de raisins, bougonnant comme une guêpe autour de la vendange, la mère Charrier entra dans la maison et se laissa choir sur une chaise.

Elle paraissait désorientée, à bout de courage, elle qui n'avait jamais montré jusque-là sa fatigue ou sa peine pour ne pas désespérer les autres.

Félix, assis près de la cheminée, fixait avec insistance une tache de soleil sur le carreau où les mouches se jouaient avec les grains de poussière.

— On a trop attendu pour les cueillir ! balbutia la mère Charrier.

— Qu'est-ce que tu radotes ? demanda Félix.

— Les raisins...

— Peuh ! Cela n'a aucune importance !

— Oh ! bien sûr ! répondit-elle naïvement.

— Ce que la Grite racontait tout à l'heure sur Francine en a davantage... Ainsi, elle fréquente Venasson, la petite ?

Il dit cela avec un tel calme, d'un air si détaché, que la mère Charrier en demeura plus attérée que s'il se fût emporté tout d'un coup. Elle le regardait avec stupeur, les bras pendants, la tête vacillante.

— Tu croyais que je n'avais pas entendu ? continua Félix. Je ne suis pas sourd... Et la Grite criait comme un putois !

— C'est des menteries, des méchancetés ! s'écria la mère Charrier dès qu'elle put desserrer les dents. On ne nous trouve donc pas assez malheureux, qu'on veut encore nous salir avec de pareilles médisances ? La seule chose qu'on n'avait pas dite sur nous, on devait bien finir par nous l'envoyer à la figure !

— Je saurai la vérité.

— Oh ! laisse donc ça, va, mon garçon ! Tu te

mangeras les sangs pour rien. Je la sermonnerai, moi, la Francine !

— Non ! fit-il impérieusement. Cela me regarde. Écoute seulement. Quand mon père reviendra des champs, pendant que je causerai avec ma sœur, tu le feras patienter. Il n'a pas besoin d'apprendre ces choses-là.

Passive, traînant ses savates, la mère Charrier retourna étendre le reste de sa lessive sur la clôture du jardin, tandis que Félix se plongeait de nouveau dans ses ruminations.

Un bruit de sabots sur les cailloux du chemin lui annonça le retour de la vachère.

Court vêtue, étriquée dans sa jupe de lainage gris, des mèches de cheveux blonds envolés lui mettant comme une couronne d'épis autour du front, Francine conduisit la Dargente à l'écurie et rentra dans la maison.

Elle jeta un regard distrait sur l'horloge, fureta sans besoin dans la « yette », le tiroir au pain, rangea des pots sous la bassie et s'apprêtait à gagner le réduit où elle couchait, lorsque Félix l'appela :

— Viens voir là, Francine !

Elle se retourna et resta immobile.

— Approche ! On croirait que je te fais peur ?

Elle s'avança d'un pas indécis.

— Tu n'as donc pas la conscience tranquille ! Donne-moi tes mains ! Là ! Pourquoi trembles-tu ?

— Sais pas !... C'est bête !...

— Lève les yeux ! Regarde-moi bien franchement, comme dans le temps ! Ils ne sont donc pas restés honnêtes, ces pauvres yeux, que tu les détournes des miens, dis, Francine ? J'ai cru, moi, que c'était l'amitié de Jean Gozard qui te les faisait tenir ainsi baissés... mais je sais aujourd'hui ce qui les trouble...

Il pesait sur les mots, et sa voix devenait grave pour monter bientôt, sèche et impérative :

— C'est Venasson ! Venasson ! Je sais tout ! Ne mens pas ! Explique-toi ! Il faut que je sache ! J'ai besoin de tout savoir... Il t'a forcée, violentée, menacée... dis ?... Il s'est jeté sur toi ? Voyons, parle ! parle !

Haletante, farouche, têtue comme la bête qui

sent l'abattoir et recule par instinct, Francine s'obstinait dans son silence et cherchait à dégager ses poignets autour desquels Félix mettait le bracelet de ses doigt glacés.

— Tu ne veux rien dire ? Eh bien, écoute ! Il t'a prise la première fois dans les genêts... Et, depuis, c'est partout où ça se rencontre, derrière une bouchure, au creux d'un sillon... Tout vous est bon, jusque dans le chafaud de Lépot !...

Elle s'écroula aux pieds de Félix comme une chiffe, les bras morts, anéantie, toute sa honte lui rejaillissant à la face.

Félix pourtant maîtrisait la révolte qui grondait en lui :

— Pourquoi t'es-tu cachée de moi, Francine ?

Elle leva sur lui ses yeux brûlés de larmes et Félix put y lire comme autrefois ; mais la clarté sereine où se reflétait l'âme ingénue de Francine était obscurcie maintenant par le voile des terreurs, des peines et du remords. En revanche, le visage de Félix était empreint en cet instant même d'une si grande bonté que Francine, plus calme,

plus confiante, reposa son front sur ses genoux. Et, dans un de ces élans qui préparent à la confession d'une faute, elle s'écria éperdument au milieu de ses sanglots :

— Non ! je ne peux pas ! je ne peux pas !

— Francine ! dis-moi la vérité. Il t'a prise de force ?

— Non !

— Ah ! tu t'es donnée à Venasson ?

Un accès de toux le renversa dans son fauteuil et, du geste, il repoussa Francine.

— Félix ! Félix ! s'écria-t-elle affolée par la fixité de ses yeux immenses qui la regardaient avec effroi.

— Va-t'en !

— Pardon ! Félix ! Pardon !

— Parle ! parle ! supplia-t-il d'une voix mourante.

— Eh bien... Il m'a dit : « Si demain tu n'es pas à la genêtière, je les chasse du Vernat ! » Et à ce moment-là, mon Félix, tu étais bien malade ! Une émotion, une secousse un peu violente pouvaient te tuer... J'ai eu si peur le jour où je t'ai

vu regarder une flaque de sang devant toi !... Il menaçait aussi de faire vendre notre mobilier, de jeter m'man, ma pauvre m'man, mon p'pa à la rue... Alors, écoute-moi, mon Félix, pardonne-moi, dis, Félix ! J'ai perdu la tête, j'ai cru qu'il fallait lui céder pour vous sauver et je me suis rendue là-bas où il m'avait dit... Et, depuis, c'est comme un mauvais sort qu'il m'a jeté... Quelque chose me pousse vers lui... J'obéis à tout ce qu'il me commande... Il me semble que je ne suis plus Francine !...

Sa tête retomba sur les genoux de Félix.

Alors, il la prit entre ses deux mains décharnées, cette tête douloureuse abandonnée, il la haussa jusqu'à ses lèvres décolorées, toutes brûlantes de fièvre, et dit avec un accent de tendresse et de commisération qui partait du fond de son âme :

— Pauvre chetiote !

Francine s'accrochait à lui, frissonnante et plaintive :

— Défends-moi d'y retourner... Empêche-le de me poursuivre, Félix ! Chasse le démon que j'ai

après moi ! Fuyons le Vernat !... Je travaillerai ailleurs de toutes mes forces ! Mais allons-nous-en, loin, bien loin d'ici !...

Il essaya de la calmer par de tendres paroles et, la pressant sur son cœur, il murmura gravement, comme s'il s'agissait d'un serment :

— Bientôt, tu ne le craindras plus !

XXII

Le fusil sous le bras, le pantalon flottant sur les bottes, la veste de toile ouverte, la carnassière au flanc, ses deux « corniaus » quêtant devant lui, Venasson, du matin au soir, parcourait les champs, les guérets et les rouesses, ne rentrant à Lépot qu'aux heures des repas.

Seul, sans ses chiens, après le coucher du soleil, il se dissimulait à la lisière d'un bois ou derrière une bouchure pour « affuter » les perdrix et revenait presque toujours de ces excursions le carnier rempli de gibier dont la Grite tirait profit sur les marchés voisins.

Venasson, surpris de ne plus voir Francine, allait de temps en temps rôder du côté du Vernat.

La mère Charrier qu'il rencontra, paissant sa vache au carrefour des Colas, lui apprit que sa fille était malade et ne quittait plus la maison. Il dut se contenter de ces explications, mais il s'éloigna déconfit, furieux, donnant des coups de bottes à ses chiens.

Félix, secoué par la toux ainsi qu'un arbre chétif sous l'aigre vent d'arrière-saison, sentait ses dernières forces l'abandonner. Il n'en continuait pas moins de surveiller avec une volonté acharnée les randonnées de Venasson. Il connaissait les habitudes du fermier, les chemins qu'il suivait de préférence ; il aurait pu citer à la fin de la journée, les champs qu'il avait parcourus, les rios qu'il avait franchis, le buisson où il avait dépisté un lièvre. Il le voyait enjamber le plessis des Oiselets et, lorsqu'il ne pouvait le suivre des yeux, il calculait au coup de fusil la distance où il se trouvait.

Parfois un vol effarouché de perdrix passait au-dessus de sa tête et se posait à cent mètres de là, parmi les hautes tiges des maïs ou des topinambours... Aussitôt il battait en retraite,

se doutant que Venasson ne devait pas être loin.

Entre Lépot et la Richarderie, couvrant plusieurs lieues de pays, s'étend le bois des Blins. Il est très giboyeux à cause du voisinage de la forêt du Tronçais dont il ne se trouve séparé que par un défriche d'une dizaine d'hectares. Les chevreuils y font de fréquentes incursions.

Félix avait remarqué que Venasson, à la nuit tombante, se postait souvent en lisière, à l'affût sans doute de quelque gros gibier. Il devait bientôt tirer parti de cette observation.

Un dimanche, au Vernat, qu'ils étaient tous inoccupés et taciturnes, — c'était d'ailleurs ainsi qu'ils passaient leurs dimanches — Félix dit brusquement à sa mère :

— Donne-moi une goutte ! J'ai besoin de me remonter aujourd'hui.

La mère Charrier conservait précieusement au fond de l'armoire une petite bouteille de vulnéraire pour le cas où ils se trouveraient incommodés par la chaleur au milieu des champs ! Elle la déposa sur la table.

— Apporte-nous deux verres ! commanda Félix. Le père va trinquer avec moi.

Charrier s'avança, passa la paume de sa main sous sa moustache blanche, choqua son verre et dit gravement :

— A ta santé !

— A la vôtre tous ! murmura Félix d'une voix saccadée par le manque de souffle et l'émotion.

Puis il se leva et leur annonça que Jean Gozard l'attendait à la Richarderie.

Avant de franchir la barrière, il se retourna et les vit tous trois sur le seuil, tassés comme de pauvres moutons, les yeux braqués sur lui...

Il marchait lentement, appuyé sur son bâton, les jambes fléchissantes, ménageant le peu de forces qui lui restait, faisant des haltes nombreuses au revers des talus. Le ciel épandait sur les choses sa grande douceur d'automne. Les piverts glissaient des cimes comme des fuseaux lancés par d'invisibles mains. Un vent léger soulevait un frisselis dans les feuilles passées à l'ocre et au safran. Les bouchures déroulaient leur ceinture dorée autour des pâturages... Des carillons

clamaient les vêpres au loin, de plusieurs villages à la fois.

Félix s'assit au bord du chemin avant d'arriver à la Richarderie. Des oies dormaient près de là, en équilibre sur une patte, la tête repliée sous leurs ailes. Tout à coup, le jars se détacha du troupeau et fonça sur lui, en sifflant, le cou allongé jusqu'à terre.

Félix, délogé, se leva et gagna la barrière de la cour.

Elle était fermée. Capitaine accourut, hargneux, le poil hérissé. La fermière, qui préparait la pâtée de ses oisons devant la porte, le laissa aboyer, ce qui permit à Félix de constater une fois de plus que les bêtes, dans ce pays-là, ne valaient pas mieux que les gens !

— Quoi donc qu'il vous faut ? cria la maîtresse Baptiste du même ton qu'elle disait aux mendiants : « On ne donne rien ! »

Il fit signe que sa voix faible ne lui parviendrait pas.

— Si c'est Gozard que vous demandez, il est dans le champ Guillaume.

Félix leva poliment son chapeau et se dirigea vers l'endroit qu'elle lui indiquait.

— Eh bien ! s'écria-t-il en apercevant son ami. Tu travailles un dimanche ?

— N'en parle donc pas ! fit le valet en sautant le fossé qui les séparait. Les génisses ont dégarcillé toute la bouchure cette nuit. J'étais en train de la remonter. Mais je vois bien qu'il faudra planter des pieux et mettre de la ronce artificielle. Et... à part ça ? Le portement ?

— Très bien ! très bien ! affirma Félix. La bête résiste ! Si ce n'était pas que de la toux, je serais solide comme le Pont-Neuf ! Bah ! ça s'en ira avec le reste...

— Le plus tard possible, en tout cas ! riposta Gozard.

Félix prit un ton dégagé :

— Je me fais si peu de bile maintenant, que ça pourrait bien me mener plus loin que j'en ai l'air !

— T'as raison, t'as raison, mon vieux Félix ! Et... qu'est-ce que t'es devenu tous ces jours-ci ?

— Tu ne devinerais jamais à quoi j'ai passé mon temps ?

— Ma foi ! Je ne vois pas...

— A la chasse !

— A la chasse ? Eh bien... Et ton fusil ?

— Ni fusil, ni chien, ni jambes ! De la patience, tout simplement !

— Alors, tu tends des collets ?

— On vit comme on peut ! Et puis, le braconnage rentre assez dans mes idées. Je venge le paysan dont les récoltes sont dévastées chaque année par le gibier et qui n'a même pas le droit de tirer un malheureux lapin sur les terres qu'il cultive. Le maître vient avec ses chiens, perce les bouchures, piétine le sarrasin, la luzerne, saccage le maïs, les betteraves, tout ce qui est encore sur pied en septembre, rafle lièvres, perdraux, faisans, cailles... Et si la bergère en passant lui plaît... Hein ? Il chasse !

— C'est vrai !

— Aussi, quand on lui soulève son gibier, tu m'avoueras que c'est pain bénit !

— Félix ! braconnier ! Je n'en reviens pas ! ricana Gozard incrédule.

— Tu te rigoles de ma carcasse ?

— Non... Mais, qu'est-ce que tu prends comme ça ? Des grelets?

— Si j'avais seulement un peu de forces dans les quilles, il n'y aurait pas un vieux « braconno » pour me faire la pige !

— L'émule de Venasson !

— Tu l'as dit ! Tiens ! Veux-tu m'aider ?

— A quoi ?

— Tu connais le bois des Blins ?

— Il sépare la mauvaise brande de la Bletterie du domaine de Lépot.

— En rôdant par là, figure-toi que j'ai relevé la passée toute fraîche d'un chevreuil...

— Possible ! Je sais qu'il y en a !

— Je me porte derrière un faix de balais... Et je le vois, comme je te vois ! il s'amenait... tranquillement... Ah ! c'est joli ces petites bêtes-là ! Je n'en avais jamais regardé de si près... Voilà trois fois de suite qu'il saute au même endroit... Si on le prenait ?

— On ferait un joli coup ! D'abord on aurait bien des chances pour être pris avant lui !

— Par qui ?

— Eh ! Jamet ! le garde des Oiselets dont dépend le bois des Blins !

— En y allant à cette heure, nous ne serons vus de personne.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr ! D'ailleurs Jamet ne vient jamais de ces côtés-là !

— Enfin, explique-moi comment je pourrais t'être utile ?

— Apporte seulement une pelle et une pioche...

— Ah ! je vois ça ! C'est une chausse-trape que tu veux ?

— Tout juste !

— Et... si on prend le « bestiau », qu'est-ce qu'on en fera ?

— Mon vieux, quand on ne broute que des raves et de la salade d'une Saint-Sylvestre à l'autre, lorsque l'occasion se présente de se coller sous la dent un bon morceau de venaison...

Il souligna d'un rire sardonique ce dernier mot dont Gozard ne saisit ni le sens ni l'esprit ; mais sa cause était entendue auprès du valet de la Richarderie. Celui-ci, en effet, croyant qu'il

s'agissait d'un caprice de malade, se rendit à la ferme et revint quelques instants après, ses outils sur l'épaule et une serpe passée dans la ceinture.

Ils s'acheminèrent vers le bois des Blins qu s'offrit bientôt devant eux avec ses profondeurs mystérieuses, ses chemins d'or et ses cimes fauves baignées de soleil.

Félix désigna l'endroit :

— Là ! En avant du troisième chêne !

Gozard déposa sa blouse et son gilet sur une touffe d'ajoncs, retroussa les manches de sa chemise et, de la pioche, entama la terre légère qui s'ouvrit sans effort.

Félix l'excitait à la besogne :

— Creuse ! criait-il. Creuse ! Creuse encore !

Jean lui obéissait aveuglement, sans répit, la sueur inondant son front obstiné.

A cinq pieds de profondeur, Félix l'arrêta. Il lui fit alors dissimuler la fosse sous d'épais branchages recouverts de mottes de terre et façonner un épieu solide et acéré qu'il cacha dans la haie.

— A présent,s'écria-t-il,je me charge du reste !

On prendra le chevreuil, mon vieux, on le prendra ! Demain matin... tu seras levé plus tôt que moi... tu viendras voir... Il y aura du nouveau !

Gozard sourit avec indulgence.

— Enfin, te voilà content ! Pour moi, ce machin-là, c'est comme si on avait semé en lune perdue. Mais du moment que ça te fait plaisir...

Il ramassa lentement ses habits, ses outils et, serrant la main que son ami lui tendait :

— Au revoir, Félix, dit-il avec un gros rire un peu narquois. Le diable me fricasse les foies si j'en trouve pas au moins deux de pris demain matin !

Félix fit hâtivement disparaître les empreintes suspectes autour de la chausse-trape, masqua le sable remué sous des brindilles, releva l'herbe foulée et s'éloigna pour juger de l'aspect du sol. Ce fut bien juste si, parmi les mousses, les fougères et les feuilles mortes jonchant le gazon brûlé par les feux de l'été, il put reconnaître l'endroit précis, où, sournois, profond et ténébreux, le traquenard attendait...

XXIII

Le sang du soleil s'épanchait comme d'une immense blessure ouverte au flanc du ciel. La campagne était très solitaire. Des moutons broutaient encore au versant des collines, et des oies pointillaient le chaume de mobiles blancheurs. La brise faisait trembler les légères vapeurs qui s'élevaient des prairies. Les toits de fermes et les clochers s'effaçaient comme des choses qui s'éloignent... Dans l'ornière, un crapaud flûtait sa note unique, sa note de cristal qui tombait goutte à goutte sur le silence. Félix, dissimulé derrière un entrelacs de ronces et de prunelliers, frissonnait sous la caresse rafraîchissante du soir. Il luttait contre la toux convulsive, la toux

opiniâtre dont l'éclat fêlé pouvait dévoiler sa présence.

Depuis une heure, il était là, anxieux, scrutant les ténèbres qui s'épaississaient autour du bois des Blins.

La lune brilla dans le ciel clairsemé d'étoiles.

Les « têtards » au milieu des haies prirent des formes fantastiques et leurs silhouettes s'alignèrent sur le sol comme une procession de fantômes...

Est-ce une hallucination ? Il lui semble qu'une de ces ombres se détache des autres et s'avance vers lui... La peur lui serre le cou ; il sent passer dans ses os le froid de la mort. Un doute atroce le torture : Si c'en était un autre que celui qu'il attend... Jamet le garde ? Il fait son métier, cet homme ! Il ne lui a jamais voulu de mal... Ou bien encore le père Charrier qui viendrait à sa recherche ?... Les minutes sont interminables. Il n'y tient plus. Il sort de sa cachette et s'avance chancelant au milieu de la brande.

— Arrêtez ! qui êtes-vous ? s'écrie-t-il. N'avancez pas. Il y a du danger !

Un silence glacial enveloppe l'étendue déserte.

Il regarde effaré autour de lui. Il ne voit rien... que des arbres noirs comme des cyprès, et le vol lourd d'un orfraie qui se balance dans la nuit.

Il retourne à son poste épier de nouveau. Le froid augmente. Il claque des dents ; il tousse... Au loin, un chien de ferme aboie sinistrement à la lune. Et il pense qu'il en est ainsi chaque fois qu'il doit mourir quelqu'un au village !

Des sons étranges frappent ses oreilles. La fièvre tord son dos frêle et les frissons redoublent. Des souffles passent dans le buisson où il est accroupi. Personne !... Là-bas, cependant, à la lisière du bois, un éclair a lui ! Une silhouette se découpe sur le fond verdâtre de la brande et longe le fossé avec prudence, en se courbant...

Il entend craquer des branches, puis un bruit mat comme la chute d'un corps... Un cri terrifiant retentit... Ses cheveux se hérissent ; sa raison fuit. L'angoisse tourne ses vrilles dans son cerveau. N'est-ce pas lui qui vient de proférer ce cri ? Peut-être ! S'il devenait fou !...

Mais des imprécations, des gémissements s'élèvent dans la nuit. Alors, il se souvient. Il veut

agir. Ses pieds sont rivés au sol, ses bras trop lourds restent collés à ses côtés.

Les trois pauvres visages du Vernat, ravagés par la misère et les tourments, lui apparaissent. Cette vision lui donne des forces nouvelles... Spectre vivant, il se met en marche.

Serrant dans sa main l'épieu que Jean Gozard lui a façonné, il s'approche en rampant de la fosse béante et se penche dessus avec avidité.

Une joie féroce illumine sa face verdie. Dans le fond, une forme humaine dont les yeux flamboient comme des charbons ardents se débat et hurle.

— C'est toi, Venasson ? demande-t-il.

— Holà ! Au secours ! Qui m'appelle ? Là ! Là ! Sauvez-moi ! Holà ! J'ai... Je... Hé ! Là !

Félix regardait l'homme, les jambes fracassées, se tordre dans les affres de la douleur et labourer de ses ongles les parois de la fosse.

— C'est moi qui t'appelle, moi, Félix !... Tu ne t'attendais pas à me voir, hein ? Ça t'étonne que j'aie pu traîner ma loque jusque-là ? On a des comptes à régler tous deux... A ton tour de payer

tes dettes, canaille ! Les autres, là-bas, au Vernat, les as-tu assez fait manœuvrer comme de pauvres carcans, dis ? Les as-tu menacés, esquintés, insultés ?... Tu vas changer de logement avant eux... Ha ! ha ! ha !

Venasson tournait vers lui ses yeux blancs, pétris de haine et d'effroi. Il essayait de dresser ses bras au-dessus de sa tête comme des tentacules, pour agripper son ennemi.

— Tu t'es payé sur leur misère, crapule ! continuait Félix. Ils n'avaient plus qu'une chose et tu l'as prise, tu l'as salie ! Francine ! Ma petite Francine, si douce, si bonne, si jolie ! Tiens, gavé ! Tiens, dans tes crocs, dans tes tripes, chien ! Crève ! crève donc !

Et chaque fois l'épieu se levait et plongeait dans les chairs du fermier, déchirant la peau, s'enfonçant jusqu'aux vertèbres, faisant craquer les os, gigler le sang... Félix, rassemblant ses ultimes efforts, frappait comme un boucher ivre, frappait sans savoir où, la face inondée d'une immense et sauvage volupté.

Tout à coup, il s'abattit, la tête pendante au

bord du trou, le corps raidi, le sang jaillissant dans un hoquet de sa bouche grande ouverte...

Bientôt deux râles se mêlèrent sous les rayons blafards de la lune épandant sur ce drame sa clarté de lampe mystérieuse.

L'oiseau de proie qui planait sur les sillons, terrifiait et endormait les oiselles des champs sans défense, la bête malfaisante, l'épervier rapace était tombé dans le piège.

Il ne nuirait plus désormais !

28 juin 1907.

FIN

Saint Amand (Cher). — Imprimerie Bussière. (16581-4-08)


BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22300 7045

